

VALPÉRI.

Imprimerie de COSSON, rue du Four-Saint-Germain, 47.

VALPÉRI,

MÉMOIRES D'UN GENTILHOMME DU SIÈCLE DERNIER;

par G. de Molènes.

TOME PREMIER.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1845

A MADAME

LA PRÉSIDENTE DE MERTON.

Carlsruhe, le.... mai 179....

Pour vous amuser, madame, que redouterait-on d'entreprendre? J'ai vu le commandeur de C..., qui, certes, est un personnage fort grave avec sa balafre sur la joue gauche et ses deux grandes dents aiguës qui avancent à chaque coin de sa bouche, comme les défenses d'un sanglier. j'ai vu le comman-

deur de C... faire pour vous ce que le cardinal de Richelieu fit, dit-on, pour Anne d'Autriche, c'est-à-dire danser en s'accompagnant des castagnettes avec un costume de Pantalon. On sait que vous avez à votre disposition une si charmante monnaie, s'il vous prend humeur de payer les extravagances que le désir de vous plaire inspire! Vous souvenez-vous de ce conte d'Hamilton où les plus braves chevaliers de l'univers s'affublent à l'envi de travestissements grotesques, afin d'éclairer d'un rayon de gaîté le cœur et le visage de l'incomparable princesse Mousseline-la-Sérieuse? Celui-ci s'attache des ailes de coq, celui-là se coiffe d'un bonnet de nuit; l'un pend une broche à son ceinturon, l'autre agite une quenouille en guise de lance. Eh! bien, madame la présidente, pour voir sur vos lèvres fines d'un rose si tendre, et dans vos yeux, dans vos adorables yeux d'un vert

lumineux et sombre, s'épanouir une expression de plaisir, je ferais cent fois mieux ou cent fois pis que de m'ajuster des coiffes de nuit, des ailes de coq ou tout autre attirail risible, je ferais, ma foi, ce que je viens de faire, le plus pervers métier qu'il y ait au monde, et, malgré des exceptions illustres, le plus incompatible avec la dignité d'un certain rang, en un mot, le métier d'auteur. Oui, madame, dans ces derniers temps j'ai été auteur, et voici comment le cas est arrivé.

Convenez de bonne grâce qu'il y a huit jours, la dernière fois que j'eus l'honneur d'aller passer la soirée avec vous au château de Cromstadt, vous paraissiez soutenir une lutte héroïque, mais malheureuse, contre l'ennui. Le baron de Cromstadt, votre hôte, avec sa petite tête posée sur son gros ventre, sans l'intermédiaire d'un cou, est bien le plus

ennuyeux des barons allemands, et madame sa femme, avec sa longue taille, ses larges pieds, enfin son aspect de cormoran, est sans contredit un des moins aimables objets qu'on soit exposé à rencontrer dans ce bas monde. Sans autre distraction que la société de ces deux personnages, il n'est point étonnant que l'attrayante pâleur, qui donnait plus de charme à vos traits que l'incarnat n'en donne à certains visages, se convertisse en une pâleur triste et maladive dont sont affligés vos amis. Je sais que l'abbé de V..., qui porte à un égal degré sur sa figure joufflue l'enseigne de la fatuité et celle de la santé, a fait à votre propos cette réflexion, dont l'impertinence des plus communes m'a diverti bien des fois :

— La pauvre femme! comme elle s'ennuie! Ah! si... »

— Ah! si..., pensiez-vous en achevant sa pensée, je ne m'amuserais pas d'avantage. Et ce cher V... en a été pour ses frais. C'était, madame, avec ce galant abbé que je revenais l'autre jour, après cette soirée dont je parle, cette soirée où votre pâleur me frappa plus que d'habitude et où je crus voir sur vos lèvres des traces de morsures faites pour étouffer des bâillements.

— Avoue, mon cher comte, me dit V....., que la présidente est une femme bien mystérieuse, elle s'ennuie...

— Et, interrompis-je en souriant, ne veut point consentir à ce qui pourrait seul la désennuyer.

Malgré ses prétentions de toute nature, V... est foncièrement un brave homme; outre l'affection qu'il se porte, il a quelques

sentiments sincères, et son dévouement pour vous, madame, est de ce nombre.

— Ma foi, me répondit-il, je te le jure, le mal même me fait plus de peine que le mauvais succès du remède auquel j'avais songé. Il y a longtemps que la présidente m'a ensorcelé, comme je crois voir qu'elle t'ensorcelle, et je voudrais pour tout au monde, dût-il ne m'en rien revenir, pas même un air de reconnaissance, pouvoir inventer quelque distraction qui jetât un peu d'intérêt dans sa vie.

— Hélas! mon aimable abbé, ce qui distrait, c'est le nouveau; et même en France, dans cette vie heureuse où nous courions de caprice en caprice, que la nouveauté était rare! Combien de soupers, combien de fêtes où des plus jolis yeux et des têtes les plus folles il ne s'élançait pas une pensée qui fît

éprouver au cœur la douce émotion de l'inconnu ! Les regards de la présidente, j'en suis sûr, sont maintes fois restés aussi pensifs, dans son joli salon rose de la Folie-Merton, que dans le grand salon délabré du vieux château de Cromstadt.

— Oui, certes, repartit l'abbé ; seulement, fais-moi la grâce de remarquer combien la mélancolie est différente de l'ennui. La présidente, malgré sa réputation de gaîté, a toujours eu un fond d'humeur mélancolique qu'elle laissait souvent paraître au milieu des plaisirs qui l'entouraient; mais elle ne s'ennuyait pas; or, l'ennui est un fléau cent fois pire que ces vagues tristesses au sein desquelles se complaisent quelques imaginations de femmes; l'ennui est un mal sans consolation, sans charme, un mal positif, froid, cruel; et ce mal-là, cher comte, quoi qu'on

en dise, ne vous attaque pas au milieu du monde comme dans la solitude. Un cercle de causeurs, même des causeurs les plus frivoles, en défend mieux une femme, si élevée que soit son intelligence, qu'une ceinture verdoyante de grands chênes et de tourelles couvertes de mousse.

Je me sentis d'accord avec l'abbé, et je gardai le silence. Puis après quelques minutes de route :

— Que faire en effet? m'écriai-je; ce n'est point avec les quatre ou cinq familles ruinées d'émigrés qui sont en ce moment à Carlsruhe qu'on peut songer à composer une société.

— « Non, reprit l'abbé; et d'ailleurs chercher à transporter dans un pays les plaisirs d'un autre, cela ne vaut rien; ce que j'aurais souhaité pour la présidente, c'est qu'elle eût trouvé en Allemagne, non pas une paro-

die des passe-temps galants qui occupaient ses loisirs en France, mais quelque passe-temps nouveau, d'accord avec le ciel rêveur et les sites romanesques de ce pays.

— En vérité, l'abbé, fis-je en ne pouvant retenir un sourire, l'exil opère des transformations bizarres. Est-ce un ami de Dorat qui me parle ainsi?

— L'ami de Dorat a rencontré dans la patrie de Mesmer des hommes qui ont modifié ses idées. A Paris, vous vous en souvenez comme moi, on s'est engoué, il y a quelques années, pour le merveilleux; mais, malgré la faveur qui l'accueillait, le merveilleux ne s'est pas acclimaté chez nous. Pour ma part, dans notre vive et claire atmosphère je ne pouvais prendre aucune de ses révélations au sérieux; le fluide magnétique me faisait rire, et aucun fantôme ne me causait plus

de terreur que celui de Sémiramis dans la tragédie de Voltaire. A présent, sous l'influence de cette atmosphère nébuleuse, mon humeur est complètement changée. La mélancolie vous dispose à la croyance. Je crois à tout, et trouve à croire un charme infini. J'ai maintenant la tête occupée de mille pensées mystérieuses qui m'étonnent et me ravissent. J'ai fait part à la présidente de quelques-unes de mes rêveries, et j'ai vu, — tenez, comte, l'aveu que je vais vous faire sera la plus irrécusable preuve du changement opéré dans ma personne, — j'ai vu que ces rêveries, si elles lui étaient présentées par un autre que par moi, exerceraient sur son intelligence un charme tout semblable à celui qu'elles exercent sur la mienne.

— Il est certain, l'abbé, qu'après cet aveu je crois à une conversion qui tient du prodige;

mais apprenez-moi, je vous en prie, à quoi vous avez reconnu que le ciel de l'Allemagne a opéré sur l'esprit de madame de Merton comme sur le vôtre, et la dispose à s'éprendre, ainsi que vous, du côté mystérieux de la vie.

— Mon cher comte, madame de Merton, depuis qu'elle habite le château de Cromstadt, n'est sortie que deux fois de l'état d'indifférence languissante où elle est plongée; la première, c'est quand la baronne a fait venir, pour le consulter sur ses maux d'estomac, ce grand escogriffe de magnétiseur que je vous ai montré, il y a quelques jours, donnant le bras au docteur Grüdner; la seconde, c'est quand je lui ai prêté le traité de *Démonologie* traduit de l'allemand, par le sorcier italien Mazzio. En ces deux circonstances, la présidente s'est montrée pleine d'une curiosité

ardente, qui rendait à ses joues leurs faibles mais douces teintes, et à ses yeux leur charmant éclat.

— Ah ! m'écriai-je, frappé d'une idée subite, s'il ne faut pour charmer la présidente que des livres de diableries, j'ai bien dans mes papiers quelque chose qui doit surpasser en intérêt poignant et réel le traité traduit par Mazzio.

Et rentré chez moi, je courus à mon secrétaire pour m'assurer que j'avais bien conservé les mémoires de mon ami le baron de Valpéri. Ce sont ces mémoires, madame, que je vous envoie, puisque vous êtes convaincue d'avoir un secret penchant pour les choses infernales et surnaturelles. Le baron de Valpéri, que vous avez rencontré peut-être, était un des hommes les plus exaltés que j'aie jamais connus. Sa vie, en apparence assez simple, dépasse en étran-

geté tout ce que l'on peut concevoir, lorsqu'elle est expliquée par lui. Aussi m'étais-je mis, jusqu'à présent, en garde contre le commentaire dont il accompagne chacun des évènements qu'il raconte. A côté de ce commentaire il y a très souvent une interprétation des plus ordinaires, et c'était de préférence cette interprétation que j'adoptais. Maintenant je ne sais si la contagion répandue dans l'air de ce pays ne m'a point gagné à mon tour. Mais je juge d'une façon toute nouvelle le récit que je viens de relire. Je suis presque tenté d'adopter la bizarre conviction qui avait fini par s'établir chez l'homme dont ce récit retrace l'existence. Quelle que soit, madame, votre opinion sur le problème que les aventures du baron de Valpéri laissent à résoudre, j'espère que ces mémoires vous attacheront, en excitant chez vous des émotions et des curiosités de plus d'une

sorte. Sensible comme vous l'êtes à tout ce qui est éprouvé et rendu fortement, vous ne pouvez manquer d'être frappée de l'énergique franchise que Valpéri apporte dans ses aveux, et de l'espèce de candeur avec laquelle il procède à l'examen des doutes dont il est obsédé. En même temps que vous serez touchée du spectacle rare et exceptionnel qu'offre le développement continu des sentiments de cette âme, je me flatte aussi que vous serez divertie de temps en temps par les traits, sur les personnes et sur les choses, dont ces mémoires, ainsi que tous les mémoires possibles, sont forcément égayés. Vous retrouverez dans ces confessions plus d'un nom de votre connaissance, à commencer par le nom de celle-là même pour qui elles furent écrites, de madame la duchesse de Z.... Il faut convenir que la duchesse de Z... était la seule femme qu'on pût avoir l'espoir de séduire

avec une semblable profession de foi. La duchesse est morte, il y a deux ans, vous le savez, pour avoir voulu avaler, comme Cléopâtre, une perle dissoute dans du vinaigre. La perle, qui ne s'était point dissoute, l'a étranglée. Soyez bien convaincue, je vous en supplie, que si madame de Z.... était encore de ce monde, je n'en mettrais pas moins à votre disposition les mémoires de M. de Valpéri avec leur dédicace; ce n'est point à une indiscrétion de plus que je regarderais, quand il s'agit du but sacré de vous amuser.

Ceci me rappelle, madame, que j'ai tout l'air de m'être vanté au commencement de cette trop longue épître; j'avais dit que pour vous je m'étais fait auteur, et vous ne devez point comprendre, jusqu'à présent, comment j'ai mérité que ce titre me fût infligé. Hélas! ce n'est que trop facile à vous expliquer. Le

récit de M. de Valpéri était interrompu, et, pour ne point vous causer l'irritant ennui d'avoir lu une histoire sans dénouement, je l'ai continué d'après des données qui me sont personnelles. Vous qui connaissez l'horreur particulière que m'inspirent les profondeurs ténébreuses des bouteilles d'encre, j'ose croire que vous me saurez bon gré d'avoir vaincu pour vous mes répugnances. Vous guérissez V... de sa fatuité, vous me faites écrire des lettres interminables et des chapitres de mémoires, quelle enchanteresse êtes-vous! Voyez, madame, comme l'esprit d'auteur se prend facilement; j'ai ajouté quelques lignes à toutes celles qu'a tracées M. de Valpéri : eh bien! il me semble que tout ce qu'a écrit le baron est sorti de ma plume. Je suis tenté d'attacher à l'intérêt d'aventures réelles dont un autre est l'historien et le héros la même importance d'amour-propre qu'à celui d'a-

ventures fictives que j'aurais moi-même composées. Ainsi, tout comme un romancier de profession, j'ai dans le livre que je vous envoie des personnages de prédilection pour qui je désire avec ardeur de la bienveillance. Ayez de l'indulgence pour ma faiblesse, et permettez-moi de vous recommander, tout comme si elle n'avait habité que mon cerveau au lieu d'avoir respiré l'air de Paris et de Versailles, la maréchale de S... Je lui trouve, et il y a là de quoi bien justifier mon penchant pour elle, de nombreux rapports avec vous. Elle avait comme vous des yeux verts, des lèvres minces, un teint pâle; et si son visage rappelle le vôtre, entre votre humeur et la sienne il y a mille traits de ressemblance intime, mille fois plus frappants encore, qui m'ont souvent fait rêver.

En attendant, madame, que j'aie l'honneur

de vous voir, et d'apprendre de votre bouche, sur ce point, comme sur maint autre, des sentiments qu'il me tarde bien vivement de connaître, permettez-moi d'user de la liberté que me donne une formule épistolaire pour me mettre à vos pieds.

Comte d'Houdéisse.

A MADAME

LA DUCHESSE DE Z....

Voici les aveux que je vous ai promis, madame; le plus hardi de tous, c'est celui que je prétends vous faire avant d'entreprendre mon histoire. Je crois qu'au lieu de m'enlever la possession de votre cœur, ces mémoires me l'assureront. Quand vous les aurez lus, vous conviendrez avec moi qu'un seul être,

je n'ose pas dire un seul homme, peut avoir une semblable témérité de franchise et d'espérance,

VALPÉRI.

MÉMOIRES

DU BARON

DE VALPÉRI.

I

Où suis-je né? C'est ce que je vous apprendrai comme je l'ai appris, en conservant aux révélations des circonstances et des hommes qui m'ont éclairé sur cette question l'ordre qu'elles ont eu dans mon existence. Il me sem-

ble, en voulant forcer mon esprit à franchir dans ma vie passée les limites habituelles où s'arrête la puissance du souvenir, il me semble que l'image d'un ciel éclatant, d'une végétation triomphante, d'une atmosphère baignée de lumière et de parfums, se présente à moi et me saisit. Si, au lieu d'égarer mon regard à la poursuite de ces horizons fantastiques, je contemple simplement les tableaux distincts qui bordent les horizons naturels de ma mémoire, j'aperçois entre des masses verdoyantes et de grandes plaines d'une couleur blanchâtre, assise aux flancs d'une colline crayeuse, sous un ciel pâle et spacieux, la demeure où j'ai été élevé, le château de Valpéri.

Le château de Valpéri est marqué du caractère à la fois romanesque et sévère qui distingue l'architecture du temps de Louis XIII.

Des balcons de fer travaillés comme des gardes d'épées ou de poignards serpentent autour de ses fenêtres, encadrées dans des briques d'un rouge sombre. Ce sont là les seuls ornements qui le décorent. Rien, du reste, de plus régulier et de plus simple que la manière dont il est construit. Du côté de la plaine, il présente une surface percée par quelques rares ouvertures, qui rappelle les couvents de la Castille ; du côté des bois, il offre, avec ses deux ailes carrément saillantes et son vaste corps de logis au milieu duquel s'ouvre une vaste porte, surmontée d'un blason de pierre, un front altier et morne comme le visage d'un hidalgo.

Ce sombre édifice fut bâti dans les commencements du dernier siècle par le baron Albert de Valpéri. On m'a raconté du baron Albert des choses fort bizarres. A l'âge où la

moustache devient rude et où les cheveux grisonnent, ce seigneur s'éprit d'une fille de seize ans et la rechercha en mariage. Le père de la belle était un gentilhomme italien des plus pauvres; M. de Valpéri était fort riche; il ne fut donc pas difficile au baron de satisfaire sa passion sénile. A tous les trésors qu'il gardait déjà sous de triples verrous, car il était d'une excessive avarice, il joignit les seize printemps de Lélia Margini. Le vent du nord est moins dangereux pour les fleurs que l'amour des vieillards pour les jeunes filles. Lélia, à qui les caresses de son mari n'avaient jamais inspiré que de l'horreur, découvrit un jour avec désespoir qu'elle portait dans ses entrailles le fruit d'un amour détesté. Elle eut une de ces grossesses funèbres, accompagnées de rêveries effrayantes et de caprices morbides, qui mettent en présence l'une de l'autre, dans un même corps, l'action de la

mort et celle de la vie. Au fur et à mesure qu'une existence étrangère se développait en elle, son existence s'éteignait. Les douleurs de l'enfantement n'éveillèrent dans son cœur aucun de ces mouvements soudains d'une tendresse pressentie, qui donne aux femmes l'aide victorieuse dont elles ont besoin pour supporter le martyre de la maternité.

— Ah ! s'écria-t-elle aux premières tortures dont frémit sa chair, je vais mourir, car je sens venir l'enfant du vieux seigneur.

C'était ainsi qu'avant son mariage elle avait coutume d'appeler le baron de Valpéri, et à partir de ce cri le délire ne la quitta plus. Le moment où la créature qui se débattait en elle vint à la lumière fut, minute pour minute, seconde pour seconde, celui où son corps s'ébranla dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le vieillard, qui était resté constamment dans la chambre où se passait cette affreuse scène, le regard attaché sur le visage mourant de sa femme, fut frappé d'une sorte de folie furieuse à l'instant où le premier vagissement de l'enfant et un suprême soupir de la mère annoncèrent la fin de la terrible crise qu'il avait eue sous les yeux. C'est quand cette folie se fut transformée en une mélancolie sombre, mais paisible, qu'il se retira en Champagne, où il avait des terres, et fit construire, sur la lisière d'une de ces grandes plaines dont la tristesse des plus mornes contrées ne peut point surpasser la désolation, le château de Valpéri. Confiné dans ce lieu solitaire, il abandonna son esprit à une exaltation qui le rendit le jouet d'une illusion étrange. Cette jeune femme qu'il avait aimée avec toute la frénésie d'une passion de vieillard, et dont il n'avait jamais obtenu un sourire ni une parole

de tendresse, cette jeune femme qui lui avait fait payer le sacrifice forcé de son corps par une froideur implacable mêlée à de déchirants désespoirs, il s'imagina qu'il était parvenu à l'attendrir depuis qu'elle était descendue au tombeau. Il croyait que toutes les nuits elle venait le visiter, parée par la mort d'un doux et mystérieux éclat qui rendait sa beauté plus touchante qu'elle ne l'avait jamais été pendant sa vie. Pour plaire à cet aimable fantôme il n'est point de pensées extravagantes que ne conçut et ne mit à exécution cet homme également malade du cœur et du cerveau. Ainsi, triomphant d'un sentiment que d'ordinaire aucun autre sentiment ne peut vaincre, de son avarice, il fit décorer avec une magnificence inouïe le salon où il attendait la morte. Puis il eut pour lui-même les recherches les plus insolites de toilette. Chaque semaine il envoyait à Paris des valets lui

chercher des habits qui auraient éclipsé un jour de gala tous les habits éclairés par les bougies du Louvre. Bottines blanches de castor, cols de dentelles, pourpoints brodés, manteaux de velours, feutres espagnols empanachés de plumes de toutes couleurs, il n'est point de détails d'ajustements qu'il n'ait rassemblés. Il y a dans le haut du château une vaste pièce garnie de profondes armoires où se retrouve encore tout cet attirail.

Une nuit, ce singulier homme mourut d'un trépas subit. Il fut surpris par la mort les yeux amoureusement tournés vers l'objet idéal de sa flamme, la tête ajustée, la moustache retroussée et les doigts étendus sur les cordes d'une mandoline. Le château de Valpéri eut alors pour maître le fils qui avait coûté la vie à Lélia. On ne doit point s'étonner que le nouveau baron, issu d'un flanc que

la douleur seule avait fait tressaillir et sortant d'une solitaire enfance, passée tout entière auprès d'un fou, fût marqué d'un caractère indélébile de mélancolie. Il paraît que ce caractère devint celui de sa race, car dans un armorial, composé à la fin du règne de Louis XIV, on trouve parmi les dictons rassemblés sur les maisons avec les cris de guerre et les devises : *Humeur sombre des Valpéri*, entre *Chevalerie des Tyvarlan* et *Diversité des Houdéisse.*

Certes ce dicton était justifié par Albert-Charles-René de Valpéri, le morose compagnon de mon enfance. Le baron Réné m'appelait son fils et me traitait comme tel; mais nos visages n'offraient aucune ressemblance, et des différences essentielles se révélaient sans cesse entre nos caractères; enfin, raison beaucoup plus positive de mettre en doute

ma filiation déclarée, M. de Valpéri n'avait jamais été marié. Donc les liens qui m'unissaient à lui pouvaient être simplement ceux de l'adoption; nulle preuve n'existait pour établir que ce fussent des liens charnels. Voici à quelle occasion je m'arrêtai pour la première fois sur ces réflexions.

L'écusson des Valpéri est d'or à un basilic éployé et couronné de gueules. Il se donna un jour, dans notre province, une fête où tous les enfants nobles de la contrée devaient paraître vêtus en chevaliers des anciens temps avec leurs écussons sur le justaucorps. C'était un spectacle dont le gouverneur de la Champagne voulait réjouir un prince de la maison royale qui voyageait avec un fils en bas âge. Malgré sa répugnance à sortir de sa retraite, le baron se crut obligé de me conduire à cette réunion. On m'avait préparé

un costume splendide aux couleurs de la maison, et ma joie en le mettant aurait été complète, si je n'avais point remarqué, au milieu de mon pourpoint, à travers l'écu destiné à briller sur ma poitrine, une lugubre barre de sable qui masquait en partie l'élégante et superbe figure du basilic. C'est à peine alors si je comptais neuf ans ; mais déjà mon esprit, où se cacha toujours, souple, éveillée, perfide, semblable au serpent qui au moindre bruit se dresse menaçant et inquiet, la faculté perçante de l'intuition, mon esprit, en quelques instants fit le travail qu'une intelligence candide eût fait en plusieurs années. Je levai sur le baron des yeux dont je sentais moi-même la flamme, et je lui dis :

— Les bâtards seront éternellement réputés d'une fausse et douteuse noblesse, car il n'est

point de père certain pour le fils d'une mère qui a failli.

C'étaient les propres paroles du révérend père Fernandez-y-Lopâz-y-Novago, l'auteur espagnol du livre héraldique qu'on me faisait apprendre par cœur. Cette phrase était dans ma leçon de la veille. En la citant je montrais autre chose que ma mémoire. C'est ce dont M. de Valpéri ne s'aperçut que trop, car il fut saisi d'une émotion si violente qu'il coula le long de ses joues des gouttes de sueur. Je versai quelques larmes de dépit en songeant à ceux qui avaient le droit d'écarteler les armes maternelles avec les armes de leur père ; puis, passant tout à coup ma main sur mes yeux, qui redevinrent ardents et secs :

— Après tout, m'écriai-je, peu m'importe de qui je sois né ; je suis de la race qui commande, je n'ai pas besoin de parchemins pour

le savoir ni pour l'apprendre aux autres. Et je partis avec le baron pour la fête où je remportai le prix dans tous les exercices qui remplirent la journée.

Toutefois, à partir de ce jour, je me sentis entraîné par une curiosité impérieuse à m'occuper de mon origine. En admettant que M. de Valpéri fût mon père, quelle mère m'avait porté dans ses flancs? Jamais je n'avais entendu le baron prononcer un nom de femme. Aucune femme ne se trouvait parmi les habitants du château. Si n'eussent été mon intelligence inquiète et sans candeur, puis certaines excursions que je raconterai tout à l'heure dans une curieuse bibliothèque, j'aurais pu longtemps ressembler à ces personnages de contes qu'on élève dans l'ignorance du sexe auquel ils n'appartiennent point. Cependant, à force d'interroger ma mémoire, occu-

pation qui remplissait toutes les heures de mes promenades solitaires dans le parc, je crus ressaisir un soir,—je vois encore l'allée où j'errais quand cette révélation frappa mon esprit, — je crus ressaisir une image disparue dont les couleurs se ranimaient peu à peu. La figure qui s'offrit alors à moi était d'un aspect singulier : c'était une figure de femme étrangère, au visage d'un bronze pâli qu'éclairaient deux yeux d'un bleu pensif et voilé comme celui d'un ciel nocturne. Ce mystérieux visage que me rendaient mes souvenirs m'était apparu, j'en étais presque sûr à présent, entre les rideaux de mon berceau; il me semblait même qu'en se penchant sur moi il était éclairé d'un tendre regard. Mais quelle était cette bizarre créature qui avait traversé mon enfance? De quelle manière était-elle traitée dans le château? Voilà ce que je continuais à ignorer. Tout ce que je pus retrouver au

fond de mon cerveau, ce furent deux scènes, et encore deux scènes bien confuses.

Je me rappelai qu'un soir, entraîné, comme je l'ai toujours été depuis que j'ai le sentiment de l'existence, vers l'aventureux et l'inconnu, je m'étais glissé d'échelon en échelon, par un escalier étroit et obscur, jusqu'à des appartements solitaires situés au faîte d'une des tours carrées. Au bout d'une assez vaste salle toute remplie d'ombre, j'aperçus une porte entr'ouverte d'où venait un rayon de lumière, j'allai en me traînant sur mes mains et sur mes jambes, suivant une manière d'enfant que la prodigieuse souplesse de mon corps m'a fait conserver longtemps, jusqu'à l'endroit éclairé. Sans avoir besoin d'élargir la fente que formait l'huis à demi clos, j'entrai subitement et avant qu'aucun bruit eût pu m'annoncer dans la pièce d'où la clarté jail-

lissait. Alors j'aperçus, couchée sur une sorte de lit et dans une attitude d'immobilité complète que je n'avais encore vue chez aucun être, la créature dont je viens de parler. Sa figure et sa poitrine étaient découvertes; seulement autour de son cou, sur sa peau brune, pendaient des colliers formés de graines rouges; quant à la partie inférieure de son corps, elle était enveloppée dans un voile d'une blancheur éclatante orné de dessins aux couleurs vives et tranchées. Sur un escabeau, auprès du lit, était assis un homme courbé et le visage masqué par deux mains pâles. En entendant quelque chose remuer à ses pieds, cet homme découvrit sa figure, abaissa ses regards vers moi, et poussa, dès qu'il m'eut reconnu, un cri de terreur. J'avais troublé dans une cérémonie lugubre le baron de Valpéri.

Le lendemain de cette soirée, par une ma-

tinée éclatante de printemps, je jouais sur un balcon garni de rosiers qui donnait sur la cour. Tout à coup mes yeux, en errant au-dessous de moi, rencontrèrent un spectacle inattendu et insolite. Deux domestiques sans livrée sortaient du château portant un coffre long et étroit enveloppé dans un drap noir. Derrière ces domestiques marchait Pierre Fletmann, le valet de chambre du baron de Valpéri, et Jacques Bilder, son intendant; enfin, après ces serviteurs, venait le baron lui-même, pâle, chancelant, abattu, et le front découvert. De cette journée je n'aperçus plus une seule fois M. de Valpéri, et je me souviens que je fus frappé, le jour suivant, de l'altération de ses traits. La grande ride qui séparait en deux parties son front d'ivoire était plus profonde, et ses cheveux, qu'il portait sans poudre, avaient reçu une nouvelle couche de neige. Quant à la femme au visage aussi som-

bre que doux, c'était bien elle qu'on avait emportée dans le coffre funèbre, car je ne la revis plus.

II

Déjà deux fois, en parlant du baron, j'ai dit qu'il avait ressenti à mon occasion des mouvements de peur : les circonstances dont j'ai parlé ne sont pas les seules où je me suis aperçu de l'effroi que je pouvais lui inspirer. C'est uniquement en m'appelant son fils que M. de Valpéri jouait vis-à-vis de moi son rôle paternel. Du reste, il est impossible d'imagi-

ner rien de moins tendre que nos rapports. Je ne crois point que jamais ses lèvres se soient posées sur mon front. Toutes les fois que, dans mon enfance, je donnais quelque preuve d'une intelligence avancée, bien différent de tous les pères, que d'ordinaire de semblables marques remplissent de joie, il semblait sous l'empire d'une crainte superstitieuse. Je l'ai vu souvent pâlir et s'éloigner de moi, quand ma bouche avait prononcé un de ces mots qui lui faisaient voir combien les ailes poussaient rapides et fortes à mon esprit.

Du reste, ce n'était pas seulement sur le baron que je produisais ce singulier effet de terreur : à certaines inflexions de ma voix et surtout à certaines expressions de mes regards, il m'arrivait de remarquer sans cesse que les gens qui me servaient semblaient pris d'un trouble subit. Il n'est point jusqu'aux

animaux qui ne ressentissent mon influence. Un curieux incident, qui se passa devant les domestiques du château, établit clairement ce fait étrange pour tout le monde et pour moi.

Il y avait au bout de la grande plaine crayeuse qui s'étendait derrière Valpéri une cabane toute lézardée composée d'un toit de chaume assis de travers sur quatre cloisons de planches rougeâtres : cette cabane était habitée par un berger qui ne sortait qu'après le coucher du soleil. Il n'était pas dans les villages voisins un paysan qui n'eût mieux aimé rencontrer sur son passage une troupe de loups affamés que le vieux Brèche et son chien noir. Ce chien noir était bien en effet une des plus affreuses bêtes qu'on puisse imaginer : il avait deux yeux sanglants et lumineux comme la lune quand elle se lève pour éclairer une ronde de sabbat, et une longue

queue entièrement pelée qui ressemblait à un serpent d'enfer. Brèche traitait son chien avec tant d'égards qu'on prétendait partout que l'effrayant animal n'était autre qu'un démon. Toutefois, soit que Brèche ne fût pas encore assez respectueux, soit que le chien fût las de ses respects, un beau jour Mob, c'est ainsi que s'appelait le diabolique barbet, quitta le toit de son compagnon et se mit à courir seul par le pays. Une fois que la nouvelle de cette fuite se fut répandue, ce fut dans la contrée une terreur universelle. Au détour de chaque route on croyait voir apparaître Mob, le noir Mob. On ne laissait plus les enfants jouer sur les portes; les femmes n'osaient plus quitter leurs maisons; les hommes ne s'aventuraient dehors qu'un chapelet sous leur chemise et une fourche à la main.

Je venais alors d'atteindre ma douzième

année et j'avais pour précepteur, c'était mon cinquième, un abbé ivrogne comme un cocher, poltron comme un soldat du guet, et libertin comme un moine. Ce personnage, appelé l'abbé Garbaud, était le seul homme qui eût pu se résoudre à accepter les implacables caprices de ma volonté de fer. J'avais forcé maître Garbaud à sortir avec moi avant le souper, le soir d'une journée brûlante d'août, pour aller nous baigner dans une rivière voisine. Les bruits qui couraient sur le chien de Brèche lui avaient fait fort peu goûter cette excursion, et il se réjouissait de revoir le seuil du logis quand parut en face de nous, à l'extrémité du chemin qui passait devant le château, l'animal ou le démon qu'entouraient tant d'épouvantes. Mob montra au coin d'un mûrier sauvage sa grosse tête noire où reluisaient deux yeux de feu et des dents blanches, puis en quelques bonds il fut sur

nous. Quatre ou cinq valets qui s'ébattaient devant la grille, en proie à une peur dont ils prirent uniquement conseil, rentrèrent à la maison et fermèrent la porte sur eux, sans s'inquiéter de la retraite qu'ils nous coupaient.

Je restai seul sur la route à côté de Garbaud qui venait de se prosterner contre terre. Ce fut alors qu'il se passa une scène dont tous les spectateurs (il était accouru une foule de laquais derrière la grille) gardèrent une profonde impression, et dont je fus moi-même vivement frappé. Mob, qui s'était élancé de mon côté la gueule béante, n'eut point plus tôt rencontré mon regard qu'il se mit à ramper en étendant sa langue pour me lécher les pieds et en remuant son affreuse queue. Je me souviens de l'étrange expression qui brillait dans ses yeux rouges; car je le regardais

fixement. C'était une expression d'humilité craintive, comme celle d'un serviteur qui rend hommage à un maître puissant et redouté. Probablement, dans le mouvement de son dos, dans toute l'attitude de son corps, il y avait quelque chose qui répondait au sentiment que témoignaient ses yeux; car en rentrant au château après cette bizarre entrevue j'entendis une voix, c'était celle de l'intendant Bilder, le plus érudit de tous nos gens y compris mon précepteur, j'entendis une voix qui disait: « Le chien du vieux Brèche avait l'air de jurer hommage et fidélité à notre jeune maître. »

Mob me rappelle un animal bien plus mystérieux encore, et qui a d'ailleurs joué dans ma vie un rôle d'une tout autre importance. En ce moment, je vois les yeux de cuivre poli de Zareb, le grand serpent. On prétend que la

race humaine a pour les serpents une horreur instinctive : c'est une horreur que je n'ai ressentie jamais. Ces longs corps minces et souples plaisent à mon regard, et ces peaux, qui égalent en éclat comme en fraîcheur le plus poli des marbres, ont un charme qui attire ma main.

A l'entrée du taillis épais qui termine le parc, adossée à une longue muraille de clôture dont le soleil dessèche la mousse, est une cabane formée de branches d'arbres et couverte d'un toit de gazon. Les gens du château ne s'approchaient qu'en tremblant de cette cabane toujours fermée, car elle était habitée par un hôte qu'on ne s'attend point à rencontrer dans un jardin. Ce toit rustique était la demeure de Zareb, et Zareb était un serpent indien. Le baron, qui avait parcouru toutes les parties de l'univers, était

revenu dans son château avec cet étrange compagnon. Excepté Fletmann, qui le nourrissait, M. de Valpéri, qui allait le visiter souvent, et moi, qui passais auprès de lui de longues heures, Zareb, d'habitude, ne souffrait personne dans les lieux qu'embrassait son regard.

Un jour qu'un laquais, plus hardi que ses camarades, avait été coller sa figure aux vitraux qui éclairaient la cabane, l'effrayant animal se dressa subitement sur la verte couche où il était étendu, et vint frapper, de sa tête menaçante, le carreau derrière lequel était apparu le visage de l'importun visiteur. Depuis ce temps, nul curieux n'imagina de troubler Zareb dans sa royale solitude. La crainte justifiée qu'il inspirait rendait plus frappant encore le calme avec lequel on me voyait chaque jour, à un âge où d'ordinaire on s'émeut

du moindre péril, me diriger vers la demeure de Zareb et m'y enfermer parfois pour une matinée entière.

Le fait est que Zareb ne fut toujours pour moi qu'un objet de curiosité ardente et ne me fit jamais éprouver le plus imperceptible mouvement d'effroi. J'avais pris l'habitude d'aller m'abandonner sous son toit aux rêveries de l'après-dîner. Nous nous mettions à table à midi, et le repas était aussi court que le permettait un cérémonial dont le baron fut toujours exact observateur. A l'heure donc de ma visite à Zareb, le soleil était dans toute sa puissance; quand j'entrais, je trouvais d'ordinaire le serpent blotti contre le mur de sa cabane où l'on avait pratiqué une fenêtre. Le jour tombait d'aplomb sur sa robe, et, dans ce bain de lumière, cette robe offrait à mes yeux des trésors toujours nouveaux de

splendeur ; imaginez-vous une peau verte comme l'écorce des branches qu'au printemps les saules penchent sur l'émeraude des eaux, et cette peau toute parsemée de taches bigarrées, rappelant par leurs couleurs les plus éclatantes nuances que réunit le plumage du paon.

Quelquefois Zareb, à mon arrivée, ne sortait point de son immobile situation ; il restait paresseusement sous son soleil, n'ouvrant sa paupière ronde et ne tirant au dehors sa langue bifurquée qu'à de longs intervalles. D'autres fois, au contraire, il se dressait dès qu'il m'avait reconnu, et dardait sur moi la lumière de deux yeux que je ne pouvais me lasser de contempler. Les yeux de Zareb avaient les reflets métalliques du cuivre ; mais leur éclat n'en excluait point la profondeur. Il n'est pas de tendre et pâle regard à l'azur

indécis comme celui d'un ciel d'Allemagne où l'on pût pénétrer plus avant que dans le regard de Zareb. Seulement, au lieu de s'égarer dans des régions calmes et heureuses, ainsi qu'il arrive à ceux qui se penchent sur les yeux limpides d'une belle jeune fille, quand on avait laissé s'embarquer son âme sur un des rayons qui jaillissaient de l'œil du serpent, on revenait d'une contemplation extatique, avec l'impression d'un voyageur qui a traversé des pays pleins de vertige.

Jamais les abîmes ne m'ont fait pâlir et chanceler ; je pose un pied inébranlable sur les créneaux des tours où les plus hardis habitants de l'air suspendent leurs nids. Mais si des profondeurs où je plonge il ne sort point pour moi cette attraction qui agit comme les forces de l'ivresse sur le cerveau des hommes, il s'en échappe je ne sais quelle émana-

tion mystérieuse qui remplit tout mon être d'une sensation indicible. Je savoure avec un frisson de jouissance austère la superbe de ma nature en face de ce qui fléchit d'ordinaire les plus intrépides des natures humaines. Ce sentiment triomphant de l'horreur vaincue, que j'ai rencontré toujours aux béants orifices des gouffres, j'étais sûr de l'évoquer chaque fois que mon regard plongeait dans le regard de Zareb. Je m'aperçus aussi qu'il y avait dans les yeux du serpent une puissance singulière : au fur et à mesure qu'on le contemplait, on sentait son âme s'endurcir, comme si leur ardente flamme y eût desséché toute tendresse.

Maintenant commencez-vous, madame, à vous représenter cette sauvage enfance, entourée de conditions bizarres, et ne devant qu'à des sentiments contre nature les soins

au milieu desquels elle se développait? Oui, certes, à des sentiments contre nature et qui le paraissaient bien plus encore chez ceux par lesquels ils étaient éprouvés. Savez-vous quelles gens se trouvaient parmi ces gens qui tremblaient à un regard d'enfant?

Le baron de Valpéri, disait-on, avait fait pâlir le grand inquisiteur devant le crucifix d'argent qui décore la noire muraille à laquelle est adossé son siége, car le baron de Valpéri avait été dans les prisons de l'inquisition. Du reste, où n'avait-il pas été? Cadet de famille, à vingt ans il était entré dans l'ordre de Malte. C'était un de ces hommes dont le ténébreux langage de la religion excite au lieu d'épouvanter l'esprit. Il avait une de ces curiosités brûlantes de moine, qui, sous le grabat de la cellule et jusque sous le froc du cénobite, font cacher les livres de magie,

les squelettes d'oiseaux impurs, tout l'attirail d'un art défendu. Quand il prononça ses vœux, depuis longtemps il se plaisait à hanter les régions de l'intelligence dont l'entrée est le plus sévèrement interdite par le culte auquel il se consacrait. S'il eût trouvé moyen de faire servir l'existence même du cloître, malgré les servitudes qui l'accablent, aux libres recherches de sa pensée, on peut juger du profit qu'il tira de la vie errante, aventureuse et sans contrainte qu'on peut concilier si facilement avec le sacerdoce d'épée créé tout exprès, par une religion à laquelle nul sacrifice n'a jamais coûté, pour les humeurs indépendantes et impétueuses.

Comme chevalier de Malte, il eut des voyages nombreux à entreprendre, et chacun de ces voyages concourut pour lui au but dont il avait fait le but suprême de sa destinée, à

la découverte de ces phénomènes sensibles, mais voilés, qui constituent la partie mystérieuse de l'existence humaine. L'inquiète philosophie de l'Allemagne, les pratiques superstitieuses de l'Espagne et de l'Italie, furent interrogées par lui tour à tour. Mais la contrée où cet insatiable esprit but, avec le plus de joie avide, aux sources dont il était altéré, ce fut l'Orient. Il visita l'Égypte, la patrie de la cabale; puis, s'enfonçant dans les royaumes d'Asie, il arriva jusqu'à la région qu'ont toujours entourée le plus de prodiges, jusqu'à cette terre dont les sorcières sont aussi renommées que les sorcières thessaliennes, et dont les plantes, les animaux, le ciel, le sol, sont doués de propriétés merveilleuses, d'énergies inconnues; en un mot, il visita les retraites de l'Inde. M. de Valpéri, qui ne parlait jamais qu'avec une réserve extrême de toutes ses excursions, n'avait pas assez de formules

discrètes et concises pour indiquer celle qu'il avait faite dans ce pays. Le souvenir de son séjour dans l'Inde était pour lui ce qu'est, pour tous les hommes dont une existence passionnée a fatalement empreint la mémoire de traces sinistres, le souvenir de certaines dates et de certains lieux. Tout ce qu'il m'avait appris de ce voyage, c'est qu'il avait terminé la série de ses pérégrinations.

Pendant que le chevalier de Malte errait sur les rives du Gange, son frère aîné, le baron, percé d'un coup d'épée dans un duel, mourait sans postérité. Le chevalier demanda au pape de le relever de ses vœux afin qu'il pût venir en aide à sa maison. L'Église se résigna sans peine à renvoyer un serviteur dont elle avait failli se débarrasser déjà par le bûcher de l'inquisition. Quant au nouveau baron de Valpéri, il ne s'astreignit pas au culte de la fa-

mille d'une façon plus régulière qu'à celui de Dieu ; car, au lieu de prendre, ainsi qu'on s'y attendait, une épouse légitime et d'en avoir solennellement un héritier, il glissa dans le logis de ses ancêtres un enfant d'origine incertaine, un enfant qui ne connaît point sa mère, et doute même qu'avec leur brisure les armes qu'il porte lui appartiennent, enfin, madame, l'enfant devenu cet homme inquiet que vous jugez aujourd'hui.

Au reste, ce que le baron mettait le plus de soin à me taire, à défaut de toute autre révélation, l'examen de ses traits eût presque suffi, je crois, à me l'apprendre. Je sentais qu'il y avait dans ses yeux, tantôt fixes et polis, tantôt troubles et mobiles, plus d'histoires que sa bouche n'eût pu m'en raconter, quand il eût voulu remplir par un récit chacune de nos veillées d'hiver. Dans ce regard, où par-

fois s'allumaient des clartés pensives comme celles d'une lampe, et où parfois, au contraire, passaient des lueurs rouges comme celles d'un incendie, je lisais une vie où les emportements les plus farouches de la passion s'étaient trouvés mêlés sans cesse aux silencieuses ardeurs de l'étude. Quels frémissements avaient dû jadis venir mourir ou gronder sur ces lèvres restées d'un pourpre sombre, quelles pensées avaient dû veiller, mornes et armées ainsi que de sinistres sentinelles, sous ce front luisant et jauni, qui, par un effet exceptionnel des soucis et de la vieillesse, était marqué d'une ride unique, mais chagrine, profonde, semblable à la balafre que peut faire la plus vigoureuse des lames ! Ce qu'il y a de nécessairement formidable dans les allures de l'homme d'épée et d'aventures, de l'homme qui verse le sang et livre son destin au vent des mers, se confon-

dait, chez le baron, avec le caractère effrayant de discrétion lugubre que donne la science à ceux qu'elle admet dans le secret de ses dévorantes amours. Celui-là pouvait donc se demander quel talisman il avait reçu, qui, au lieu de trembler devant René de Valpéri, sentait sans cesse qu'il lui inspirait un invincible effroi.

Pierre Fletmann et Jacques Bilder, les compagnons et serviteurs du baron, étaient des natures inférieures sans doute, mais curieuses et redoutables aussi. Chacun d'eux, du reste, offrait comme la vivante personnification des deux éléments confondus chez leur maître. Fletmann représentait la force brutale et déréglée du corps; c'était un lansquenet emporté et ivrogne, au visage d'un rouge indécis entre la couleur du vin et celle du sang, comme la devanture d'un ca-

baret. Jacques Bilder était une assez frappante image de l'activité douloureuse et réprouvée de l'âme : il réunissait dans le village d'où l'avait tiré le baron les fonctions de maître d'école, de fossoyeur et de sacristain; c'était un grand homme à la figure étroite et pâle, éclairée par deux yeux jaunes de chathuant, et aux mains particulièrement répugnantes et bizarres, car leur longueur démesurée et leurs extrémités crochues semblaient leur assigner quelque destination diabolique.

Ainsi que l'indiquent leurs noms, ces deux personnages avaient l'Allemagne pour patrie. C'était une manie de M. de Valpéri de prendre à tous les pays qu'il parcourait des objets inanimés ou des êtres vivants. L'Allemagne lui avait fourni Fletmann et Bilder, comme l'Inde lui avait donné Zareb, et mainte autre contrée des raretés de toute nature : sque-

lettes d'oiseaux, armes sauvages, talismans précieux, qui remplissaient dans le château des pièces entières.

Ainsi vous savez, madame, dans quelle compagnie j'ai été élevé. Il me reste seulement quelques mots encore à vous dire sur mes passe-temps de prédilection, et vous aurez achevé de connaître mon enfance.

Les leçons n'ont rempli dans ma vie qu'un bien petit nombre d'heures. C'est en observant le développement de mon intelligence qu'un philosophe eût pris parti pour le système des idées innées. Toute pensée, toute notion, semblait chez moi dans un état d'existence engourdie, que le moindre mot changeait en un état d'existence active et puissante. Il n'est pas un seul de mes précepteurs qu'au bout de quelques semaines je n'aie dépassé en savoir; et comme les rapports de

maître à élève étaient rendus presque impraticables, entre mes pédagogues et moi, par l'insubordination toujours victorieuse de mon caractère, leur unique désir à tous était de me laisser la plus grande mesure possible de liberté.

Or, voici un des usages que je faisais de mon indépendance. Il y avait, dans le château, occupant un étage presque tout entier, une bibliothèque immense et qui n'était hantée par personne, car le baron avait renfermé dans la retraite où s'écoulaient ses journées les livres dont il se servait. Souvent, à l'insu de tous, je pénétrais dans cette bibliothèque ; j'en fermais soigneusement la porte dont je retirais la clé, et, seul alors dans ce silencieux royaume, sentant avec un altier bonheur tout cet amas de morts, la plupart illustres, soumis aux curieuses interrogations de

ma vue, je me plaisais pendant de longues heures à évoquer de chaque tombeau, c'est-à-dire de chaque livre, la voix amoureuse ou austère, mélancolique ou moqueuse, qu'il était chargé de conserver.

J'appris à connaître l'antiquité comme peu d'hommes, je crois, la connaissent de mon temps. Entre la manière dont les écoliers sont d'ordinaire initiés au secret de la littérature ancienne et celle dont j'y fus initié, moi, il y a toute la différence qui sépare le voyageur routinier, que traîne sur ses pas un cicerone insipide, et le voyageur indépendant, qui prend uniquement conseil, dans sa marche, des inspirations de son esprit. Débarrassé de tout enthousiasme de tradition, je vis les chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce dans le pittoresque éclat de leur beauté primitive, et non point masqués par ces couches de vernis

glacial que le souffle des banales admirations a entassées sur leurs immortelles couleurs. Pour qui sait y faire d'intelligentes excursions, le monde antique ne le cède pas à la nature même; l'âme s'y plonge à des sources de sentiments aussi profondes que celles où l'on s'écoute descendre, sur le rivage des mers et au sein des lits de verdure. Des pages où Aristophane a lancé les jets éblouissants de sa fantaisie, de celles qu'illuminent les clartés sereines du placide génie de Virgile, de celles enfin où rayonnent, comme l'éclat des flammes meurtrières dont un caprice de Néron embrasait le ciel de Rome, la farouche intelligence de Juvénal et le perverse esprit de Pétrone, il est sorti pour moi autant d'impressions diverses et fortes qu'il a pu jamais en sortir, pour le voyageur, des vallées où dansent les Péris, des grands lacs où se mirent les beautés du ciel, et des cités géantes, qui

dessinent, au coucher du soleil, leurs sombres profils sur les rouges horizons.

Fut-ce par le fait de ces séances dans la bibliothèque du château, fut-ce par une simple loi de ma nature, il est certain que je possédais, aux premières années de ma jeunesse, dans toute la délicatesse qu'elle peut atteindre, cette faculté sans cesse vibrante de l'imagination, qui a souvent besoin, pour s'éveiller, des grands coups frappés sur nos sens par la succession des spectacles changeants et inattendus qu'offrent les voyages. Je me suis complu souvent dans le contraste de cette sensibilité extrême de mon esprit avec la morne impassibilité qui est habituelle à mon cœur.

Il est un monde tout différent de celui où nous introduit l'étude que la bibliothèque renfermait aussi pour moi. A l'extrémité d'une des vastes salles où j'allais passer mes jour-

nées était une petite porte fermée par une serrure dont on avait enlevé la clé. Tout attrait de mystère, de résistance, d'interdiction, exerce une irrésistible influence sur mon esprit. En lisant la légende biblique d'Ève et du Paradis terrestre, c'est le maître de l'Éden que j'accusais de monstrueux caprice, la curiosité de la femme me semblait la plus naturelle et la plus légitime des passions. Depuis longtemps je m'irritais donc contre cette porte, derrière laquelle je rêvais de secrets trésors, des spectacles inouïs.

Un jour que je la pressais avec violence, un ressort se rompit dans la serrure et elle s'ouvrit tout à coup. Je pénétrai alors dans une sorte de galerie étroite et longue, dont les murs étaient garnis de rayons chargés de livres comme les appartements qui la précédaient.

J'ouvris plusieurs de ces livres au hasard,

sur des points divers de la salle, tous me parlèrent un même langage. On eût dit, malgré leurs titres variés, que c'étaient les tomes d'une même œuvre. Quant à cette œuvre, c'était le poème complet, multiple, gigantesque, de la volupté.

Le frère dont hérita René de Valpéri était un de ces libertins qui élèvent leur passion jusqu'aux proportions des plus grandes et des plus formidables affections de l'âme, tant ils y mettent d'ardeur dévouée, d'emportement soutenu. Sans avoir jamais fait mentir le dicton créé pour sa famille, c'est-à-dire en conservant dans ses teintes les plus foncées la sombre humeur de sa race, Claude-Julien de Valpéri avait consacré au plaisir toute l'énergie de ses facultés. Comme le philosophe cherche à travers les combinaisons d'idées le rayon de la vérité éternelle; comme l'alchi-

miste poursuit dans l'union des métaux le secret dont il a fait le but de sa vie, Julien, dans les innombrables inventions d'une sensualité fantasque, s'efforçait de saisir un idéal de débauche qui fuyait toujours devant lui. Sa jeunesse s'était trouvée fleurir, si l'on peut appliquer ce mot à une semblable jeunesse, au temps des plus fougueux excès de la régence. Malgré sa mine morose, tous les libertins fameux le recherchaient, parce qu'ils sentaient, dans cette entente implacablement sérieuse de la volupté, quelque chose qui relevait leur penchant. J'ai connu, parmi les vieux roués, des gens qui se souvenaient d'avoir vu, aux soupers les plus extravagants, sa figure pâle où brillaient, entre deux paupières rougies, ses yeux animés d'une ardeur attentive et inquiète comme celle du joueur.

Si, maintenant, vous comprenez Julien,

vous pouvez vous faire une idée des livres que j'avais découverts, car c'était lui qui les avait rassemblés. Depuis les sauvages emportements de la luxure antique jusqu'aux plus bizarres raffinements des galanteries modernes, on trouvait dans cette collection de volumes toute l'histoire de la passion érotique. Et ces secrets appartements des édifices romains, d'où sortaient, aux jours consacrés à Cybèle, des voix de femmes furieuses et lascives; et ces sombres bosquets des terrasses de Naples et de Florence, où les artistes du seizième siècle, malgré la vierge et les anges qu'ils avaient suspendus le matin au firmament de pierre des églises, tendaient leurs coupes le soir à l'enfant persique d'Horace; et ces étincelants boudoirs des maisons parisiennes, où les présidentes et les marquises du siècle actuel se laissent tomber avec leurs paniers sur la soie des ottomanes, il n'est point de lieu consa-

cré aux profanes amours où je n'aie pénétré.

Si j'avais été porté à ce libertinage spéculatif qui, chez certains esprits craintifs logés dans des corps malsains, prend une despotique autorité ; si j'avais ressemblé à quelques-uns de ces écoliers jaunes et fluets des séminaires que je rencontrais quelquefois, en allant me promener sur la grande route, gravissant à pied derrière le coche de Reims une montée voisine du château, l'habituel séjour dans la fiévreuse atmosphère où vous enferme la lecture de pareils livres m'eût appesanti le cerveau et enflammé le sang. Mais, au lieu de subir ces sensuelles influences, je les dominais.

Vous avez vu, madame, dans certains poètes, ces esprits maîtres des éléments qui, tout en s'enivrant d'une tempête qu'ils ont

déchaînée, gardent une autorité sévère et jalouse sur les vagues et les vents dont la bruyante lutte les ravit; j'étais tout semblable à eux. Je sentais dans toute leur orageuse puissance les souffles embrasés de la volupté, et cependant je savais les contenir. Je n'ai point connu ces lourdes rêveries d'où l'on sort la tête paresseuse, le cœur étonné et tous les sens vaincus; jamais au contraire je ne fus plus énergique, plus propre à penser, à dire et à faire, qu'après mes entretiens avec les auteurs du baron Julien de Valpéri. Comme certaines substances solides, la flamme ne me brûle point, mais me trempe et m'aiguise. Aussi j'avais à quinze ans, avec un esprit aussi instruit, aussi familier à toutes les images et les pensées de la débauche que celui des plus anciens et des plus intrépides des roués, des organes aussi neufs qu'un jeune homme dont toute l'existence eût été partagée entre les

entretiens de sa mère, les travaux faits à côté d'un précepteur, et les exercices sous le ciel.

Après la bibliothèque, l'appartement du château où j'aimais le mieux aller me retirer était une longue galerie située au deuxième étage du corps de logis principal. Cette galerie, occupée par deux rayons de vastes armoires, rappelait le palais sous-marin de ce génie d'un conte de fée qui avait entassé dans d'immenses vestiaires les costumes, les armures, tout l'équipage des voyageurs échoués, depuis des siècles, sur les mers soumises à son empire.

Je vous ai parlé d'un baron de Valpéri dont la folie était de faire chaque soir les plus éclatantes toilettes pour aller attendre ensuite, la guitare à la main, dans un salon illuminé, une morte qu'il croyait évoquer du tombeau par la puissance de son amour. Ce seigneur avait entassé, pour sa part, dans les armoires de la

galerie où j'allais errer, autant de vêtements qu'il en eût fallu pour habiller toute la cour du plus magnifique des monarques. Ses successeurs avaient grossi, des costumes divers de leur temps, ce trésor des costumes d'une même époque. Si les manteaux à l'espagnole, les grandes collerettes en point d'Angleterre, les pourpoints crevassés, tout l'attirail enfin des raffinés du siècle de Louis XIII abondait dans le vestiaire de Valpéri, on y trouvait aussi les casaques enrubanées du temps de mademoiselle de la Vallière, les justaucorps étroits et sombres du règne de madame de Maintenon, enfin les vestes dorées et les habits aux vives couleurs des jours joyeux de la Régence. Quelques habillements de femmes étaient même mêlés à ces innombrables vêtements d'hommes. Je me souviens d'une robe de brocard qui rappelait les plus riches étoffes vénitiennes, d'un éventail à dessins chinois qui me faisait

partir, sur une cigogne, au pays des mandarins, toutes les fois qu'il s'offrait à mes regards, et surtout d'un étrange accoutrement, dont j'aurai l'occasion de parler bientôt, qui semblait avoir appartenu à une bayadère.

J'ai passé dans ce curieux vestiaire de longues heures d'un sérieux amusement. Je me plaisais à ouvrir tour à tour chacune des armoires qu'il renfermait et à me revêtir des costumes suspendus dans ces armoires. Je me sens pour tout ce qui est pompe, éclat, appareil, un continuel et victorieux penchant. Aux moments les plus sinistres, les plus douloureux de la vie, je laisse mon esprit chercher de secrètes joies dans les éblouissants détails de quelque somptueuse parure. Comme l'avare, j'ai pour l'or, les pierreries, les métaux, un mystérieux amour: seulement, au lieu de m'ensevelir avec ces

richesses, j'aime à paraître au dehors environné de leur splendeur.

Puis, ce qui me charme encore dans la toilette et me faisait trouver tant d'attrait à mes visites au vestiaire, c'est la puissance de métamorphose qu'elle exerce. Telle forme ou telle couleur d'habit changent l'expression des traits et les apparences du corps. Or, j'aime avec fureur tout ce qui me change, me déguise, me transforme. « Il se glorifie d'être l'esprit du mensonge, » dit un jour, en parlant de moi au baron de Valpéri, un des précepteurs qui s'essayèrent à l'entreprise de mon éducation. Ce même précepteur, qui était un prêtre fort attaché à sa religion, m'avait surpris, une après-dînée, habillé des pieds à la tête en seigneur du temps de la Fronde. « Ignorez-vous, me dit-il, que notre sainte mère l'Église consent, dans son ineffable

tolérance, à ce qu'on se travestisse à une certaine époque de l'année, mais a pour les déguisements une répugnance formelle, et les défend, sous peine de pécher, à tous ses enfants, hors des jours connus sous le nom de jours de carvanal ? » J'attachai sur ce malencontreux abbé, dont je crois encore entendre l'accent nasillard et voir la grêle personne, un de mes regards les plus effrayants d'intelligence hostile, puis je dis tout haut, comme en me parlant à moi-même : « Ah ! je comprends donc à présent pourquoi j'ai tant de plaisir à me voir passer dans les glaces avec les habits des vieux temps ! »

III

Si vous entendez, madame, par la gaîté ce fond d'humeur allègre et insouciante qui, sur un rayon de soleil ou sur un accord de violon, nous fait partir pour des pays bleus et roses, je n'ai jamais été gai. J'appartiens à cette race d'immortels suppliciés dont la fable traduit les douleurs par ces sensibles images de rochers, de chaînes, de vautours, que rappellent les noms de Prométhée et de Sisyphe.

Blessure originelle et qui, peut-être, est un vestige de quelque glorieuse lutte, une ténébreuse souffrance, toujours vivante et toujours éveillée au fond de moi, me rend impossible cet oubli complet des choses éternelles, d'où peut seul naître la joie terrestre. Mais si vous appelez du nom de gaîté ce qui n'en est que la forme extérieure et l'accompagnement superflu, le rire sur les lèvres et une sorte de chatouillement à la surface de l'esprit, il m'est arrivé d'être gai. Enfin, si, par hasard, ce mot désigne pour vous cet état dur et railleur où l'on sent une jouissance intime en voyant, chez autrui et quelquefois même chez soi, une torture d'âme au-dessus de laquelle on se place, je me surprends sans cesse à être gai.

Cela dit, madame, veuillez apprendre, sans trop vous étonner de l'allure qu'aura parfois

ce récit, comment je fis connaissance de mon ami Varville, comment tombèrent les oreilles de mon précepteur Garbaud, et comment la femme d'un grand d'Espagne, la marquise de Riverda y Malpeiraz y Claridez y Lago, donna un lièvre pour héritier à son mari.

Quand j'eus atteint ma dix-septième année, un matin, en me promenant à l'extrémité du parc, dans l'allée où était la cabane de Zareb, je me dis que je devais aviser au moyen de me pourvoir d'une maîtresse. Ce n'est point à un vague élan de tendresse que j'obéissais en prenant ce parti, j'avais dans le cerveau une idée distincte du plaisir; c'est cette idée que je voulais satisfaire.

Vous le verrez, ce qu'on appelle l'amour a joué plus tard un rôle compliqué et multiple dans ma vie ; c'est à l'amour que j'ai demandé le contentement de mes plus impérieux in-

stincts d'ambition effrénée et de possession altière ; c'est l'amour qui m'a fait éprouver une fois le seul sentiment dont le souvenir me tienne suspendu encore sur l'abîme de l'étrange croyance où je me sens entraîné. Un désir emporté, comme tous mes désirs, mais dégagé de tout mystérieux cortége de rêverie, un désir qui, au lieu d'être confus comme celui d'un écolier, était précis comme celui d'un libertin émérite, m'entraîna vers la première femme dont le sein ait battu sous le mien.

Dans un château voisin de Valpéri, demeurait un vieux seigneur espagnol nouvellement engagé dans le lien conjugal. Le marquis de Riverda, le plus sombre et le plus fier des hidalgos, était venu en France à la suite d'une disgrâce qui le chassait de son pays. Il avait rencontré à Paris une jeune veuve, la ba-

ronne de Lezay, dont la beauté faisait tourner beaucoup de têtes, mais ne martyrisait aucun cœur. Il était impossible d'être plus douce envers l'amour que madame de Lezay. Comme nul ne connaissait sa famille et qu'elle avait un accent italien des plus prononcés, je l'ai toujours soupçonnée d'être une Zerline du théâtre de Naples ; Naples avait été longtemps le séjour du baron de Lezay. Il est certain que ses mœurs la rangeaient dans cette classe de créatures, à la complexion amoureuse et à l'humeur prodigue, que l'on appelle de bonnes filles. Ses amants avaient sa cassette toujours à leur disposition comme ses charmes. Beaucoup se contentaient de ce dernier trésor qui, certes, était le plus précieux ; mais il y en eût un, je crois que vous l'avez connu, le chevalier de T....., dont on disait qu'il jouerait aux dés sur l'échafaud, il y en eut un qui mit à profit de toutes les façons

l'obligeance de la belle et fit si bien, qu'au bout de six mois, les tapis des tripots avaient dévoré jusqu'au dernier ducat de son coffre-fort.

Vingt-deux années en pleines fleurs, c'est-à-dire des traits dans tout leur éclat, une taille dans toute sa richesse, voilà ce que possédait la baronne au moment où elle fut rencontrée par le marquis de Riverda. Le marquis était un de ces grands d'Espagne que votre beau-frère, le commandeur de T..., appelle des allumettes, parce qu'il sont, dit-il, minces, secs et inflammables. Tout son petit corps grêle et brun prit feu auprès des éblouissants appâts de madame de Lezay.

Zerline, c'est ainsi que Varville et moi nous désignions toujours la dame, eut un caprice, nouveau pour elle, qui la servit merveilleusement. Secondée sans doute par le teint oli-

vâtre, la moustache grise et les cinquante années écrites dans les rides de son galant, elle eut un accès de vertu et de vertu indomptable. Sa tigrerie eut le meilleur sort. Riverda quitta le personnage d'amant pour celui d'épouseur. Il avait dans le Pérou des mines qui rendaient sa longue main osseuse la plus désirable de toutes les mains, on l'accepta comme mari à la première ouverture. L'Espagnol consola son honneur irrité, en se promettant que le mariage créerait celle dont il était épris à une existence nouvelle.

C'est sur quoi Zerline n'avait point compté, elle espérait que chez elle l'hymen se contenterait d'une place modeste et céderait toujours le pas aux amours. Ce fut un espoir bien trompé. Jamais mari n'eut sur sa femme prétentions plus exclusives que celles du marquis de Riverda. La marquise fut traitée à

l'espagnole. Duègnes incorruptibles, fenêtres à cadenas, aucune des précautions qui font maudire les tuteurs de Barcelone ou de Séville ne fut négligée par ce loup-garou. Notre homme prenait pour un accord de mandoline la voix d'un chat sur la gouttière, et se relevait, au milieu de la nuit, en chemise et en coiffe, un bougeoir à la main, sous le bras une épée aussi longue que celle du Cid, pour aller donner la chasse aux galants. Bientôt ses mesures jalouses et ses veilles furieuses ne le rassurèrent plus. Il se trouva insensé d'habiter Paris, le foyer des larrons pour ceux qui gardent un trésor semblable au sien. Un de ses amis, le comte de Thiébaut, lui proposa de lui vendre un vieux château, situé au fond de la Champagne, espèce de citadelle dont les portes défiaient la hache et dont les murs bravaient la bombe. Il ne rejeta point cette offre; un fort imprenable, sur un

rocher désert, lui aurait paru un lieu à peine assez sûr pour s'y enfermer avec sa captive. Dans les premiers jours d'un froid et pluvieux automne qui semblait annoncer un long hiver, le marquis de Riverda vint s'établir à Thiébaut avec la désolée Zerline.

Ce fut un évènement dans la contrée; mon précepteur Garbaud, qui toujours à l'affût des nouvelles, en homme oisif, curieux et bavard, m'eût volontiers raconté ce qui se passait dans la basse-cour entre le coq et son harem, m'aborda une après-dînée tout triomphant.

— Monsieur le chevalier, me dit-il, savez-vous ce que j'ai rencontré ce matin dans la grande avenue de châtaigniers qui conduit à Thiébaut? un carrosse armorié traîné par quatre chevaux du plus beau sang de la Flandre, et dans ce carrosse, à côté d'un

vieux seigneur, jaune comme la gaîne de votre couteau de chasse, une femme, monsieur le chevalier, une femme qui m'a fait bien amèrement regretter de ne pas être cardinal; une véritable dame de la cour, à en juger par sa toilette, et avec des yeux si doux, quelque chose de si agaçant dans toute sa physionomie, que j'ai senti tout mon corps frémir sous ma soutane.

Le jour où Garbaud me tint ce discours était justement celui où je venais de prendre la résolution dont j'ai parlé. Je jetais les yeux autour de moi, pour savoir où se cachait l'objet qui devait éprouver les premières ardeurs de mes sens. Aux paroles de mon précepteur, il me sembla que la fortune s'empressait de me servir.

J'ai toujours cru, et trouvé du plaisir à croire, que ces puissances, connues sous le

nom de hasards, dont émanent la plupart des évènements de la vie terrestre, et qui traitent les uns avec tant de faveur, tandis qu'elles persécutent les autres avec tant d'acharnement, se soumettaient d'habitude aux caprices de ma volonté. Je ne doutai donc point que la belle habitante de Thiébaut ne dût m'appartenir, et je chargeai Garbaud, que cette mission rendit tout fier, de s'enquérir des allures de notre voisine, de la garde qu'on faisait autour d'elle, enfin de tout ce qu'a besoin d'apprendre un galant disposé à mettre ses grisons en campagne.

Au bout de quelques semaines, voici ce que je savais : la marquise de Riverda n'avait point d'autre distraction que des promenades dans son parc. Ce parc était entouré d'un mur assez bas pour qu'en certains endroits, où le sol du chemin sur lequel il donnait pré-

sentait des éminences, on pût pénétrer du regard au cœur de ses plus sombres allées. En allant faire sentinelle à ces endroits favorables, on voyait la marquise venir errer, sur les deux heures, tantôt seule avec sa rêverie, tantôt un livre à la main, et jamais, disait Garbaud, ce livre n'avait l'air d'un bréviaire, tantôt enfin avec une jeune fille à l'œil mutin et à la taille bien prise, qu'elle appelait sa cousine et traitait avec une grande familiarité. M. de Riverda était un jaloux fabuleux ; il avait fait réparer la chapelle du château, pour que sa femme pût entendre la messe sans montrer ses charmes au dehors. Excepté les heures de l'après-dînée, où son tempérament d'Espagnol l'obligeait à faire la sieste, il ne faisait pas grâce de sa compagnie à la marquise un seul instant de tout le jour. La dame avait l'air fort incommodée de cette tyrannie ; à côté de son mari, et seule, ou surtout avec sa

jolie cousine, elle n'avait point le même visage. Il y avait toujours un air d'attrayante douceur répandu sur ses traits; mais, près du barbon, sa bouche était muette et ses beaux yeux couverts d'un voile; seule, ou avec sa compagne, le sourire luisait dans son regard et courait sur ses lèvres.

Tous ces renseignements étaient bons, car l'idée qu'ils faisaient naître était celle d'une belle défendue par les seuls obstacles qu'invente la jalousie, et ces obstacles, on le sait bien, malgré leur formidable appareil, ne sont que des jouets pour l'amour.

Mais ce qui m'affecta l'esprit d'une façon vraiment fâcheuse, c'était une certaine nouvelle dont Garbaud avait accompagné son dernier rapport. On prétendait dans le pays que le château de Thiébaut devait voir naître un héritier à la maison de Riverda, et mon

précepteur assurait qu'en regardant bien la marquise par dessus les murs de son parc, il avait trouvé sa tournure tout-à-fait propre à accréditer ce bruit. J'ai pour les femmes enceintes une particulière horreur ; cependant je n'abandonnai point mes desseins. L'essor du caprice a chez moi une violence que rien ne peut abattre ; et puis étais-je bien sûr que mon précepteur ne se trompait point? Je résolus d'aller vérifier par mes yeux les faits qu'il avait avancés.

Un jour, je fis la toilette la plus élégante dans laquelle puisse se montrer un gentilhomme de campagne. Je serrai ma taille dans une veste de peau de daim ; je me vêtis d'un habit de velours vert aux boutons d'acier poli, et je ceignis à mon côté un couteau de chasse rapporté d'Italie par le baron, à la garde de bronze florentin curieusement ciselée. En ce

leste équipage, je m'élançai sur Vipérine, la plus rapide de mes juments, charmante bête d'un gris pommelé, qui, par ses fines jambes, ses ardentes narines, sa poétique crinière, son intelligent regard, excitait, sur sa route, les exclamations admiratives de tous les manants qu'elle couvrait dédaigneusement de poussière.

En peu de temps je fus sous les murs du parc de Thiébaut, à un endroit indiqué. Deux heures sonnaient à l'horloge du château quand je vis paraître, à l'extrémité d'une allée où la vue d'un homme à cheval s'étendait sans peine, la marquise de Riverda.

Elle était seule. Une mante dans laquelle elle s'enveloppait soigneusement, pour se garantir de la bise piquante qui soufflait au-dessus d'elle dans les feuilles jaunies, m'enleva tout espoir d'éclaircir ce qui faisait l'objet

de mes doutes et de mon inquiétude. Ce dont je pus m'assurer, par exemple, au premier coup d'œil, ce fut de l'exactitude des discours de mon précepteur sur ses attraits. L'air n'avait point rougi son visage; il avait donné seulement à toute sa physionomie une expression frileuse d'une gentillesse agaçante. Quoique au début de ma vie, j'avais déjà cette intuition presque merveilleuse des caractères, dont j'ai vu tant de gens, et vous-même, madame, s'étonner plus tard en moi, comme d'une sorte de don magique.

Dans les yeux qui me jetèrent un regard sans effroi et surtout sans colère, je lus clairement ces paroles : « Oui, c'est mon goût, je ne m'en cache pas, je l'avoue doucement, j'aime les gentilshommes bien tournés; ils font sur tous mes sens une aussi agréable impression que la musique sur les

oreilles du plus enthousiaste maestro. Je suis de celles qui donnent l'amour sans larmes, qui trouvent leur bonheur aux seuls soupirs que le plaisir fait pousser. Quand on me charme, beau cavalier, on n'a point besoin d'épuiser sa cervelle à chercher des paroles subtiles et d'ouvrir son cœur afin d'y montrer des plaies. Non, les paroles subtiles m'ennuient et les plaies m'affligent. Quand on me charme, il faut savoir oser, il faut savoir profiter du mot qu'un sourire trace sur ma bouche : Espérez. »

Il est certain, ô Zerline, que vos lèvres ne ressemblaient pas aux portes de l'enfer du Dante. Convenez-en du reste, nul ne comprit jamais mieux que moi ce qu'elles disaient sans avoir besoin de s'agiter.

Par une inspiration soudaine, je mis pied à terre, escaladai en un instant le mur qui

me séparait de la marquise et m'écriai en tombant à ses genoux :

— Vous voyez, madame, le plus passionné des amoureux ; depuis un mois je viens tous les jours me blottir derrière la muraille de votre parc, et l'œil collé à cette fente, — je montrais dans des pierres moussues une fente que je venais d'aviser, — je m'enivre du spectacle de vos charmes. Aujourd'hui, êtes-vous plus radieuse encore que de coutume ? je n'en sais rien ; mais moi je me suis senti plus brave que d'ordinaire. Au lieu de descendre de cheval avant votre arrivée, ainsi que je l'avais fait jusqu'alors, et d'aller m'embusquer pour vous voir venir, je vous ai intrépidement attendue. Quand j'ai vu que vous vous avanciez seule, je me suis dit : C'est ma fortune qui se déclare ; et par un de ces mouvements brusques, irréfléchis, aveugles, qui portent

la jeunesse au devant des regards des belles comme au devant des pointes d'épée, je me suis élancé auprès de vous. Dites, madame, qu'y ai-je trouvé? est-ce la vie, est-ce la mort?

J'agissais envers vous, ô Zerline, comme l'amoureux d'une des comédies que vous avez jouées, j'en suis certain, sur le théâtre de Naples; aussi reçûtes-vous ma déclaration comme vous receviez celle du seigneur Valère ou du seigneur Lélio. Avec ce charmant accent italien qui mettait dans toutes ses paroles une vraie musique dont on se sentait caressé, elle me répondit:

— Certes, monsieur, ce n'est point la mort que vous trouveriez ici, s'il n'y avait que mes yeux; là, de bonne foi, convenez que vous le savez fort bien. Mais, à cause de cela même qu'ils n'ont jamais donné le trépas, mes yeux

sont gardés par un personnage plus irritable et plus dangereux qu'un tuteur, par un mari farouche qui m'aime d'un amour violent et jaloux de vieux soldat. Le marquis de Riverda est un terrible capitaine qui peut-être a reçu autant de blessures que vous comptez d'années. S'il vous surprenait à mes pieds, il vous clouerait avec sa longue épée à cette muraille, aussi facilement que je cloue une demoiselle ou un papillon à une feuille de carton, avec une épingle de ma coiffure ; ce qui, en vérité, serait dommage, car vous me paraissez aimable, passionné et, ajouta-t-elle avec une sorte d'attendrissement plein de grâce, vous pourriez aller mêler votre existence à de plus heureuses existences que la mienne.

Qui ne devinerait la réponse que je fis à de semblables discours? Dans une pantomime

digne de l'amant de Chimène, ma main passa alternativement de mon cœur à la garde de mon couteau de chasse. Ça, jaloux, venez que l'on vous pourfende, et vous, madame, permettez que l'on vous adore. Le jaloux ne parut point, mais la belle octroya la permission demandée. Le lendemain, avec son consentement, je fis une seconde visite. Les jours suivants de nouvelles entrevues eurent lieu.

On était toujours vêtue de manière à ce que mes soupçons sur le sujet de mes seules alarmes ne pussent être ni confirmés ni dissipés. C'étaient des mantes épaisses qui ne trahissaient rien des formes, ou de larges peignoirs qui, tombant sur de volumineux paniers, changeaient toutes les proportions. Je pensais qu'un moment viendrait pourtant où il faudrait bien que ce mystère cessât d'en être un pour moi, et les manières de la dame me

faisaient croire que j'approchais fort de ce moment.

Tout à coup un changement eut lieu dans notre commerce ; depuis une semaine tout au plus qu'il durait j'avais toujours trouvé madame de Riverda seule. Cette cousine dont m'avait parlé Garbaud ne se montrait point plus que le mari ; et, par une galante réserve, afin de prouver à la marquise combien j'étais uniquement occupé de ses charmes, je ne lui avais point fait une seule question au sujet de sa jolie parente, que pourtant j'étais censé avoir vue, quand j'allais mettre le visage à ma fente.

Un jour que j'arrivais au rendez-vous, en selle comme d'habitude sur Vipérine, je vis que madame de Riverda m'avait prévenu. Montée sur une butte de terre, à quelque pas de la muraille, elle regardait autour d'elle

d'un air inquiet. Dès qu'elle m'eut aperçu, elle me fit signe de ne point descendre de cheval, et, me jetant une boîte que je saisis prestement :

—Partez au galop, me dit-elle, nous ne serions point seuls aujourd'hui.

Je lui obéis, et dès que j'eus gagné un lieu où je pus me croire hors de vue, j'ouvris la boîte, j'en sortis le billet que voici :

« Ma cousine, mon cher chevalier, une très agréable personne, dont, par délicatesse sans doute, vous ne m'avez point parlé, mais que vous avez dû voir avec moi, ma cousine était malade ces jours-ci ; depuis hier elle se porte mieux, et aujourd'hui elle me déclare qu'elle veut m'accompagner dans mes promenades. Un tiers vous serait fort désagréable, n'est-ce pas ? et j'aurais beaucoup de dépit à

ce qu'il en fût autrement, ce tiers étant une jolie femme. Voilà donc nos entrevues dans le parc terminées. N'allez point croire que pour cela je veuille plus que vous renoncer à une liaison pleine de charme. Si vous êtes amoureux, l'aventureux et le romanesque doivent vous séduire; écoutez-bien ce que je vous propose. Il y a quinze jours, il est venu au château une troupe de Bohémiens; le marquis de Riverda l'a très bien accueillie ; la nécromancie lui a toujours tenu infiniment à cœur. Il s'est imaginé de consulter une des sorcières qui faisaient partie de cette bande sur un évènement qui l'intéresse. La sorcière lui a répondu avec beaucoup d'obscurité et d'embarras; mais elle lui a dit que sous peu une de ses compagnes passerait dans le pays, et qu'il en tirerait, sur l'avenir, tout ce qu'il pouvait désirer d'apprendre; eh! bien, cher chevalier, j'ai envie que cette savante

Bohémienne soit vous ; oui, vous-même, mon jeune amoureux. J'aurai plaisir à vous abandonner ma main sous les yeux du marquis, et peut-être, quand ses yeux ne seront plus là, vous abandonnera-t-on autre chose. Nous serons sous un toit, ce qui vaut mieux que d'être en plein air pour un couple autre qu'un couple de tourtereaux, surtout en ce temps-ci. Voilà donc qui est convenu. Mettez du soin à votre déguisement. Ne recherchez point la laideur. Parmi les filles de Bohême, il en est quelquefois de jolies, soyez de celles-là. En aucune circonstance, sous nul prétexte, il ne faut faire sacrifice de ses attraits. Et maintenant un dernier avis : rejetez obstinément certaines alarmes, malgré ce que vous dira mon mari, ce que moi-même je vous dirai, qui plus est ce que vous pourrez voir. »

L'expédient que me proposait Zerline ne

me causa point de surprise ; il confirmait les idées que je m'étais dejà formées sur elle. A peine de retour à Valpéri, je ne songeai qu'à lui obéir.

Je courus au vestiaire, j'ouvris l'armoire où était renfermé un costume de bayadère, dont je vous disais tout-à-l'heure que j'aurais à vous parler. Ce costume se composait de plusieurs tuniques d'un tissu blanc, et de deux cachemires, dont l'un était destiné à faire une écharpe, l'autre un turban. J'entrepris de m'en revêtir. Quand j'eus achevé ma toilette, je me contemplai dans une grande glace placée à l'extrémité de la galerie où je m'étais enfermé. J'avais suivi les conseils de Zerline : au lieu d'appeler la laideur, j'avais évoqué la beauté.

Oui, madame, la beauté. Vous comprendrez que je ne compte point, quand je suis

si franc sur mon âme, faire à propos de mon corps des réserves mensongères. Je sais fort bien que je suis beau et m'en suis réjoui depuis longtemps. Je ne dirai point que j'ai le visage taillé comme celui d'une statue, car c'est une expression qui me représente un visage assez mal taillé. Il est des secrets de vivante harmonie dont l'art, avec sa régularité inerte, ne parviendra jamais à s'emparer. Dans la forme de mon front, dans chaque contour de ma figure, je sais et pourrais définir une coupe que le ciseau de Phidias eût essayé de reproduire en vain. Quant à la matière dont sont façonnés mes traits, on sent qu'elle est rare et précieuse. Il y a ici-bas, entre tels et tels visages, autant de différence qu'entre un vase d'argile et un vase de marbre ou d'or. Les uns sont formés d'un limon qui semble avoir été ramassé en plein air, les autres d'une substance qu'on croirait tirée,

comme les métaux, de cavernes mystérieuses et splendides. Mon visage est de ces derniers.

Nul teint ne pouvait être plus en accord que le mien avec l'étrange coiffure que je venais de m'ajuster. Le front couronné d'un turban semblable à celui dont le Guerchin a ceint la tête de sa Circé, j'avais bien l'air d'une de ces magiciennes que chantent les poètes. Un instant la voix de Zerline cessa de résonner à mes oreilles; je ne songeai plus à la folle entreprise qu'il m'était ordonné d'accomplir, et, tout rêveur, j'oubliai, dans la contemplation de mon costume, le but pour lequel je l'avais revêtu.

La crainte que j'ai toujours eue de laisser l'extase envahir chez moi le domaine de l'action mit fin à cette songerie. Par un brus-

que mouvement, je secouai l'espèce de torpeur dans laquelle je m'engourdissais, et j'appelai Garbaud, que j'entendais jouer à la paume dans la cour avec le maître d'hôtel et l'intendant. Garbaud monta tout essoufflé.

Quand il m'eut regardé, peu s'en fallut qu'il ne fit le signe de la croix. Oui, certainement, il l'eût fait, s'il ne se fût pas aperçu à temps que sa main en avait perdu l'habitude.

—Çà, maître Garbaud, lui dis-je, quittez cet air étonné qui m'ennuie et prêtez-moi toute votre attention. Dans cet attirail, je vous représente une Bohémienne ; il faut que tout à l'heure vous soyez déguisé en Bohémien, et que vous m'accompagniez au château de Thiébaut. Vous m'appellerez votre fille, et je daignerai vous appeler mon

père; vous ne deviez pas vous attendre à jouer jamais un rôle si glorieux.

— Hélas! monsieur le chevalier, répondit Garbaud d'un ton pleureur, réfléchissez un peu, je vous en supplie, à ce que vous entreprenez. Je vois bien qu'il s'agit d'aller croquer la jolie marquise, sous la moustache de son mari. Savez-vous ce qui peut advenir de ce bel exploit amoureux? On dit qu'il y a dans le château des souterrains pleins d'une eau noire et puante, comme l'eau d'un fleuve d'enfer. C'est là qu'on m'enverra peut-être gémir sur votre destin, tandis qu'on cachera dans quelque fosse, au bout d'une allée obscure, votre corps percé d'un coup d'épée. Allez, c'est seulement dans les comédies qu'on trompe les jaloux avec des mascarades; si la dame est bien disposée à votre égard, qu'elle tâche de trouver quelque niche dans son parc

pour vous recevoir, et qu'elle n'expose ni votre personne, ni celle d'un pauvre hère qui n'aurait jamais dû avoir à souffrir de ses attraits.

— Maître Garbaud, que l'on m'obéisse. Si vous me résistez, le baron de Valpéri saura ce que devient son vin d'Alicante, et j'enverrai par un laquais au garde-chasse Roustan, vous savez bien, ce vieux soldat, qui voulait un soir vous tirer un coup de fusil, parce qu'il vous avait vu rôder autour des jupes de sa femme? je lui enverrai la lettre que vous écriviez à dame Roustan l'autre jour, et que je ne vous ai pas rendue. De cette façon vous apprendrez à redouter les jaloux pour votre propre compte.

— Ce que vous voulez, monsieur le chevalier, je ne crois point que Dieu le veuille, mais le diable le veut à coup sûr. Il faut

vous céder en tout point. De grâce, seulement, dites-moi comment je dois m'y prendre pour me transformer en Bohémien? Quoique ma soutane ne soit point celle de saint Bruno ni celle de saint Bonaventure, je n'aurais jamais cru devoir la cacher sous un habillement de païen.

— Votre soutane? jetez-la aux orties, et prenez-moi ces larges hauts-de-chausses de drap rouge du temps de Louis XIII; vous les avez mis, c'est bien; voici une petite veste aurore de la même époque, qui vous siéra merveilleusement. Drapez-vous comme vous l'entendrez dans ce grand manteau brun bordé de rouge, qui a l'air d'un manteau de spectre; tout à l'heure je vais m'occuper de votre visage et de votre coiffure.

La chimie, que j'avais étudiée tout seul, était au nombre de mes délassements. J'avais

récemment découvert une certaine détrempe verdâtre, imitant une des nuances du bronze, dont je m'étais amusé à teindre des vases de bois; c'est cette détrempe que j'étendis sur les traits de mon précepteur.

Bientôt, grâce à la couche épaisse de couleur qui lui couvrit le front, le menton et le nez, son profil de Pantalon eut l'air d'être sorti du moule où l'on jette les statues des rois. Cette opération terminée, je nouai autour de sa tête plusieurs aunes d'une étoffe blanche, qui forma un turban égyptien des plus incontestables. Alors, le prenant par la main et le menant devant une glace :

— Voyons, lui dis-je, n'avez-vous pas l'air d'un vieux Zingaro ? A présent, dès que la nuit sera venue, vous descendrez dans la basse-cour, afin que votre ressemblance avec les Bohémiens soit complète, vous jetterez

dans un grand panier des volailles étranglées et des lapins en vie, que vous serez censé avoir volés sur votre route. Puis vous irez m'attendre à la porte brune qui est à gauche de la grille. Je vous rejoindrai là, et, sous les auspices de Belzébuth, notre patron, nous commencerons notre campagne.

Garbaud exécuta mes ordres, et, au moment où la nuit fait porter à la terre ses sombres couleurs, nous nous mîmes tous deux en route.

Avec ma taille élancée, mon air grave, mon visage régulier, mon habillement oriental, je ressemblais à Judith suivant le soir, escortée de ses pensées sanglantes, la route de Béthulie. Avec ses jambes grêles sortant de son long manteau, son dos étroit, malgré toutes ses draperies, son nez effronté et ivrogne, malgré son austère couleur, son tur-

ban de baladin, enfin sa tournure de larron, Garbaud ressemblait à Scaramouche rêvant, sous la lune, au moyen d'enlever à Giles sa bouteille, ou à Cassandre sa Colombine. C'était lui qui de nous deux avait l'air le plus assorti à l'occurrence.

IV

Au moment où nous franchissions le seuil du château de Thiébaut, onze heures venaient de sonner. A la fenêtre d'une des tourelles qui flanquaient ce logis féodal, fenêtre étroite et garnie de vitraux d'église, brillait une lumière plus vive que celle d'une lampe nocturne. Le valet qui nous avait ouvert la porte nous dit que cette lumière indiquait

qu'on n'avait pas encore clos la veillée dans la chambre de madame la marquise.

Je brûlais du désir de voir sur-le-champ Zerline. D'amoureux fantômes étaient venus me trouver en chemin, je me sentais une galante ardeur que je voulais mettre sans retard à profit. Le valet avait d'abord été un peu effrayé de notre aspect, mais, sachant apparemment le goût de son maître pour les Bohêmes, et nous trouvant Bohêmes de la plus pure espèce, il s'était mis à nous traiter avec une sorte de considération.

— Si votre seigneurie est la fameuse sorcière qu'on attend depuis quinze jours, me dit-il dans un langage mélangé de français et d'espagnol, M. le marquis sera très joyeux de la recevoir, et à l'instant même. Il nous a recommandé de lui amener la doña Sma-

ragdane aussitôt qu'elle se présenterait. Votre seigneurie serait-elle la doña Smaragdane? »

— Oui, lui répondis-je, je suis la magicienne que veut consulter le marquis de Riverda, conduisez-moi au plus vite vers lui. Cela même vous portera bonheur : quiconque se trouve sur mon passage et me rend le plus léger service doit s'en réjouir au fond de l'âme, car si j'ai une main pleine de maléfices, j'ai une main pleine de grâces.

On nous fit monter un escalier de pierre aux voûtes écrasées qui ressemblait à celui d'une prison d'État; puis un long corridor, éclairé par d'étroites fenêtres, nu, délabré, dont les spectres devaient faire leur galerie, s'offrit à nous. Au bout de ce corridor était une porte dont la fente laissait échapper de la clarté : ce fut cette porte qu'entrouvrit notre guide. J'entendis une voix sèche et

dure que je jugeai être celle de M. de Riverda prononcer quelques paroles en espagnol ; puis nous fûmes introduits dans l'antre du jaloux. Je jetai un regard rapide autour de moi, et voici quels personnages je trouvai réunis :

Au fond d'un grand fauteuil recouvert d'une étoffe rouge sombre était enseveli le marquis de Riverda. On ne voyait bien distinctement que deux parties de son corps : ses jambes minces et petites, qui, emprisonnées dans des culottes et des bas de soie noirs, se dessinaient d'une façon fantasque, comme des pates d'insecte, devant un âtre empourpré par la flamme; sa tête longue et forte, qui, surmontée d'une chevelure sans poudre et hérissée, ressemblait à celle du génie malfaisant d'un conte merveilleux.

Quand ils ont vingt ans, les yeux humides,

la bouche couleur de grenade, le teint lumineusement pâle, les Espagnols sont beaux. Mais rien de plus éphémère que leur éclat; leurs traits, dès que s'en efface le fard qu'y jette la jeunesse, se montrent anguleux et jaunis. D'ordinaire alors apparaît le fond de leur caractère, c'est-à-dire cette altière férocité qui se voilait sous un charme sensuel; quelques gouttes de sang africain fermentent toujours dans leurs veines. Le visage du marquis de Riverda indiquait dans quel sol brûlant était le pied de son arbre généalogique. Je n'ai jamais vu de face humaine où les passions se montrassent avec plus de hardiesse. La cruauté siégeait en reine entre ses sourcils, la jalousie respirait dans ses narines, le dédain était fixé sur ses lèvres, et ce qui formait un contraste bizarre avec cette nature sauvage où des tempêtes étaient toujours amoncelées, il y avait en lui néanmoins une

nature réglée et polie, qu'il s'était faite sous une influence de traditions chevaleresques et d'habitudes de cour. On sentait le preux en même temps que le maure: il pouvait tuer sa maîtresse et non l'insulter. Il y avait dans son accent et dans son maintien, toutes les fois qu'il parlait à une femme, sinon une souple tendresse, du moins une inébranlable courtoisie.

A quelque distance du marquis, auprès d'une table, étaient deux objets charmants; mais en quel état, hélas! retrouvais-je celui qui m'était connu.

Vêtue seulement d'un peignoir flottant qui trahissait toutes les formes de sa taille, Zerline semblait dans le dernier mois d'une grossesse. Elle s'aperçut de l'expression d'étonnement douloureux qui se peignait sur mes traits à cet aspect, et sa jolie bouche me jeta

un malicieux sourire qui, me faisant songer au dernier passage de sa lettre, ramena un peu de calme dans mon esprit. La marquise avait entrepris une grande tapisserie, et comme ses petits doigts ronds et potelés étaient loin de pouvoir faire autant de besogne que les doigts de la reine Mathilde, qui étaient longs, maigres et osseux, elle empruntait le secours de sa jolie cousine.

Cette cousine, assise tout près d'elle, avait l'air d'une fille avisée. La pâleur de son teint rappelait la maladie récente dont elle sortait, mais ne lui donnait rien de langoureux ni de romanesque; car il eût été impossible à une expression sentimentale de trouver place sur des traits éclairés par les yeux les plus fripons qui aient jamais lui sous une cornette. Elle était loin d'avoir dans le visage et dans tout le reste de sa personne la molle délica-

tesse de Zerline; cependant elle était aussi pourvue d'un genre d'attraits des plus agissants. C'était une provocation au plaisir de la tête aux pieds. Son front hardi, où se dessinaient deux sourcils moqueurs, évoquait les pensées joyeuses, sa taille bien cambrée et sa jambe fine qui, posée sur un tabouret élevé, était en partie découverte, remuaient les plus secrets désirs.

M. de Riverda se souleva sur son fauteuil et me regarda avec autant de bienveillance qu'il pouvait s'en peindre sur ses traits :

— Soyez la bienvenue, me dit-il, dame Smaragdane, je fais grand cas du savoir des gens de votre race. Ma mère m'a raconté qu'étant enceinte de moi, elle interrogea une bohémienne qui passait par le pays où était situé son château. Cette femme lui prédit qu'elle accoucherait d'un fils brave comme le grand

capitaine et destiné comme lui à la disgrâce. J'ai servi vaillamment mon pays, je puis le dire, sur terre et sur mer; j'ai sur ma poitrine l'histoire de dix campagnes écrite avec la pointe des épées ennemies; j'ai dans cette jambe, il frappait sa jambe droite, une balle que les tenailles des chirurgiens n'ont pu en déloger, et depuis trois années je suis en disgrâce pour avoir trouvé que la maîtresse du roi ne dansait pas en mesure dans un ballet. La prédiction s'est donc accomplie de tout point. Aujourd'hui, un nouveau rejeton est sur le point de naître à la maison de Riverda; je voudrais savoir quel il doit être. Portera-t-il cuirasse ou basquine? Maniera-t-il l'éventail ou le bâton de commandement? Si c'est une femme, contractera-t-elle une alliance digne de son nom, ou bien la verrai-je à la tête de quelque riche et illustre abbaye? Si c'est un homme, comme je le désire avec

toute l'ardeur que je puisse mettre dans un souhait, aura-t-il l'honneur aussi net et l'épée aussi sanglante que ses pères? La fortune lui sera-t-elle plus cruelle ou plus indulgente qu'à moi? Voyez, dame Smaragdane, approchez-vous de la marquise, prenez sa main et tâchez de me satisfaire. J'ai ici certain coffre-fort où sont ensevelis des doublons qui pourront bien passer dans votre escarcelle si je suis content de votre science.

Je saluai profondément le marquis à la manière orientale, et je m'avançai vers Zerline; elle me tendit sa main de la meilleure grâce du monde. Si le destin, ce dont j'ai toujours douté, malgré mon goût pour le merveilleux, s'amuse à écrire ses arrêts dans cette partie de la machine humaine, il avait tracé très peu de lignes, et avec une négligence infinie, sur la chair transparente et ro-

sée que pressaient mes doigts. Zerline n'avait point été créée pour mettre au jour des héros. Il fallait cependant trouver des paroles qui pussent répondre à l'attente de l'époux. Je pris un air sérieux et je dis d'une voix recueillie :

— Si nul maléfice n'intervient, si madame la marquise évite de marcher au clair de la lune sur les vers luisants qui se cachent dans l'herbe, ce qui est un dangereux sacrilége, de manger des crêtes de coq à son souper, de brûler des pates de grillons et de rencontrer une lice pleine, rien ne sera plus heureux que ses couches ; et tous les jours seront filés d'or pur pour l'enfant qui naîtra de ses flancs. Elle mettra au monde un fils qui, tout en lui ressemblant des yeux et de la bouche, aura le nez, le front et, ce qui est plus précieux encore, le cœur de M. le marquis. La maison

de Riverda atteindra avec ce fils son plus haut degré de splendeur. Il tuera dans un siége célèbre quatre hommes à coups d'épée et trois à coups de pistolet. Sans oublier jamais la dignité de sa race, en brisant toutes ses volontés, en immolant tous ses goûts aux pieds d'un roi, il jouera un rôle important à la cour. Les gens du bel air le craindront, les gens de guerre le chériront, son souverain le respectera. Quand il mourra, ses enfants suivront tête nue son convoi, et traîneront derrière leurs manteaux de deuil toute la noblesse des Espagnes.

Le marquis de Riverda se leva tout transporté.

— Je tiens donc le bonheur! s'écria-t-il. Madame la marquise ne sort pas au clair de la lune; elle aime d'une irrésistible passion les pralines au chocolat et les tartes aux con-

fitures ; mais jamais elle n'a imaginé de manger des crêtes de coq. Je ne crois point qu'il y ait de grillons dans la cheminée, et d'ailleurs je suis le seul ici qui touche au feu. Quant aux lices pleines, je vais dire, dès ce soir, s'il en est une dans le château, qu'on l'enferme à double tour. Chère Smaragdane, vous êtes fort belle et me paraissez aimer la toilette, à en juger par ce turban et cette écharpe qui doivent être de prix; eh! bien, dès que j'aurai entendu le premier cri de mon fils, je vous donnerai de quoi acheter un turban aussi beau que celui de la reine de Saba.

Je pris les mains du marquis et les portai à mes lèvres en signe de reconnaissance, puis d'un accent pénétré :

— Oh! monseigneur, lui dis-je, que je désire répondre à vos bontés! Pour cela, je vou-

drais séjourner dans ce château jusqu'au moment où accouchera madame la marquise, moment que je regarde comme très prochain, et autant que possible ne point m'éloigner d'elle; car l'instant où un homme est près de naître est celui où toutes les puissances qui agissent sur la destinée, puissances amies et puissances hostiles, se mettent en mouvement. Près de la femme dont les flancs vont livrer passage à une existence humaine, il devrait y avoir toujours une magicienne habile, occupée à conjurer les influences pernicieuses et à diriger les influences salutaires. Si vous le permettez, monseigneur, je serai cette magicienne, et alors je pourrai répondre presque à coup sûr de l'heureuse issue des couches de madame la marquise.

— Oui certainement, je le permets, repartit M. de Riverda, et, dès ce soir, dame

Smaragdane, je prétends que vous entriez en fonctions. Il y a derrière la chambre de la marquise un petit cabinet avec un lit. Mademoiselle de Preuille, notre parente, allait y coucher presque tous les jours avant sa maladie; car madame de Riverda est d'un tempérament si porté à l'effroi qu'elle trouvait moyen d'avoir peur, quoique je couche ici sur un lit de camp que chaque soir on me dresse à travers sa porte, avec une épée de bataille et des pistolets d'arçon à mon chevet. C'est à vous que je destine ce petit cabinet, ces jours-ci. Vous ne sauriez être trop près du trésor dont on vous confie la garde. Mais, ajouta-t-il brusquement après un instant de silence, en regardant Garbaud qui, dans toute cette scène, avait joué un rôle muet, quel est ce compagnon qui se tient là-bas, à côté de la porte, avec ce grand panier malpropre d'où sortent des cous de poulet.

— C'est mon père, monseigneur, le digne Razzis-Boddil; il m'accompagne partout et je le respecte parce qu'il est pur comme un enfant.

— Comment l'entendez-vous? fit le marquis.

— J'entends, monseigneur, qu'il y a chez nous une classe exceptionnelle de pères qu'on a même désignés sous un nom particulier, mais dont il est inutile que je charge la mémoire de votre excellence. Ce sont des pères qui à vrai dire n'en ont que le nom. Unis à d'illustres magiciennes, qui d'habitude les ont choisis pour l'innocence native de leur esprit, ces hommes, très vénérés dans nos tribus, appellent leurs enfants les fruits nés du commerce mystérieux de leurs femmes avec les génies invisibles. Ma mère était fameuse par sa science dans toutes les peuplades de Bohême,

et Razzis-Boddil est mon père sans m'être uni par des liens charnels.

Mademoiselle de Preuille tourna vers moi ses yeux pleins d'une gaîté hardie, et d'un son de voix fort assuré :

— Dame Smaragdane, dit-elle, comme je n'ai jamais étudié la langue bohême, je ne sais point le mot dont vous ne voulez pas charger la mémoire du marquis. Mais je m'imagine qu'il doit avoir une traduction des plus exactes dans une expression française que de fort bons auteurs ont employée, qui figure même dans le titre d'une œuvre théâtrale : *Sganarelle ou.......*

— En vérité, mon aimable cousine, interrompit le marquis, vous avez le propos d'une légèreté incroyable. Depuis que je suis en France, c'est seulement sur des bouches de

mousquetaires que j'ai entendu le terme dont vous voulez parler. Ayez plus de respect pour Razzis-Bodil. Ce brave homme...

— Ah ! mon cousin, fit l'étourdie avec un grand éclat de rire, ce brave homme joue un rôle que je voudrais bien voir quelqu'un vous proposer. Votre front deviendrait d'un pourpre plus foncé que ce fauteuil, et le revers de votre main serait bientôt sur la joue de l'insolent. Tenez, cette seule idée vous a déjà bouleversé le visage...

Le fait est que le marquis prenait la plaisanterie de très mauvaise grâce. Il n'était pas homme à souffrir qu'on badinât sur sa passion.

— Ma cousine, répondit-il fort aigrement, je ne suis point en jeu dans tout ceci et n'ai point envie qu'on m'y mette. Si vous avez assez ri sur ce Bohémien, dont, pour ma part,

la condition ne me semble point risible le moins du monde, permettez-moi de le renvoyer. Mon ami, dit-il à Garbaud, descendez auprès des domestiques; vous direz qu'on vous donne à souper et qu'on vous prépare un lit. Quant à vous, dame Smaragdane, ajouta-t-il en mettant le plus de douceur possible dans sa voix, vous partagerez notre collation, puis ma femme vous conduira dans la chambre que je vous destine, et nous nous souhaiterons réciproquement une bonne nuit.

J'avais en ce moment de ma vie tout l'entrain de gaîté que comporte ma nature. Je laissais prendre leur volée à tous les caprices de mon cerveau. Mes propres paroles m'amusaient. La figure étonnée et peureuse de Garbaud faisait courir sur mes lèvres le chatouillement d'où naissent les rires. Les yeux de Zerline et ceux de sa compagne jetaient de douces ardeurs dans mes sens; enfin la phy

sionomie bizarre du marquis donnait à mon aventure un attrait de péril fantasque qui achevait de la rendre charmante.

Deux domestiques apportèrent une table sur laquelle étaient des conserves et des flacons de vin de Madère. Zerline, et surtout mademoiselle de Preuille, malgré sa convalescence, me semblèrent très sensibles à l'attrait de cette chaude liqueur. Le repas fini, la jolie cousine prit congé de nous, et on dressa pour M. de Riverda le lit dont il avait parlé.

Quant à moi, je me retirai avec Zerline, et ce fut son doigt sur ma bouche, son haleine dans mes cheveux que j'entendis le jaloux murmurer en espagnol une sorte de prière, puis faire craquer sa couche sous le poids de son corps, puis enfin pousser un bâillement prolongé et lugubre comme la plainte d'une

bête fauve. A ce dernier bruit, les lèvres de la marquise se posèrent sur les miennes.

— Maintenant, dit-elle, il va dormir.

En prononçant à voix basse ces mots, elle s'échappa leste et vive de mes bras, se précipita dans le petit cabinet situé à côté de la chambre où je devais coucher, et revint au bout de quelques secondes avec une tournure aussi svelte, aussi dégagée que celle de la plus alerte Colombine.

— Eh! bien, chevalier, êtes-vous heureux? voilà mes couches faites sans vous, ma chère magicienne. Allez, je m'étais aperçue depuis longtemps déjà de vos terreurs, et je riais en pensant que cette grossesse dont vous étiez si effrayé s'évanouirait à l'instant où elle vous paraîtrait le plus fâcheuse.

— Mais, ma ravissante amie, pourquoi ce travestissement pénible?

— Oh ! chevalier, quelle candide demande ! où croyez-vous que dormirait le marquis sans cette ruse ?

— Ah ! madame, je m'incline devant votre génie, et chez moi l'admiration va maintenant le disputer à l'amour.

Cette nuit, cependant, amour, tu régnas sans partage et même les nuits suivantes. Ma demeure était complètement établie au château de Thiébaut. Un mot que j'avais adressé à M. de Valpéri en partant pour mon expédition me mettait à l'abri de toute recherche. J'avais accoutumé le baron à un respect profond pour ma liberté dont j'étais bien sûr qu'il n'oserait point se départir. Un incident, que voici, interrompit les plaisirs que je goûtais avec Zerline et amena le singulier dénoûment de ces passagères amours.

La marquise, ainsi que l'avait dit M. de Riverda, aimait de passion véritable les pralines au chocolat et les tartes aux confitures. Un jour qu'elle s'était trop livrée à son goût pour cette dernière friandise, elle fut saisie par une indisposition violente. Je fus obligé de la coucher avec mille précautions pour ne point révéler son secret à son époux, qui ne voulait plus la quitter un instant. Quelques drogues que j'eus la malencontreuse idée de lui faire prendre, d'après les conseils de Garbaud, qui prétendait s'être occupé de médecine, augmentèrent de beaucoup son malaise. Elle eut une fièvre des plus ardentes qui nous fit passer trois nuits de suite, le mari, la cousine et moi, auprès de son lit.

Je pensai que Zerline avait fait à son amie la confidence du stratagème dont elle se servait pour frustrer le marquis de ses droits; car tout mouvement indiscret de la malade,

toute parole imprudente amenée sur ses lèvres par le délire, jetaient la jeune parente dans les mêmes alarmes que moi. La crainte cependant ne préoccupait point tellement le cœur de mademoiselle de Preuille qu'il fût incapable de s'ouvrir à tout autre sentiment. Sensible à la nouveauté, prompte aux impressions vives, elle avait pris pour moi depuis quelques jours une amitié des plus démonstratives qui, dans les rapports forcés créés entre nous par des soins donnés en commun à la même personne, allait toujours en s'accroissant. Sans cesse elle m'accablait d'éloges sur mes attentions, sur ma diligence, sur ma bonne humeur, sur ma bonne grâce; puis, avec cette liberté dont les femmes usent entre elles, elle me jetait les bras autour du cou et m'embrassait. Je me prêtais volontiers à ses caresses, j'en trouvais le jeu fort agréable et ne me faisais point faute de le lui témoigner.

Une nuit, c'était la quatrième que nous consacrions à garder la marquise, Zerline, qui allait infiniment mieux, s'endormit d'un sommeil paisible, et M. de Riverda, épuisé de lassitude, en fit autant dans le fond du fauteuil où il s'était établi. Mademoiselle de Preuille et moi nous restâmes éveillés et dans un réel tête à tête. La fatigue n'a point sur moi plus de prise que le danger. Après une suite de veilles et même de veilles amoureuses, je pourrais accepter tous les défis que me porteraient un libertin, un ivrogne ou un bretteur.

Des pensées comme celles qu'un officier de dragons peut avoir, en voyageant de nuit dans un coche auprès d'une jolie grisette, me montèrent au cerveau, tandis que je regardais ma compagne. Ce soir-là, madame, ainsi que le disait un théologien de ma connaissance et de la vôtre, le cardinal de B .., toutes les fois

qu'il racontait les histoires d'une jeunesse des plus aventureuses, je ne songeais pas à discuter sur le pouvoir du pape. J'approchai ma chaise le plus près possible de celle qu'occupait mademoiselle de Preuille, et je pris sa main. Chose étrange! ses yeux me parurent animés du feu dont les miens brillaient. Ce fut d'un accent tout semblable à celui qu'aurait eu ma voix qu'elle me dit :

— Chère Smaragdane, je crois que la fatigue nous a donné à toutes deux une sorte de fièvre. Vos mains sont brûlantes, les miennes aussi; un peu de repos vous ferait certainement grand bien. Je sais que le lit du petit cabinet est fort dur; si vous vouliez venir dans ma chambre, je vous offrirais avec grand plaisir la moitié d'une couche d'édredon.

— Ma gracieuse demoiselle, répondis-je, le lit du petit cabinet est bien suffisant pour

une pauvre Bohémienne qui a couché plus d'une fois en plein air, séparée seulement de la terre par un manteau ; mais j'accepte votre offre avec reconnaissance ; car, si nous ne dormons pas, nous pourrons parler à l'aise, ce qui est aussi agréable que de sentir le sommeil descendre sur ses paupières, quand on a passé des journées dans une chambre de malade.

— Eh bien ! reprit mademoiselle de Preuille, dont les joues étaient colorées de l'incarnat qui couvrait également mes joues, ne tardons point plus longtemps, venez.

Et, retenant notre haleine, marchant sur la pointe de nos pieds, pour ne réveiller ni le marquis, ni la marquise, nous gagnons le corridor, puis nous nous dirigeons vers la chambre où nous paraissons avoir tous deux une semblable envie de parvenir.

V

— Tudieu ! monsieur, c'était donc une mascarade ?

— De par tous les diables ! monsieur, pourquoi ce déguisement ?

— Enfin, monsieur, j'imagine que vous n'êtes pas toujours en cornette, et alors...

— Je pense, monsieur, que parfois vous sortez sans cotillon, et j'espère...

— Monsieur, je serai à vos ordres.

— Monsieur, à l'épée ou au pistolet, cela m'est fort indifférent.

— Quelle mystification, palsambleu!

— Quelle insupportable aventure!

— Si elle était ébruitée, comme on en rirait à bon droit!

— Que de brocards pleuvraient sur nous!

— Il est certain qu'elle est plaisante.

— Toutefois, elle ne m'amuse guère.

— Ni moi non plus, assurément; mais c'est pour cela même qu'elle est plaisante.

— Vous aviez l'air si enflammé.

— Et vous la physionomie si amoureuse.

— Vous me pressiez les mains avec tant d'ardeur!

— Vous me parliez avec tant de passion!

— Ah! votre visage m'égaiera toujours.

— Et le vôtre me divertira jusqu'à mon dernier instant.

Telle était la conversation rapide et assez incohérente qui venait de s'engager, madame, vous comprenez à la suite de quelle découverte, dans la chambre où j'avais été m'enfermer avec la prétendue mademoiselle de Preuille.

— Ma foi, monsieur, s'écria soudain le personnage que j'avais si longtemps appelé la jolie cousine, au lieu d'être seuls à nous fâcher de notre aventure, tandis qu'un tas de sots en riront, je crois que nous ferions bien de la cacher aux sots et d'en rire à nous seuls.

Je n'avais au fond du cœur nulle véritable

colère, et l'esprit alerte, éveillé, joyeux de l'être avec qui je me trouvais commençait à exercer déjà sur moi tout le genre d'attrait que je suis susceptible de ressentir.

— Eh bien! monsieur, lui répondis-je, trêve aux reproches et aux provocations. Finissons la querelle aujourd'hui, comme si les vêtements qui nous ont trompés étaient bien les habits de notre sexe; mainte occasion se retrouvera sans doute où nous pourrons nous donner des gages de notre bravoure.

— Eh! mon Dieu, monsieur, l'occasion s'est déjà présentée. N'avez-vous point passé la nuit avec la marquise dans une chambre d'où l'on entend M. de Riverda se remuer entre son épée et ses pistolets?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! vous me faites, n'est-ce pas,

l'honneur de penser que je me suis trouvé dans une situation toute semblable à la vôtre.

— J'ai, pour ne pas le croire, une trop haute opinion de l'intelligence et du goût de madame la marquise.

A propos, monsieur, comment nous vengerons-nons de notre perfide maîtresse?

— Je l'abandonne à votre courroux.

— Je la livre à vos ressentiments.

— Ma foi, pour lever sur elle un autre poignard qu'un poignard de carton, il faudrait être aussi fou que M. de Riverda.

— C'est précisément ce que je pense, et je vous dirai même que le poignard de carton répond à une idée toute particulière que je me suis formée sur elle.

J'ai toujours présumé, d'après ses allures et

son accent, qu'elle avait joué sur quelque scène italienne.

— J'avais, morbleu, la même pensée ; savez-vous comment je l'appelais à part moi? Zerline.

— Voilà qui est merveilleux, il faut que le nom soit écrit sur son visage ; car moi aussi je l'avais nommée Zerline.

Nous partîmes alors tous deux d'un long éclat de rire. Au bout d'un instant, mon interlocuteur reprit :

—Je suis sûr, monsieur, que vous êtes gentilhomme. Serai-je assez heureux pour apprendre votre nom?

— Je tiens pour certain, monsieur, que vous êtes parfaitement bien né : pourrai-je espérer de connaître le vôtre? Je suis le chevalier de Valpéri.

— Et moi, le vicomte de Varville.

— Eh! bien, cher vicomte, ce qui, je crois, punirait surtout Zerline, ce serait d'être quittée par nous deux en même temps.

— Quittons-la donc, mon cher chevalier; mais n'auriez-vous point voulu quelque drôlerie pour égayer notre départ? Il me répugne d'abandonner ce château sans y avoir marqué notre passage par quelque trait à conter dans nos vieux jours.

— Seriez-vous homme, vicomte, à entrer dans une hasardeuse plaisanterie?

— Chevalier, c'était une question inutile à me faire.

— Écoutez alors le plan que je vais vous soumettre. Il s'agit d'un tour qui entraînera peut-être la chute de deux oreilles et chan-

gera du noir au blanc la chevelure du terrible Riverda, d'un tour infernal. Ah! vicomte, si vous aimez ainsi que moi les bouffonneries émouvantes, dangereuses, où l'effrayant et le grotesque se confondent, réjouissez-vous, je vais vous servir à souhait.

Le lendemain de cet entretien, Zerline était presque rétablie ; ce n'était plus que par indolence qu'elle était couchée. Le marquis de Riverda, sachant sa femme au lit et bien gardée, se détermina, contre son habitude, à faire une excursion qui devait le retenir dehors jusqu'au soir. A peine fut-il parti, que j'allai trouver Varville.

— Le moment est arrivé, lui dis-je.

Et nous allâmes tous deux, nous tenant par le bras, dans la chambre de Zerline. Ce fut le vicomte qui porta la parole.

— Madame, fit-il, M. le baron de Lerzay, votre premier mari, avait une fort jolie cousine qui s'appelle mademoiselle de Preuille, et il existe de par le monde une très grande sorcière nommée Smaragdane. Mademoiselle de Preuille et la sorcière Smaragdane porteront désormais leurs noms à elles seules, MM. de Varville et de Valpéri cessent de vouloir les leur disputer.

Les yeux noirs de Zerline brillèrent au milieu d'un nuage de pourpre. La confusion et la crainte se peignirent sur ses traits.

— Calmez vos esprits, madame, poursuivit le vicomte d'une voix grave, vous aviez affaire à des honnêtes gens, et nous venons seulement déposer à vos pieds les titres dont il avait plu à votre bonté de nous honorer également tous deux. Ni M. le chevalier, ni moi, nous n'oublierons les faveurs que nous avons

reçues, malgré ce partage secret qui en diminuait le prix et nous force aujourd'hui à y renoncer. En ce moment, madame, elles nous attachent tellement encore à votre personne qu'avant de prendre congé pour toujours de votre toit trop hospitalier, nous voulons à toute force vous tirer de la périlleuse situation où vous a mise une ruse dont nous avons profité. Il faut, lorsque nous nous éloignerons, que M. de Riverda, rentré dans tous ses droits vis-à-vis de vous, n'impute qu'à un accident la perte de ses espérances; en un mot, il faut, madame, que vos couches se fassent sur-le-champ, sans que le marquis y trouve rien à dire.

— Hélas! s'écria Zerline, que j'ai été imprévoyante! quel jeu terrible j'ai joué. Ne savez-vous point, ma jolie cousine, et vous, ma chère Smaragdane, permettez-moi, ô vous

qui me restez si chers, de vous appeler toujours ainsi, ne savez-vous point que je suis presque parvenue au neuvième mois de ma prétendue grossesse? Je connais l'humeur du marquis : si on lui dit que je suis accouchée d'un enfant mort, il voudra voir l'héritier dont l'a privé le sort, et il lui fera faire un magnifique mausolée avec des écussons à chaque coin, tout comme s'il lui eût été enlevé à l'âge de vingt ans. S'il venait à soupçonner la moindre tromperie, il me tuerait, sourd et aveugle comme un bourreau, dans son courroux qu'il croirait sacré. Tant que j'étais consolée par l'amour, je n'ouvrais pas les yeux sur l'abîme creusé auprès de moi; vos douces paroles me cachaient le danger. Il m'apparaît maintenant, je le vois inévitable, affreux... Ah! mon aimable magicienne, ah! ma gracieuse parente, quel refuge trouver...

Je crois que la secrète espérance de Zerline avait été qu'un de nous, en chevalier errant, la prendrait en croupe derrière lui et l'emmènerait à toute bride loin du logis conjugal. Aux jours mêmes où nous ignorions de quelle perfidie nous étions les jouets, nous eussions été fort peu disposés, Varville et moi, à nous charger des destinées de la belle ; jugez si en ce moment cela nous tentait. Je lui dis d'un accent ferme et sérieux :

— Rassurez-vous, madame, en d'autres temps le vicomte et moi nous vous eussions proposé de mêler à notre vie une vie que nous eussions crue compromise pour un unique amour. Vous ne pouvez plus vous étonner qu'aujourd'hui nous n'ayons plus un dévouement chevaleresque dont vos beaux yeux, vos aimables soupirs, votre voix touchante, ne sauraient raviver la source ; mais nous som-

mes encore prêts tous deux à vous servir; vous allez en avoir des preuves. Veuillez seulement nous accorder une confiance aveugle, et dès ce soir le motif de vos terreurs n'existera plus.

Après ces paroles auxquelles Zerline répondit par des protestations d'obéissance, je fis monter Garbaud. Mon précepteur commençait à s'accoutumer à l'existence qu'il menait chez le marquis de Riverda. Jusqu'à présent, le château de Thiébaut, au lieu de souterrains remplis d'eau fétide et de scorpions, ne lui avait offert que des caves pleines du meilleur vin des Espagnes. Il était bien couché, bien nourri, et s'était concilié les bonnes grâces des gens de l'office par divers talents tous fort séants à son caractère de Bohémien. L'un de ces talents c'était de dresser les animaux, et particulièrement les liè-

vres, comme eût pu le faire le plus expérimenté des bateleurs. Entre les mains de Garbaud, un lièvre qui n'était jamais sorti de ses sillons, que le vol d'une alouette dans les épis eût effarouché, devenait passé maître en fait de danse et d'escrime, apprenait le tambour, le maniement du pistolet et l'exercice à la prussienne. Le matin même, j'avais aperçu par une fenêtre le vénérable Razzis-Bodil qui, entouré de tous les laquais de la maison, donnait en spectacle un de ses élèves. Quand Garbaud fut monté, je le pris à part.

—Le lièvre que vous montriez ce matin, lui dis-je, est-il le seul que vous dressiez en ce moment ?

— Ah! monsieur le chevalier, me répondit-il avec une expression de fierté triomphante, ce que vous avez daigné regarder aujourd'hui n'est rien près de ce que je compte

faire voir demain. Je possède un lièvre qui n'a encore été aperçu par personne et dont je n'ai même point parlé, mille fois plus instruit, plus adroit, plus intelligent que celui dont les tours émerveillent, à l'heure qu'il est, tout le château. C'est un tout jeune animal, souple, gracieux et de bonne mine, dont un mousquetaire envierait la jolie moustache et un maître de ballet le pas léger. Le grand Frédéric de Prusse n'a jamais eu dans ses armées un soldat qui connût mieux l'exercice, et les plus habiles professeurs de danse seraient obligés de s'avouer vaincus, s'ils essayaient de lutter avec lui. Je l'ai dressé en secret pour frapper un grand coup sur les esprits, quand je le ferai apparaître. C'est demain, dans l'après-dînée, que je compte l'amener tout à coup dans la cour, devant la maison réunie. Si monsieur le chevalier veut se mettre à la fenêtre, je suis sûr qu'il sera

fort content de ce qu'il aura sous les yeux.

— Maître Garbaud, je ne veux pas attendre plus longtemps pour juger du mérite de votre lièvre, amenez-le sur-le-champ ici.

— De grâce, monsieur le chevalier, retirez cet ordre, c'est vouloir contraindre à jouer un acteur qui finit d'étudier son rôle ; peut-être manquera-t-il un des temps de l'exercice ou une des mesures de son pas, et je serai couvert de confusion.

— Maître Garbaud, je vous ai appris déjà que je ne renonçais jamais à une volonté. Apportez-moi au plus vite votre lièvre ; seulement prenez soin que personne ne vous voie aller le quérir et l'introduire ici.

Garbaud savait qu'il n'aurait rien gagné à une plus longue résistance ; il prit le parti de

la soumission, et au bout de quelques minutes je tins la bête par ses longues oreilles.

— A présent, mon cher précepteur, fis-je alors, votre présence m'est inutile, et, je dirai plus, importune ; croyez que votre lièvre est en lieu sûr et veuillez vous retirer.

— Comment! monsieur le chevalier, abandonner un animal que je ne perds point de vue un instant, sur lequel j'ai fondé les plus grandes espérances, et l'abandonner sans savoir à quelle fin mystérieuse vous voulez le faire servir ! Je me souviens qu'un jour vous avez donné à votre monstrueux favori Zareb un gracieux lapin blanc de deux mois, que vous m'aviez dérobé. On n'a retrouvé dans la cahutte du serpent qu'une bouffette rose, dont j'avais orné la tête du pauvre petit animal. A quel sort destinez-vous mon lièvre?

oh ! monsieur le chevalier, je vous en conjure, ne me le ravissez pas.

— Je me délivrai des plaintes et des prières de Garbaud en le poussant dans le corridor par les épaules. A peine l'eus-je mis à la porte que j'entrai, tenant son lièvre en main, dans la chambre de Zerline.

— Madame, m'écriai-je, voici l'instant décisif, veuillez pousser quelques cris. Mademoiselle de Preuille va parcourir le château, en disant que vous venez d'être surprise par les douleurs de l'enfantement. Deux domestiques partiront à cheval : l'un pour aller prévenir M. de Riverda, l'autre pour aller chercher l'accoucheur le plus voisin. M. de Riverda est bien monté, mais il est à trois lieues d'ici ; l'accoucheur n'est guère qu'à une lieue, mais je connais son bidet, un âne chargé de farine le dépasserait à la course ;

donc votre mari et le médecin ne seront pas au château avant deux grandes heures. D'ici là, votre cousine et la sorcière Smaragdane, qui seules entreront dans votre chambre, auront terminé l'affaire de vos couches.

Zerline, étourdie et subjuguée, s'abandonna entièrement à moi. En un instant la nouvelle de sa prochaine délivrance fut répandue dans le château. Les domestiques se rassemblèrent sous ses fenêtres, d'où l'on entendait des cris partir de distance en distance, et les deux courriers dont j'avais parlé s'élancèrent au galop dans la campagne.

Ainsi que je l'avais prédit, il s'écoula près de deux heures sans que mari ni médecin montrassent leur visage. Enfin, il se fit un grand bruit dans la cour, je me précipitai à la croisée.

Le hasard avait voulu que le marquis de Riverda et le docteur Loison se fussent rencontrés à quelques pas de Thiébaut. Ils faisaient tous deux leur entrée au milieu des valets. Le cheval noir du grand d'Espagne était couvert d'écume, et le petit bidet rougeâtre de l'accoucheur, qu'un piqueur avait forcé à coups de fouet d'accélérer son allure, semblait menacé d'un asthme.

A peine eus-je aperçu l'époux et le suppôt de la Faculté, que j'enjoignis à Zerline de pousser les cris les plus violents qui pussent sortir de sa poitrine. Tout à coup j'entends des pas précipités monter l'escalier, puis la porte de la chambre voisine s'ouvrir, puis enfin la nôtre, que j'avais fermée au verrou, s'agiter avec fracas. Maintenant, dis-je à Zerline, une dernière exclamation douloureuse, terrible, décisive, et vous êtes sauvée.

— Je fus obéi.

— Tout est terminé, cria derrière la porte une voix que je reconnus pour celle du marquis. Mon fils, je veux voir mon fils. Mademoiselle de Preuille, dame Smaragdane, m'ouvrirez-vous ?

Je me mis alors à pousser des gémissements, et, m'interrompant par des sanglots :

Ah ! monsieur le marquis, quel coup funeste ! quel déplorable évènement ! quelle exécrable aventure ! malheureuse mère ! père infortuné ! N'entrez point, monsieur le marquis, je n'ai point pu empêcher le plus infâme des maléfices.

— Quoi, la marquise aurait-elle mis au monde un enfant mort?

— Ah ! plût au ciel, monseigneur, que je n'eusse pas une plus affreuse nouvelle à vous

annoncer ! Vous n'auriez à supporter qu'un malheur auquel une âme humaine doit être préparée. Mais le cas dont il s'agit est si rare, si monstrueux...

—De par tous les saints, dame Smaragdane, vous me damnez pour l'éternité ; ouvrez-moi, de par le Christ, ouvrez-moi !

— Ah ! monseigneur, modérez-vous, n'insistez pas, sachez attendre ; qu'allez-vous voir, grand Dieu, qu'allez-vous voir ?

Tandis que j'achevais ces mots, le poignet de fer du marquis fit éclater la serrure de la porte, et rompit du même coup l'obstacle que le verrou présentait. Je m'étais attendu à ce transport ; je me jetai en arrière. Mademoiselle de Preuille était au fond de la chambre, tenant entre des langes, que nous avions teints de sang, une créature qui se débattait. Je lui arrachai son vivant fardeau, et, tendant

les bras vers le marquis par un geste d'éloquence tragique, je mis presque sur son visage la bête que j'avais prise d'autorité à Garbaud, le lièvre savant dont les longues oreilles se contractaient entre mes doigts.

— Monseigneur, m'écriai-je, vous l'avez voulu, repaissez-vous donc de votre malheur, voilà l'être qui est sorti des entrailles de madame la marquise.

— Mille légions de démons! fit le grand d'Espagne, que veut dire tout ceci, maudite sorcière, me prends-tu pour ton jouet? Rends-moi le fils que tu m'as volé, ou je te jette par cette fenêtre avec l'odieux animal que tu oses me présenter.

— Qu'on appelle mon père, qu'on appelle Razzis-Bodil, criai-je à des domestiques qui avaient accompagné M. de Riverda; et vous,

monseigneur, écoutez-moi, je suis la plus infortunée et la plus innocente des magiciennes. Le coup dont vous êtes frappé, j'aurais voulu le prévenir aux dépens de mes jours, et je suis tellement dévouée à votre personne, que je brise en ce moment à vos pieds, pour vous, pour votre injure, un lien qu'on m'avait habitué à regarder comme sacré. Je connais l'auteur du maléfice, et quoique ce soit mon père je vous le dénonce. Razzis-Bodil est atteint depuis quelque mois d'une passion pour les lièvres. Il voudrait changer en lièvres tous ceux qui l'entourent. Si cela eût été en son pouvoir, à l'heure qu'il est, j'aurais de longues oreilles et une robe fourrée. Mais les charmes dont il dispose malgré le dérangement de son esprit sont impuissants sur des créatures chez qui la vie a pris son cours, tandis qu'ils ont un plein effet sur un être chez qui l'existence, encore in-

certaine, ne s'est engagée dans aucune voie. Il s'est glissé malgré moi dans la chambre de madame la marquise un instant avant qu'elle ne fût prise par la douleur, et votre malheureux enfant a été sa victime; il l'a transformé en lièvre. Quand j'ai rencontré, attaché sur les flancs de votre femme, un regard funeste et maudit qui m'apprenait tout, il était trop tard: votre héritier était déjà condamné à porter une tête de lièvre toute sa vie. Avant que je ne fusse parvenu à mettre Razzis-Bodil dehors, la marquise était près de mettre au monde un lièvre complet.

Mon récit fut confirmé par tous les domestiques qui étaient présents. On avait vu Garbaud monter, contre son habitude, dans la chambre de Zerline, et, grâce aux précautions qu'il avait prises, on n'avait point vu son fardeau. On m'avait entendu le mettre violemment à la porte après une bruyante

querelle. La popularité que Razzis-Bodil s'était acquise parmi les laquais ne put le défendre contre de si accablants témoignages.

Une clameur universelle s'élevait contre lui au moment où il parut poussé par deux vigoureux valets. En cet instant décisif, le lièvre intervint dans la scène, et de la façon la plus fatale pour Garbaud. Quand il reconnut son maître, faisant un effort qui le dégageait de mes mains, il se précipita entre ses bras. Garbaud, qui ne savait rien des accusations dont il était l'objet, et regardait sans s'en rendre compte ce qui se passait autour de lui, répondit par des démonstrations de joie aux marques périlleuses de l'amitié que lui témoignait l'animal.

Il n'en fallait point tant pour porter à son comble l'exaspération du marquis. Il tira de son fourreau un large couteau de chasse à la

lame brillante, le plongea jusqu'à la garde dans le corps du lièvre et en menaçant ensuite son précepteur.

—Misérable, dit-il, je vais faire tomber tes deux oreilles, et je chargerai ensuite mes gens d'arracher à ta vile carcasse l'infâme existence que l'enfer y a déposée.

En prononçant ces mots, il saisit Garbaud par la gorge et se mit en devoir de l'entraîner hors de la chambre.

Ce fut alors qu'un nouvel acteur prit la parole. Le docteur Loison, dont la mine annonçait un sceptique, se tournant vers M. de Riverda, laissa tomber d'une voix pesante ces paroles :

— L'amputation de deux oreilles par une main inexpérimentée, et avec des instruments qui ne sont pas destinés à cet usage,

peut amener des accidents d'où résulte le trépas. Si d'ailleurs je comprends bien vos paroles, monsieur le marquis, en cas où, par votre fait, ce trépas n'aurait pas lieu, un autre genre de mort serait réservé par vos gens au patient qui aurait survécu à l'opération dont il s'agit. Donc, la vie d'un homme est maintenant en question, ce qui me semble chose grave; tandis qu'au contraire je ne puis regarder comme sérieux tout ce que madame la magicienne, ici présente, vient de nous conter. Aucune femme jusqu'à ce moment n'a mis de lièvres au monde, et je ne crois point que la nature ait attendu ce jour pour permettre le renversement de ses lois. Autorisez-moi donc, M. le marquis, à examiner gravement, consciencieusement, scientifiquement, l'état de l'accouchée et toutes les matières qui pourront m'être présentées; puis, après mon rapport, vous renoncerez,

j'en suis sûr, au parti où vous entraîne un mouvement soudain dans les humeurs bilieuses que je me fais fort d'apaiser.

C'en était fait de notre ruse si M. de Riverda prenait en considération la harangue du docteur et acceptait ses propositions. C'est ce que Varville comprit ; tandis que M. de Riverda s'arrêtait, tout étourdi de ce discours qui n'avait pas encore eu le temps de pénétrer dans son cerveau, comme un homme qu'on vient de frapper au visage d'un jet d'eau glacée, l'avisée mademoiselle de Preuille se glissa auprès de M. Loison et lui dit à l'oreille :

—Ce soir, docteur, à neuf heures, il y aura, si vous vous taisez, une bourse garnie de pièces d'or dans l'auge de votre bidet; sinon, à la même heure, vous aurez une balle dans

la tête, et vos voisins regarderont brûler votre maison.

Le ton du vicomte était fort déterminé, et l'humanité du médecin n'allait point jusqu'à l'emporter sur son amour pour sa propre personne. Il pensa que s'il n'était point tombé dans une œuvre de sorcellerie, il était tombé du moins dans quelque effrayant et ténébreux complot, où il était prudent de ne point se glisser trop avant. Il se retira donc furtivement, sans que le marquis, dont tous les sens étaient comme égarés, songeât à dire un seul mot pour le retenir.

A peine eut-il disparu que l'exécution qu'il avait tâché d'arrêter et qui, un moment, en effet, était demeurée suspendue, reprit son cours. M. de Riverda s'élança dans le corridor, d'une main traînant Garbaud, de l'autre brandissant son couteau de chasse. Des gé-

missements comme ceux d'un porc que l'on égorge retentirent tout à coup, un affreux tumulte eut lieu. Au bout de quelques minutes, deux domestiques vinrent déposer le marquis sur une chaise longue, entièrement privé de connaissance. Il s'était évanoui dans un transport de colère; ses doigts étaient convulsivement crispés autour de la poignée de son couteau, dont la lame était teinte de sang.

Nous jugeâmes, Varville et moi, que le moment était favorable pour disparaître à notre tour. Nous descendîmes l'escalier et traversâmes la cour sans que personne songeât à troubler notre retraite. Quand nous fûmes en plein air, une grande route devant nous, je dis à Varville:

—Eh bien, vicomte, une paire d'oreilles coupées et une sorte d'attaque d'apoplexie,

deux hommes qui, en ce moment, expirent peut-être, voilà, je crois, une plaisanterie dont nous serons en droit de nous vanter.

—Ma foi, chevalier, me répondit Varville, vous avez le plus étonnant caractère que j'aie rencontré encore; vous dépassez en audace et en insouciance les plus célèbres parmi nos roués. Je vous jure une de ces amitiés qui tiennent du vasselage. Un jour, nous irons ensemble à Paris, et je serai fier de vous avoir salué roi le premier. Mais en cet instant, je vous en prie, conduisez-moi à votre château. Si vous le trouvez bon, j'y passerai quelques jours avec vous. Au lieu de m'y rouiller, mordieu, j'en sortirai pour reparaître dans le monde avec une expérience que ne me donneraient pas dix duels et vingt séductions.

VI

Vous avez peu connu Varville, madame, et je crois me souvenir qu'il n'avait point fait une impression favorable sur vous. Je suis sûr cependant que vous eussiez goûté son esprit, s'il eût été admis dans votre intimité. La veille du jour où il s'est fait sauter la cervelle, il répétait ces paroles que j'ai entendues depuis sur vos lèvres : « On pour-

rait et l'on devrait s'amuser davantage dans cette vie, les éléments du plaisir y sont, malheureusement on ne sait point les rassembler. » C'est à cette tâche difficile de s'amuser, dans laquelle il a fini par ne point réussir, que Varville a consacré son existence.

Il était d'une taille assez petite, mais admirablement bien prise, d'une grande adresse et d'une nonchalance extrême, qui donnait à ses mouvements un charme particulier. Son visage était distingué et piquant, parfois, cependant, susceptible d'une impertinente expression d'ennui sous laquelle en disparaissait soudain tout l'attrait. Il avait une intelligence sagace, il était observateur comme un philosophe ou un poète, et d'un discernement exquis. Était-il ce qu'on appelle ici-bas bon ou méchant? je ne le sais guère, et lui-même ne le savait point du tout. Je suis le seul être

pour lequel il ait eu de l'affection. Quand vous lui parliez de ses semblables, il disait que ce mot n'était pour lui qu'un non-sens, attendu qu'il n'avait point de semblables, et il eût été assez difficile de lui prouver qu'il avait tort. Si jamais il a fait la charité, assurément cela n'a pas été pour l'amour de Dieu, ni même pour celui de l'humanité, comme don Juan; cela est venu tout simplement d'un caprice et d'ordinaire d'un caprice bouffon. « Ce grand drôle parle si bien du nez qu'on ne saurait le refuser sans injustice. » Je n'ai jamais connu de roué plus candide. Les principes de la société excentrique et restreinte au milieu de laquelle il vivait lui semblaient naturels et primitifs comme ceux d'un âge patriarcal. Il ne voyait, hors de sa sphère, qu'extravagance et confusion. Un jour que nous traversions le Pont-Neuf en carrosse, lui, Houdéisse et moi, il se mit à rire, la tête à

la portière, comme un homme qui est amené à un accès d'hilarité par la suite de ses réflexions:

— Qu'as-tu, vicomte? lui demanda Houdéisse.

— Je songe, dit-il, au nombre de gens, parmi tous ceux que je vois trotter à pied et en voiture autour de nous, qui ne se grisent pas, ne se battent pas ou feraient leur testament avant de se battre, ne cassent point leurs assiettes, ne brûlent point leurs chaises, craignent les tours de leurs femmes, et pensent aux dents d'un fils qui n'est peut-être point d'eux. Quelles bizarres espèces on rencontre!

Il aimait le luxe de passion, il l'aimait dans son ensemble et dans ses détails, en grand seigneur et en petite-maîtresse. Rien n'égalait la magnificence des fêtes dont il était l'or-

donnateur; point d'ajustements que l'on pût comparer aux siens; ses mouchoirs, toujours imprégnés d'essence, étaient garnis de dentelles; les bagues qui brillaient sous ses manchettes, à des doigts d'une blancheur d'ivoire, valaient des forêts; je lui ai connu une robe de chambre en brocard de Venise, que l'ambassadeur du Grand-Turc eût portée un jour de gala. Je n'ai point besoin de dire qu'il était brave; cependant ce n'était point un chevalier comme Tyvarlan. Il recherchait le péril par dérèglement d'imagination, non point par amour de preux. D'ordinaire il n'avait recours au danger que lorsqu'il était arrivé à l'excès du désœuvrement, et alors le genre de danger lui importait peu. Il acceptait également uue partie sur le pré à la vieille manière française ou une course au clocher à la mode britannique. En résumé, c'était un compagnon insouciant, aventureux et d'une

gaîté qui, sans être semblable à la mienne, ne la choquait point, car elle n'avait également rien d'attendri. Il a eu pour moi un sentiment d'amitié réelle, et u ne des plusfortespreuves qu'il m'en ait données, c'est d'avoir pu partager, aussi longtemps qu'il l'a fait, ma solitude, sans autre distraction que la chasse qu'il aimait très médiocrement, et d'assez maussades commerces avec les Philis du voisinage; Varville resta cinq mois entiers après notre aventure de Thiébaut au château de Valpéri.

Pendant tout ce temps, madame, il n'y eut qu'un seul incident qui vaille la peine d'être rapporté, le voici : le vieux Jacques Bilder, l'intendant du baron, fut surpris un soir par une colique dont il mourut au milieu de la nuit. Il prétendait avoir avalé le diable dans une sorte de communion qu'il avait faite avec une hostie noire, en imitation ou en

dérision de la communion des chrétiens. Trois heures entières il remplit le château d'épouvantables cris ; au commencement de la quatrième, tous ses traits se contractèrent comme ses entrailles, de grosses taches semblables à des taches de rouille mouchetèrent sa vieille peau, il ne fit plus entendre aucun son, la mort venait d'étendre ses doigts sur lui. En quelques minutes, il ne restait que les plus hideuses des dépouilles mortelles sur le grabat où s'était passée son agonie.

Ce grabat était entouré de monde. Varville et moi, nous devisions en buvant du vin chaud, au moment où les premiers cris de l'intendant avaient retenti dans les corridors. Nous avions quitté notre bol, notre coin du feu et notre causerie, pour aller voir ce qui se passait. Les gémissements nous avaient conduits jusqu'à la chambre de Bilder ; là nous avions

été frappés et retenus par le spectacle qui s'était offert à nos yeux.

Cette chambre ressemblait à la cellule d'un moine nécromancien ; elle venait d'être disposée pour je ne sais quelle opération magique. A une de ses murailles nues, de couleur blafarde, était appliqué une sorte d'autel recouvert d'une étoffe rouge. Au-dessus de cet autel était suspendu un crucifix renversé, une coupe antique, aux anses formées par des têtes de Satyre, gisait sur le sol, et de cette coupe sortaient les fragments de l'hostie noire que Bilder avait rompue. Le moribond était couché sur un lit étroit, et enveloppé dans une couverture aux teintes jaunes où semblaient s'être imprégnées déjà les sueurs de dix agonies.

Nous nous approchâmes de Bilder. A mon

aspect, le frisson qui faisait trembler tous ses membres redoubla visiblement.

— Je voulais être aussi puissant que vous, me dit-il, et pour cela j'ai imaginé d'évoquer Satan dans cette hostie qui me brûle les entrailles. Je vous en supplie, détournez de moi votre regard, peut-être mon supplice dans l'éternité sera-t-il d'être pendu à ce regard flamboyant. Maintenant éloignez-vous de moi, je ne suis pas encore à vous.

Et comme je restais penché sur lui :

— Entendez-vous? ajouta-t-il avec un geste d'horreur désespérée; je ne suis pas encore à vous!

— Ah çà, me dit Varville, ce drôle te prend donc pour un démon?

En prononçant ces mots, il me regarda, et

sur sa physionomie moqueuse parut une expression inaccoutumée ; il y avait dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de l'effroi.

— Mais, c'est qu'en vérité, mon cher chevalier, tu as un air des plus diaboliques ; c'est la dernière fois que je t'accompagne au lit d'un mourant, si l'aspect d'une agonie répand ce sauvage éclat sur tes traits. Ton front me semble grandi, et ton regard est un vrai glaive d'enfer. Laisse là ce malheureux, puisqu'il te le demande ; je ne trouve rien de réjouissant dans sa frayeur. Retournons auprès de notre vin chaud. Cette scène lugubre commence à m'affecter désagréablement les nerfs.

Quand même Varville ne me l'eût point dit, je le sentais, il s'était opéré en moi une frappante transformation. J'éprouvais ce que certaines morts effrayées et impies m'ont fait éprouver toujours, une joie triomphale, d'une

expression farouche, dont j'ai peine à me rendre compte.

Un autre sentiment se joignait encore à celui-là pour me retenir auprès du lit de Bilder. Je savais que la vie de l'intendant s'était trouvée mêlée à celle du baron. M. de Valpéri avait une confiance telle dans l'ancien fossoyeur qu'il l'employait à recopier ses mémoires, l'œuvre importante et mystérieuse à laquelle étaient employées toutes ses nuits et toutes ses journées. Je pensais que d'un moment à l'autre le maître de Jacques Bilder allait venir auprès du lit. Jugez, madame, de l'impatience curieuse avec laquelle j'attendais la scène qui devait avoir lieu entre ces deux personnages.

Mon attente fut bien trompée. Le baron arriva en effet, s'assit dans sa grande robe de chambre noire au chevet du moribond; mais

sa bouche resta muette , et celle de son serviteur ne fit plus entendre que des cris. M. de Valpéri semblait tellement sûr que les douleurs de son confident ne lui permettraient de faire aucun aveu, qu'il avait laissé la chambre se remplir de laquais.

Au moment donc où Bilder rendit le dernier soupir, il y avait autour de lui : le baron, froid et impassible comme un médecin qui regarde s'accomplir le jugement qu'il a porté, le valet de chambre Fletmann avec sa plus sombre mine de vieux soldat, quelques valets effarés, puis Varville, qui pestait depuis trois heures, moi enfin, moi, que soutenaient un intérêt inconnu et un espoir toujours renaissant, quoique déçu toujours.

Dès qu'à la place d'un homme il n'y eut plus qu'un cadavre au milieu de nous, M. de Valpéri se leva avec précipitation et courut à

un petit bureau en bois de chêne qui occupait un des coins de la chambre ; il tira d'un tiroir plusieurs liasses de papiers qu'il entassa sous son bras pêle-mêle, puis, après avoir jeté sur la face de son intendant l'odieuse couverture du grabat, il sortit pour regagner son appartement. Nous en fîmes autant Varville et moi. Je vis le vicomte se baisser et ramasser quelque chose qui gisait sur les dalles d'un des corridors qu'avait suivis le baron.

Lorsqu'à deux heures du matin, nous nous retrouvâmes ensemble, dans la pièce où nous prenions notre vin chaud avant l'évènement qui nous avait interrompus, Varville me dit :

— Je crois, mon cher chevalier, que si j'allais en ce moment me mettre au lit je ferais de mauvais rêves, ce que je crains par dessus toute chose. Si tu le trouves bon, ra-

nimons notre feu, versons une seconde fois notre vin refroidi dans la bouilloire où il a déjà chauffé; en attendant qu'il soit redevenu bon à boire, j'ai envie de te faire une lecture qui t'intéressera, j'en suis certain.

— Et que peux-tu me lire, vicomte? Il faudrait, après ce que nous venons de voir, quelque chose de bien horrible ou de bien joyeux.

— Je ne sais si ce sera joyeux ou horrible, mais ce sera nouveau, ce que j'apprécie fort. J'ai ramassé deux pages du grimoire que ton père faisait copier à ce vieux coquin de Bilder.

— Eh! lis donc, bourreau! m'écriai-je; ce devrait déjà être lu.

Fragment du manuscrit copié par Bilder.

. . . . , Le peintre Kœhler n'avait pas encore prononcé un seul mot; il remplissait et vidait silencieusement son verre, tandis que le commandeur de Tyvarlan soutenait bruyamment sa thèse, frappant sur la table de la taverne, trépignant, et roulant les yeux; tout à coup il sortit de son silence, et, fixant sur le commandeur son regard de Christ, il dit de sa voix profonde comme les sons d'une orgue :

— Vous devez bien penser, monsieur, que je ne suis pas de votre avis, et que, pour une étincelle du génie renfermé dans le grand tableau qui est chez le conseiller, je donnerais

tous les quartiers de votre maison de Kercoladec; mais je hais les discussions autant que si j'étais homme d'épée. Or, il est un moyen bien simple de trancher la question d'une façon décisive et nette sans plus de paroles de part et d'autre. Que mon ami Staccio consente à vous faire voir ce qu'il m'a montré l'autre jour.

— Par la mule du pape! par le temple de Jérusalem! s'écria le commandeur, me feriez-vous voir les enfers, vous ne me changeriez point. Dans ce monde, et même, j'en suis bien sûr, dans l'autre, je penserai toujours en gentilhomme.

— Enfin, M. le commandeur, reprit l'artiste, vous ne refuserez toujours point de nous suivre?

— Non, car je suivrais un héraut de Satan.

Je suis aussi preux chevalier, quoiqu'en l'année 17.., que mon ancêtre Guillaume de Tyvarlan qui défit un géant d'Écosse.

— Eh bien, Staccio, consens-tu à renouveler ce soir l'expérience de vendredi dernier ?

— Venez, fit Staccio.

On sortit de la taverne. Onze heures venaient à peine de sonner, et, comme on était au milieu de l'hiver, dans la saison des fêtes, les rues de Vienne retentissaient du bruit des carrosses. Des voitures chargées de pages et précédées d'heiduques à cheval couraient à la suite les unes des autres. Le lieu où se dirigeaient la plupart d'entre elles était la place où s'élève le palais du prince d'Ernim.

Le prince donnait un grand bal; dans les cours profondes de son hôtel, on voyait les

livrées briller à la clarté des torches. Sur la noire façade de sa demeure seigneuriale, les fenêtres se détachaient, répandant des clartés d'aurore par leurs vitres embrasées. La petite troupe qui suivait Staccio arriva devant le palais d'Ernim. Staccio, désignant le féerique édifice, dit :

— C'est ici qu'il faut entrer.

— Mais, s'écria le commandeur, j'avais résolu de ne pas aller à ce bal, quoique la princesse d'Ernim m'ait fort gracieusement invité, il y a quinze jours, à l'ambassade de Sicile. J'ai des bas couleur tourterelle, un habit sans broderie et une veste de peluche ; du diable si je vais me mêler à une cohue étincelante d'or ; du reste, je serais obligé de dégaîner contre les laquais pour entrer, car ils me prendraient pour un fou.

— Vous juriez, il n'y a qu'un instant,

M. le commandeur, repartit Staccio, que vous me suivriez en tout lieu, et voilà que la crainte d'un scandale vous arrête. Rassurez-vous toutefois : Kœhler et moi, nous sommes vêtus encore plus simplement que vous, eh bien, l'on ne fera nulle difficulté de nous livrer passage ; et cela, par une raison toute simple, parce qu'on ne nous verra point.

— Seigneur Staccio, vos sorcelleries ne m'inspirent pas beaucoup de confiance ; mais j'ai donné ma parole de chevalier, donc je vous suis.

Les antichambres du palais d'Ernim étaient remplies d'estafiers formant une troupe si compacte que les femmes qui arrivaient en toilette de bal, poitrines découvertes, craignaient de la traverser. Ces drôles, enhardis par leur nombre prodigieux, débarrassés de toute surveillance, se penchaient sur les

blanches épaules qui passaient sous leurs visages et faisaient parfois entendre des paroles insolentes. Le jeune baron de Green, indigné de ce qu'une grossière haleine avait effleuré l'oreille rose de sa fiancée, venait de casser trois dents à l'un de ces marouffles. Staccio et ses compagnons, qui débouchèrent en ce moment sur le théâtre du tumulte, traversèrent, sans recevoir une seule insulte, cette émeute de laquais.

Parvenu dans le premier salon, le commandeur se trouve en face du duc de Santo-Paolo, l'ambassadeur de Sicile, Le duc avait l'air d'une boutique d'orfévrerie ambulante, tant il y avait de plaques en vermeil et en rubis, grandes, moyennes et petites, attachées à son uniforme. Le commandeur, faisant un retour désespéré sur sa veste de peluche, cherchait à ses pieds un abîme pour

s'y engloutir, mais ce fut sans le voir que l'ambassadeur de Sicile tint ses yeux dirigés de son côté. M. de Tyvarlan commença dès lors à prendre quelque confiance dans les paroles de Staccio. Ce dernier se glissa auprès du commandeur et lui dit tout bas :

— Voulez-vous à présent que j'agisse ?

— De grand cœur, répliqua Tyvarlan.

— Eh! bien, commandeur, si vous le trouvez bon, notre expérience portera d'abord sur M. de Santo-Paolo, puisque c'est lui qui s'est offert le premier à vous. Connaissez-vous le personnage avec lequel il s'entretient dans ce moment?

— En aucune façon.

— Je vous apprendrai alors que c'est un jeune Sicilien fort honnête homme, et qui occupe un emploi honorable dans l'armée;

mais M. l'ambassadeur lui a dernièrement refusé la main de sa fille, quoiqu'il fût amoureux et payé de retour, parce que deux de ses quartiers maternels sont d'une noblesse très incertaine.

— M. de Santo-Paolo porte un nom qui autorise chez lui cette délicatesse, un peu outrée cependant, j'en conviens.

— Veuillez donc à présent, monsieur, regarder attentivement l'ambassadeur de Sicile et son interlocuteur.

— A l'endroit précis où causaient le grand seigneur et le gentilhomme sicilien, devant la même fenêtre, sous la même girandole et, chose plus frappante encore, dans la même attitude, s'offraient deux êtres aussi dissemblables par leurs costumes que par leurs figures. L'un, celui qui occupait la place de l'ambassadeur, avait l'accoutrement et la mine d'un

cuisinier de bonne maison. Son gros ventre, appuyé sur des jambes courtes et ramassées, faisait saillie sous un tablier d'une blancheur éclatante; une serviette, aussi propre que le tablier, s'enroulait en turban autour d'une tête enluminée où étaient enfouis, aux deux côtés d'un nez d'ivrogne, deux petits yeux clignotants. L'autre, celui qui remplaçait le jeune gentilhomme, portait l'habit de chasse élégant et magnifique d'un jeune seigneur du temps de Léon X. Il semblait avoir vingt ans, il avait les traits fins et d'une distinction exquise. Ses cheveux, d'une couleur dorée, flottaient autour d'un cou blanc et bien attaché; son pourpoint de velours vert dessinait une taille comme celle d'Apollon; sa main, blanche et mince, s'appuyait sur une trompe pendue à sa ceinture par une chaîne d'or. Le commandeur resta quelques instants dans une contemplation muette; il fut tiré de cet

état par la voix de Staccio, qui lui dit :

— Voici, M. le commandeur, le mot de l'énigme : par un secret de l'art que je pratique, j'enlève un instant les gens à leur condition présente, pour vous les faire voir dans une condition choisie parmi celles qu'ils ont occupées tour à tour ici-bas. Vous voyez monsieur l'ambassadeur de Sicile, si fier de toutes les momies qui sont scellées sous des pierres chargées d'inscriptions pompeuses dans les caveaux funèbres de Santo-Paolo, tel qu'il était il y a quelques siècles. Il se nommait Larigo, et remplissait chez le cardinal Caffelli l'office de cuisinier; il était renommé pour une certaine sauce au persil à laquelle il assaisonnait le saumon. A cette époque, le gentilhomme qu'il a refusé pour gendre était le seigneur que vous voyez en pourpoint de velours vert, c'est-à-dire le duc de Paladio, le plus grand vassal du pape.

— Comment? un de ces Paladio qui montèrent les premiers à l'assaut de Jérusalem ?

— Oui, commandeur, le duc Alfonse, celui que vous avez sous les yeux, fut un des plus vaillants hommes de son temps et des plus heureux aux joûtes chevaleresques. Un roi de France lui accorda le droit de coudre un chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or au fond de gueules de son écusson. Une légion de chevaliers bannerets marchaient sous ses ordres. Il ne traversait les rues de Rome qu'avec une escorte de cymbaliers, et, lorsqu'il mourut, on lui fit des funérailles d'empereur.

Il y avait, ce soir-là, chez le prince d'Ernim un fort grand seigneur, le prince de Lowensdein. La famille de Lowensdein se prétendait issue, je crois que c'était par bâtar-

dise, du dernier héritier de la maison de Souabe, de ce malheureux Conradin qui périt à Naples sur un échafaud. Le hasard avait voulu que le chef actuel de cette maison eût une lointaine ressemblance avec les portraits du souverain dont il se disait descendu. C'était un homme d'une très médiocre intelligence; incapable de se distinguer par lui-même, il plaça toute sa vanité sur la ressemblance fortuite dont il était gratifié. Conradin portait un peu la tête de côté, il se mit à pencher la tête; Conradin avait une expression mélancolique, il prit un air rêveur. Il est vrai que le petit-fils de Barberousse pliait sous l'invisible poids d'une fatale destinée, et que la seule chance funeste dont fût menacé M. de Lowensdein était un mauvais accueil de l'empereur d'Autriche; mais qui se fût avisé de faire réfléchir le prince sur cette différence? On encourageait doucement sa ma-

nie, dont on tirait un continuel sujet de divertissement.

Or, tandis que Staccio exerçait sa puissance pour l'instruction du commandeur, le prince de Lowensdein prenait ses attitudes les plus affectées avec un grand jeune homme à la taille élancée et au visage pâle, qui n'était autre que le poète Jean Butler.

— Parbleu, cria tout à coup Staccio aux oreilles de Tyvarlan, en apercevant ces deux personnages côte à côte, voici bien la plus heureuse rencontre que nous puissions faire. Regardez, M. le commandeur, là auprès de l'estrade cramoisie où sont assis les musiciens, ces deux hommes dont l'un est vêtu de noir, et l'autre d'écarlate: ce sont le prince de Lowensdein et le poète Butler. Voyez comme le prince se met devant le poète dans une pose superbe de mélancolie étudiée ; comme il a

l'air de lui dire: «Mon cher monsieur Butler, quand vous auriez inventé toute la mythologie du vieil Homère et les allégories de l'Arioste; quand vous auriez fait un poème dont chaque vers devrait exciter un élan d'admiration, pourriez-vous bien vous comparer à la vision vivante de Conradin? Comme votre pâleur de poète est misérable auprès de ma royale pâleur! Ma tristesse est cet altier ennui des grands qui s'accorde si bien avec l'éclat de la pourpre, la vôtre est cette basse et ténébreuse inquiétude des songeurs qui semble faite pour s'allier avec les couleurs chagrines de vos vêtements.» Eh bien, commandeur, contemplez attentivement ces deux êtres et dites-moi ce qu'ils deviennent.

— Sur mon âme, s'écria M. de Tyvarlan, voici le prince de Lowensdein qui se change en un pédant, et le plus sale pédant qui ait

jamais trempé ses doigts dans la boue d'une écritoire. Deux oreilles d'une longueur fâcheuse se dressent de chaque côté de sa tête tonsurée, et derrière l'une d'elles est posée une longue plume d'oie. Sa robe crasseuse tombe sur deux grands pieds larges et plats comme des pates de canard. Fi! l'horrible cuistre!

— Et avec qui s'entretient-il, commandeur?

— Avec un beau jeune homme tout bardé de fer, qui a ma foi sur sa cotte de mailles l'écusson des Hohenstauffen. Ah! le gracieux chevalier, qu'il a l'air vaillant et noble! Il est dommage que son front si hautain soit comme chargé d'un nuage. Pardieu, je veux être damné si ce n'est point Conradin en personne.

— Oui, monsieur le commandeur, c'est

Conradin, et le prince actuel de Lowensdein est Ambrosius Granicus, un savant aussi obscur qu'orgueilleux, qui écrivit trente volumes sur trente mots d'Aristote, tout en élevant les trois fils du baron de Hoffein, dont il ne parvint à faire que trois bandits. Que pensez-vous à présent ?

Ici Varville s'arrêta. Ce qu'il avait pris du manuscrit de Bilder n'allait pas plus loin.

— Je trouve, dit le vicomte, ce fragment très impertinent.

— Et moi, ajoutai-je, d'une absence complète d'invention ; ce vieux système de la mé-

tempsycose me donne des nausées toutes les fois que je le rencontre, soit dans une conversation, soit dans un livre, tant il exhale une odeur de moisi. Quand on compose des romans, car ceci m'a tout l'air d'être une bribe de roman, on devrait au moins s'inquiéter un peu d'être neuf.

Toutefois, madame, malgré le dédain avec lequel je condamnais ce que je venais d'entendre, j'étais agité. Je savais fort bien que le baron n'était pas homme à composer des œuvres d'imagination, et ce morceau me touchait, non point par son propre intérêt, mais par l'aperçu qu'il m'ouvrait dans cette existence mystérieuse où je cherchais depuis si longtemps à plonger, pour y découvrir un secret pressenti.

Je ne fus jamais porté à croire à la transmission séparée du sang et des âmes. Ce n'est point

sur ces pages incomplètes que mon opinion pouvait être changée. Aujourd'hui encore que ce fragment, lié dans mon esprit à un ensemble d'idées et de faits qui me sont connus, a gagné quelque autorité pour moi, je n'ai point grossi la secte pythagoricienne. Je suis convaincu seulement de l'existence d'un monde occulte à côté du monde où vivent nos sens. Cette conviction, à laquelle je fus disposé toujours, a joué un si grand rôle dans ma vie, que je ne dois négliger, dans ces Mémoires, aucune des impressions et aucun des faits sur lesquels elle est fondée.

VII

Hier encore, en sortant de chez Houdéisse, sous le ciel noir rempli de souffles lugubres qui s'étendaient au-dessus des quais, je songeais à toi, ma Louise, qui n'es plus. Et puis-je dire cependant que je t'ai aimée ? Non, ce que tu m'inspirais ce n'était point de l'amour; car l'amour est un échange de trésors, et tandis que tu te livrais à moi tout entière,

je conservais au fond de ma poitrine les secrets qui eussent pu répondre aux épanchements de ton cœur. Nos corps seuls se sont unis. Tu as fait reposer sur ton sein et couvert de tes baisers un front brûlant d'une chaleur dont tu ignorais la cause, peuplé de pensées qui t'étaient inconnues. Alors même que tu ne pouvais, sans te croire atteinte d'un doute sacrilége, soupçonner mon abandon, au milieu des transports du plaisir, et en ces instants de repos où les amants semblent chercher sur la bouche l'un de l'autre leurs âmes envolées dans un triomphant effort, et pendant nos veilles, et pendant notre sommeil, tu tenais toujours entre tes bras un homme masqué et armé.

Madame, c'est maintenant que vous allez commencer à me connaître. Et mon caractère, et mon existence, vont se montrer à

vous dans leur fatal développement. Zerline a été la seule femme dont je n'ai point exigé ce mortel amour que dans la suite j'ai implacablement demandé ; et, en vérité, je crois parfois que, sans la fin brusque et grotesque de notre aventure, j'aurais réclamé cette proie tout indigne quelle fût.

Si j'avais été un de ces tyrans de l'univers dont les gigantesques caprices servis par une puissance absolue m'ont toujours fait rêver, Caligula, Néron, Héliogabale; si j'avais eu aux plus magnifiques endroits de la terre, sur les rivages du Pont-Euxin, à l'embouchure de l'Euphrate, au pied du Liban, des palais enchantés toujours prêts à me recevoir, j'aurais visité tour à tour chacune de ces demeures, et j'y aurais donné des grandes fêtes; mais je n'eusse jamais laissé qu'un monceau de cendres à la place de l'édifice que j'au-

rais abandonné. Ainsi ai-je fait pour les femmes qui se sont attachées à moi, je ne les ai quittées que sûr d'avoir allumé dans leur sein une incendie qui devait les consumer.

Ce fut quelques mois après le départ de Varville que Louise vint au château. L'évènement qui l'amena fut la mort de ce Jacques Bilder dont je viens de vous parler. Pierre Fletmann avait un cousin qui vivait exilé de son pays dans une affreuse misère. Poussé par je ne sais quel sentiment ou quel instinct, l'ancien lansquenet se montra bon parent. Il proposa ce cousin au baron pour remplir l'emploi d'intendant, sa proposition fut agréée, et le pasteur Brendt arriva un matin à Valpéri avec sa nièce Geneviève et sa fille Louise.

Le pasteur Brendt n'avait pas le moindre

rapport avec son protecteur Fletmann ; c'était le type du pasteur allemand rempli de candeur et de vertus; ses traits étaient réguliers et d'ordinaire d'une expression calme; une sorte d'innocence austère brillait dans ses yeux. Si j'avais été peintre, je l'aurais fait poser volontiers pour un saint Joseph. Cependant le pasteur Brendt avait eu des passions.

Il n'est point de natures dont la volupté s'empare avec plus de violence, une fois qu'elle a trouvé moyen de pénétrer en elles, que certaines natures graves, religieuses et chastes. Brendt se laissa séduire à trente ans par une ancienne danseuse espagnole, qui avait quitté le théâtre pour s'attacher à la fortune d'un officier.

Le jeune capitaine Mendorf vint avec la dona Pepa dans le village où Brendt occupait les fonctions de pasteur. Mendorf avait perdu

au service de sa maîtresse la fortune et la santé. Atteint d'une maladie de poitrine, il s'était fait conduire au petit village de W.... pour y mourir dans une étable, ce qui lui paraissait plus doux que de mourir dans un grenier. La dona Pepa, qui ne manquait point de sensibilité, avait voulu accompagner son amant. L'honnête Brendt la vit au chevet du mourant, et ses sens ne purent résister aux attraits de deux yeux andaloux, d'une bouche toujours amoureuse, surtout d'une taille de courtisane un peu épaisse, mais d'une souplesse provoquante. Dix années de jeunesse pures comme dix années d'enfance furent perdues en un moment. Le pasteur sentit qu'il pouvait goûter d'autres plaisirs sur cette terre que le spectacle de l'aube se levant derrière les peupliers de son jardin, et la lecture de sa Bible au coin de son feu; il comprit un autre lit que la grande couche à colonnes de

noyer, d'un aspect raide et austère sous son couvre-pieds sans plis, dont le soin était confié à la vieille Marthe. En un mot, quand le capitaine Mendorf fut parti entre quatre planches, pour aller dormir dans le plus champêtre des cimetières, sous une pierre bénie, ombragée par une touffe printanière de lilas, le pasteur Brendt déclara son amour à la danseuse.

Pepa n'avait jamais repoussé déclaration de cette nature. A toute offre elle disait oui, si bizarre l'offre fût-elle. Brendt lui proposa de l'épouser, elle accepta la main de Brendt. Quinze jours après ce mariage, un régiment de dragons traversait W.... Un major taillé pour l'amour, avec des moustaches retroussées et des yeux qui dardaient le désir, vint demeurer au presbytère ; Pepa s'enfuit avec ce major.

Neuf mois après cet enlèvement, le pasteur eut pour la première fois des nouvelles de sa femme, en recevant par un grand coquin de dragon, qui trébuchait en marchant contre son sabre, et répandait à une lieue l'odeur de l'eau-de-vie, un petit berceau d'osier où était précieusement couché un enfant. Pepa envoyait à son mari la fille qu'elle avait eue de lui, disait-elle dans une lettre où elle avait soigneusement plié une longue mèche de cheveux. Tout autre que le pasteur Brendt eût déchiré la lettre, jeté les cheveux par la fenêtre, et mis le dragon à la porte. Brendt répandit une larme sur la lettre, serra précieusement les cheveux, fit boire le dragon quoiqu'il n'eût déjà que trop bu, et se précipitant sur le berceau en tira l'enfant qu'il serra sur sa poitrine. Cette enfant reçut le nom de Louise et fut élevée dans le presbytère.

Le bienfaisant ministre était destiné à re-

cevoir deux fois la même espèce de legs. Une sœur, dont il était séparé depuis quinze ans, mourut à Nuremberg, et, à l'article de la mort, elle légua sa fille unique Geneviève à son frère le pasteur. Ce fut non plus alors un soudard, mais une honnête matrone à la robe brune, à la coiffe de batiste et aux yeux baissés, qui vint un matin trouver Brendt tenant entre ses bras une petite fille de trois ans, propre et nette, qu'elle lui remit précieusement.

Voilà le pasteur chargé de deux filles. Par une fatalité des plus communes, ce fut au moment où il aurait eu besoin de voir doubler ses ressources que tout moyen d'existence lui fut enlevé subitement. Un des grands seigneurs du clergé protestant qui passait par W.... eut un accès de mauvaise humeur pour s'être obstiné à manger un poulet trop dur.

Il trouva le temple mal tenu, et se choqua de ce qu'il n'y avait point de sable dans les allées du cimetière. Brendt eut la funeste idée de vouloir tenir tête à son supérieur dans une discussion assez vive. Quelques mois après sa querelle avec le comte évêque d'A... il apprit qu'il était destitué et exilé.

Alors il se rendit en France, et pendant dix-sept ans il vécut à Reims, en lutte avec la faim, entre les deux filles qu'il avait entrepris d'élever. Écrivain public et professeur de violon, il parvint à nourrir au moyen de ces deux pauvres métiers Louise et Geneviève, dont les besoins croissaient chaque jour. Enfin arriva l'époque où il reçut la lettre de Fletmann qui lui annonçait sa nouvelle destinée. Vous jugez de l'empressement qu'il mit à s'embarquer pour Valpéri. Mon contentement fut égal au sien, quand je sus qu'il

avait dans son bagage, outre son écritoire et sa pochette, une nièce de vingt-deux ans et une fille de dix-neuf.

Si la nièce eût été seule, mon attente aurait été bien trompée ; j'ai connu peu de filles plus propres à faire évanouir les désirs que Geneviève. Ses cheveux, qui tombaient en bandeaux aplatis le long de ses tempes, comme ceux d'une vierge du moyen âge, étaient d'une couleur de noyer luisante et froide ; son visage avait la blancheur de l'hostie, et nulle chaleur ne sortait de ses grands yeux, dont l'azur sans éclat apparaissait entre des cils minces et rares. Quand le serpent qui séduisit Ève aurait enroulé ses brûlants anneaux autour du corps long et grêle de cette créature, il n'y eût point réveillé une ardeur. La jeunesse n'était chez elle que le chiffre de ses années. Ces vertiges printa-

niers qui vont du cœur au cerveau, jetant des éclairs dans les yeux et des frissons sur les lèvres, elle ne les connaissait point, ne les avait jamais connus. Je crois que c'était de l'eau lustrale et non point du sang qui coulait dans ses veines; elle avait l'air d'une figure de pierre détachée d'un bénitier. Quel contraste entre elle et Louise! Si vous voulez vous représenter les deux cousines, figurez-vous une vierge de Murillo auprès d'une vierge d'Holbein.

Louise n'était pas grande, mais je n'ai jamais vu taille plus voluptueuse que la sienne. Sur son sein un peu saillant étaient deux taches couleur de violette dont je me souviendrai toujours. Le pinceau d'un grand maître pourrait seul rendre la chair à la fois blanche et ardente de ce sein. Son cou n'était pas un de ces longs cous de cygne qui

supportent les têtes élégantes des aristocratiques beautés d'Angleterre, peut-être même était-il trop court ; mais jamais je n'en ai connu un plus rond, plus tentant, autour duquel les bras d'un enfant se fussent plus volontiers enlacés. Quant à son visage, depuis son front où se jouaient des boucles brunes jusqu'à son menton où le sourire faisait sans cesse des plis charmants, il n'avait pas un seul trait qui n'éveillât la pensée du plaisir. Louise était bien la fille d'une courtisane andalouse, et cependant n'allez pas croire qu'on ne vît en elle qu'une vierge folle. Je suis persuadé qu'elle avait raison d'appeler le pasteur Brendt son père. Quelquefois, une expression de candeur douce et persuasive s'épanouissait dans ses yeux, où brillait d'ordinaire une tendre gaîté. Son caractère a toujours été d'accord avec son regard. J'y ai trouvé constamment le mélange des plus ar-

dents élans de la volupté avec les inspirations les plus pures de la simplicité du cœur.

Ce fut un soir d'été que, pour la première fois, je m'introduisis chez le pasteur Brendt. Je savais que notre nouvel intendant était curieux de livres anciens, et je lui apportais quelques auteurs latins, choisis dans la bibliothèque.

Je puis avoir, quand je le veux, le regard rempli de douceur et, qui mieux est, d'une intelligence candide. J'avais, ce soir-là, l'air d'un étudiant de Gœttingue, dont le plus grand plaisir, après la promenade du dimanche avec sa fiancée, est la jouissance des œuvres de l'esprit, le battement de cœur que les pensées aux grandes ailes font naître en s'élevant soudain devant vous dans un livre de philosophe ou de poète. J'avais vu Louise le matin, et je voulais à toute force me gagner

les bonnes grâces de son père. Je sentis que j'y réussirais promptement.

Tout en laissant ouverte la fenêtre garnie de pots de fleurs par laquelle entrait l'air de la nuit et se montraient quelques lointaines étoiles dans un pan obscur du ciel, on alluma sur une table de chêne une humble lampe, et la famille prit place autour de la lumière : le père pour jouir sur-le-champ des livres que je lui avais apportés, les filles pour vaquer à des ouvrages d'aiguille. Je m'assis derrière le vieillard de façon à pouvoir, en quelque sorte, lire par-dessus son épaule, et, par la manière dont mon siége se trouva placé, j'eus contre mes cheveux la chevelure de Louise. La jeune fille se retourna une fois de mon côté, et s'aperçut que mon regard, au lieu de courir sur les pages jaunies qui faisaient les délices du vieux Brendt, errait

sur la peau fraîche et vermeille qu'on apercevait au défaut de sa gorgerette. Elle rougit, et ne leva plus la tête que furtivement. Quant à moi, approchant encore mon siége, afin qu'il y eût un contact forcé entre nos deux corps, je réunis toutes les forces de ma pensée pour faire pénétrer à travers les plis de la robe où mon haleine frissonnait un peu de la flamme dont j'étais dévoré. Elle m'a depuis avoué qu'elle avait senti comme un souffle ardent parcourir ses veines.

Combien de séductions se préparent ainsi dans des heures silencieuses où celle à qui l'amour va révéler le grand secret de cette vie, occupée sous les yeux d'une mère à quelque innocent travail, semble, avec son regard baissé et sa bouche muette, n'avoir que la pensée de son ange gardien dans le cœur ! La mère se dit :

Madeleine ne parle pas.

La mère ne voit point que Madeleine n'a pas besoin de parler pour être dans le plus intime des entretiens avec ce grand jeune homme qui est là tout songeur derrière elle.

Si les âmes étaient ces beaux oiseaux d'or et d'azur que Wolfgang Lieb imagina pour représenter les esprits des saintes, la mère verrait un couple amoureux se becqueter entre deux cages vides.

Le pasteur Brendt n'eut pas un instant l'idée que je fusse dans des régions différentes de celles où lui-même errait. Il fut enchanté de la manière dont je prononçais le latin, et il admira mon savoir, ma modestie, ma simplicité prévenante et douce.

— Noble jeune homme, me dit-il en me quittant, vous pourriez suffire pour démon-

trer combien l'éducation des champs l'emporte sur celle des villes. On ne lit point dans vos yeux une pensée qui ne soit sereine et brillante comme les étoiles de ce beau ciel. Tous vos traits respirent ce calme et cette pureté qui sont pour les âmes vertueuses le plus grand charme de la nature, et cependant, on s'en aperçoit sans cesse, les passions peuvent s'éveiller en vous; mais ce sont les passions généreuses, les saints enthousiasmes de la jeunesse. Comme ces orages bénis du moissonneur, qui fécondent la terre au lieu de la dévaster, les orages que Dieu envoie sur votre âme ne servent qu'à lui donner une puissance nouvelle et un nouvel éclat.

VIII

Un matin, je rencontrai Louise dans le parc. J'étais déjà sûr qu'elle m'aimait. Je lui dis :

— Louise, d'où venez-vous?

— Je viens, monsieur le chevalier, me répondit-elle, de chercher des feuilles de mû-

rier pour nourrir des vers à soie que Geneviève imagine d'élever.

Puis elle ajouta d'un ton à la fois provoqnant et timide :

— Vous, j'en suis bien certaine, vous allez porter les fruits que vous tenez à votre affreux serpent. Je ne comprends point comment, avec un air si doux, vous pouvez avoir en affection cette terrible bête.

— Je suis sûr, Louise, répliquai-je en riant, qu'on a calomnié auprès de vous mon pauvre Zareb; c'est le plus innocent des serpents ; sa nourriture ne se compose guère que de fruits et de laitage. Il ne s'est montré méchant que pour quelques imbéciles, qui ont été lui faire en tremblant des grimaces. Si vous y consentiez, Louise, je vous mènerais lui rendre visite, et vous verriez qu'il

vous laisserait passer sans colère votre petite main sur sa belle robe bigarrée.

— Oh ! fit Louise, monsieur le chevalier, je tremble à cette seule idée ; quoi, je sentirais la peau de ce monstre !

Et les traits de la belle prenaient une expression de poltronnerie enjouée qui la rendait ravissante.

— Chère Louise, ayez quelque confiance en moi ; pour vous, je vous le jure, je serais bien plus volontiers pusillanime que téméraire. Eh ! bien, je vous réponds que vous pouvez, sans courir le moindre danger, m'accompagner auprès de Zareb. Au lieu d'un monstre inquiet et dévorant, vous verrez l'animal le plus calme et le plus tendre ; il attachera sur vous un regard d'une douceur merveilleuse, et je vous assure que vous sortirez de sa cabane le cœur tout charmé.

L'allée qui conduisait à la demeure de Zareb s'ouvrait devant nous. Bordée de tilleuls élancés et semée d'un gazon épais, elle offrait, entre la double verdure de son tapis et de ses voûtes, une route attrayante où il était doux de s'égarer. Louise hésita quelques instants encore, puis elle accepta l'offre qui venait de lui inspirer tant d'effroi. Nous voici, marchant dans l'herbe côte à côte, parlant peu et nous regardant beaucoup.

Nous arrivons au toit du serpent. Je savais, sans comprendre par quelle intuition, tous les détails de l'accueil que Zareb ferait à Louise. Il se conduisit comme je l'avais annoncé. A peine eut-il aperçu la jeune fille, qu'il vint à elle en se traînant doucement sur le sol, et remuant tous les anneaux de son long corps, de manière à faire étinceler ses ardentes couleurs. Louise eut d'abord un

mouvement de crainte ; mais quand ses yeux eurent rencontré les yeux cuivrés de Zareb, elle tomba dans une sorte de langueur extatique. Les bouffées d'odorante vapeur qui sortent des flancs de cristal du narguilé, les parfums que certaines fleurs laissent échapper de leurs calices, ont moins de pouvoir sensuel que n'en avaient les émanations mystérieuses qui se dégageaient de l'œil du serpent. Louise ressemblait à ces enfants de l'Asie qui, sans fermer leurs paupières, partent pour le pays des fées. Son corps ne paraissait plus soutenu que par les bras invisibles de quelque génie aérien. Sa tête se penchait sur sa poitrine, et ses mains tombaient sans mouvement à ses côtés. Pendant quelques minutes, elle s'abandonna sans réserve à cette ivresse, puis elle fit brusquement un effort.

— Je veux sortir, dit-elle.

Et elle se dirigea en chancelant vers la porte de la cabane.

Je la suivis, et, la soulevant par la taille, je l'aidai à franchir le seuil de cette demeure d'enchantement. Quand elle fut au grand air, je crus qu'elle allait s'évanouir, je la serrai sur mon sein, et, pour la première fois, j'appuyai mes lèvres sur son front. Elle se redressa sous l'impression de mes baisers.

— Ah! s'écria-t-elle, quel songe ai-je fait! que viens-je de sentir?

Je l'entraînai sur un banc de verdure qui était à quelque distance de nous, et sans cesser d'étreindre sa taille qu'elle ne cherchait point à dégager:

— Chère Louise, murmurai-je tout bas à son oreille, Louise bien-aimée, ce que vous venez de sentir, c'est la vie qui vous découvre

ses mystères, c'est l'amour qui pénètre en vous. Laissez-vous guider par votre jeunesse qui frissonne auprès de la mienne; écoutez les paroles qui donnent le bonheur. Louise, je vous aime, je vous aime, n'étouffez point les élans que je sens dans votre poitrine. Ne prenez conseil que de vos vingt ans, et de ces ombrages qui nous cachent, et de ce ciel qui nous enivre. Aimez-moi, de grâce, aimez-moi.

— Louise! cria une voix que je reconnus pour la voix de Geneviève. La fille de Brendt s'élança hors de notre retraite, et se mit à courir dans les allées; mais je la regardai fuir sans désespoir : je savais qu'on ne vide pas à moitié le philtre auquel ses lèvres venaient de tremper.

Je ne manquai point, dès que le soir fut arrivé, d'aller rendre visite au pasteur, et

j'emportai, plié de façon à pouvoir être caché dans ma manchette, un petit billet destiné à frapper un coup décisif. Sur une jeune fille simple et dont le cœur commence à se prendre, rien n'est d'un effet plus puissant qu'un billet. La terreur et la curiosité, c'est-à-dire les deux sentiments qui poussent à l'abîme, s'éveillent chez une ingénue avec la lettre que son amant glisse entre ses doigts. Il lui semble que le papier la brûle, elle n'ose point y jeter les yeux et se sent dévorée du désir de le lire. Quand l'instant arrive où, retirée dans sa chambre, elle peut ouvrir enfin l'épître amoureuse qui toute la soirée a mis le feu dans son sein, elle tremble, elle pâlit; au moment où la voix renfermée dans les plis du papier murmure d'ardentes paroles à son oreille, elle est dans l'état de trouble où l'on ne se défend plus.

Je trouvai Louise assise à sa place accou-

tumée, sous la lampe qui éclairait les veillées de la famille; je me glissai derrière elle, et, pendant que le pasteur Brendt lisait une ode d'Horace, que Geneviève tenait ses yeux baissés sur une tapisserie, je laissai tomber ma lettre entre ses genoux. Un frisson parcourut son corps, sa gorgerette se souleva, et un charmant nuage de pourpre monta sur ses joues. Quelques secondes, peut-être, elle laissa le billet dans sa robe sans y porter la main, puis elle le prit furtivement et le cacha dans sa poitrine. Il me sembla que c'était mon front et ma bouche qu'elle appuyait sur son sein.

Je demandais à Louise dans ma lettre un rendez-vous pour le lendemain matin sur le banc de verdure où je l'avais déjà pressée dans mes bras. Je me retirai plein d'espérance, dès que j'eus échangé quelques mots avec le vieux Brendt.

Après une nuit de songes voluptueux, j'allai, au lever du jour, attendre la belle sous les ombrages du parc. Je ne tardai pas à l'apercevoir au détour d'une allée ; je me précipitai au devant d'elle, et, avant qu'elle eût prononcé une seule parole, je l'avais portée en la couvrant de baisers jusqu'à notre retraite de la veille. C'est dans cette retraite verdoyante, où je suis venu depuis avec d'autres soucis sous le front, d'autres passions au cœur, que furent réglés, entre des caresses et des soupirs, ces charmants préliminaires indispensables avant un engagement amoureux. Il fut convenu que le soir même, à onze heures, je me glisserais dans le petit corridor où étaient les chambres de Louise, de Geneviève et du pasteur. La porte de Louise serait entr'ouverte.

— O Louise ! disais-je, crois-tu que ce soir doive venir ?

Muets fantômes dont rien n'arrête la procession éternelle, toutes les heures viennent à leur tour, celles qui exhalent de doux parfums et marchent d'un pas lascif comme des courtisanes, celles qui s'avancent mornes et voilées comme des spectres. Le moment fixé pour nos plaisirs arriva. J'avais été dans la soirée chez le pasteur. J'avais voulu contempler encore une fois dans son état virginal, assise sous l'œil de son père, celle que j'allais initier au mystère d'une existence nouvelle.

En montant à onze heures l'escalier qui conduisait à la chambre de Louise, je me souvenais de la figure immobile de Geneviève, du calme visage de Brendt, et je sentais au fond de mon cœur un âpre sentiment de joie.

Je vois encore la porte entr'ouverte, à la fente lumineuse, dont je m'approchai douce-

ment, et surtout je vois la chambre meublée d'une table, d'un escabeau et d'une couchette, où je fus introduit. Louise était assise sur son lit en costume de nuit, elle tremblait si fort qu'elle pouvait à peine prononcer un seul mot. Je pris place en silence à côté d'elle, et, la serrant contre mon sein, j'appuyai ma bouche sur son front dans un long baiser. Dès qu'elle eut recouvré la parole, elle me dit en passant la main sur son visage :

— Quel rêve ! Il n'y a qu'un instant mon père m'a embrassée comme de coutume, Geneviève m'a dit : Adieu cousine, de sa voix habituelle ; et ils ont été dormir sans se douter de ce que serait pour moi cette nuit. En songeant à leur sommeil je sens un frisson qui glace tout mon corps. Quoi ! c'est bien vous qui êtes là, dans ma chambre, à cette

heure, à mes côtés ! Quand vous êtes entré, j'ai cru que j'allais mourir.

Je ne répondis à Louise que par une étreinte passionnée. Tout à coup, et comme d'elle-même, la lumière qui nous éclairait s'éteignit ; alors je sentis dans les ténèbres deux lèvres qui frémissaient sur les miennes, et cette mort qui s'appelle la volupté nous reçût tous deux dans son royaume.

Le lendemain, dès que les premiers rayons de l'aube parurent au ciel, je quittai Louise. En me retirant, je regardai au-dessus de la couche un objet qui m'avait heurté la veille au soir ; c'était un grand tableau noirci représentant un Christ entre des saintes femmes. Ce tableau était dû à quelque peintre espagnol ; les plaies du Dieu crucifié étaient hideuses, et les larmes des matrones tombées de paupières sanglantes semblaient déchirer

leurs joues. Le baron, qui n'aimait point les sujets religieux, avait fait enlever cette toile de son appartement et l'avait reléguée dans la chambre de Louise, comme dans un grenier.

IX

Trois années entières, madame, Louise fut ma maîtresse, et pendant tout ce temps la douleur la visita aussi souvent que le plaisir.

Ceux qui disent que l'amour donne à toutes les femmes une parité d'intelligence disent une sottise. Toute la passion que la fille de Brendt

avait pour moi ne lui faisait point comprendre ce que je m'indignais de ne pas trouver en elle. Ni la bonté, ni même l'exaltation du cœur ne peuvent remplacer une certaine intuition poétique des choses, d'où naît le charme des entretiens. Il est un développement d'imagination nécessaire aux jouissances amoureuses, que peu de femmes possèdent dans les rangs élevés, et qu'on ne rencontre chez aucune femme des rangs inférieurs, quoi qu'en disent nombre de galants mal lotis, qui sont enchantés d'idéaliser leurs maritornes, pour avoir un prétexte à s'en tenir aux seules beautés qu'ils trouvent humaines.

C'est ce développement d'imagination dont Louise était entièrement dépourvue. Quand, la tête appuyée sur ses genoux dans un coin du jardin, je tressaillais parce que le souffle d'un caprice venait de pousser devant mes

yeux une image lugubre ou joyeuse, Louise me regardait avec étonnement, et je sentais qu'aucune parole ne pouvait éveiller en elle un sens qu'elle ne soupçonnait même point. Aussi je gardais un farouche silence, et quand elle me disait avec de grosses larmes au bord des paupières :

— Mon cher maître, puis-je savoir ce qui vous afflige? — Il m'arrivait souvent de lui répondre avec une dureté implacable :

— Je ne veux point vous parler une langue que vous n'entendez pas.

— Mais à ces marques de hauteur je faisais succéder sans cesse les marques de la tendresse la plus passionnée. Avec cette facilité et ce plaisir que je trouve aux brusques changements des caractères, aux déguisements multiples de la pensée, je quittais soudain le rôle d'un sultan qui passe sa main sur la tête de son

esclave, pour celui d'un Espagnol qui s'agenouille, comme devant une image de madone, aux pieds de sa maîtresse. C'est que tout mon dédain n'empêchait pas que je ne fusse attaché à la possession de cette créature, avec le tyrannique emportement que je n'ai jamais cessé de mettre dans l'amour. Si je l'eusse vue courir dans les bras d'un autre, lors même qu'elle sortait d'auprès de moi le sein gonflé de soupirs, je me serais précipité sur ses traces, j'aurais tué son amant, ou peut-être, recourant aux prières et aux pleurs, j'aurais embrassé ses genoux afin qu'elle reprît mon joug. Parmi toutes les pensées, celle qui me semble la plus oppressive, la plus meurtrière, celle que j'écarte avec le plus de courroux, c'est l'idée qu'une existence dont je veux être le but puisse tout à coup chercher une autre fin que moi.

Ainsi donc, tout en jugeant Louise, je

prenais plaisir au dévouement que je lui avais inspiré. Je trouvais dans mon commerce avec elle une distraction à l'inquiète oisiveté d'une vie forcée à bouillonner encore dans la source d'où elle devait bientôt s'épancher. A cette distraction s'en joignit une autre tellement sinistre et coupable, suivant les idées qui régissent ce monde, que le récit seul en ferait évanouir d'effroi un jeune prêtre au fond d'un confessionnal.

Vous avez vu, madame, que je m'étais gagné l'esprit du vieux Brendt en lui apportant des livres anciens. Le pasteur avait pour la poésie de l'antiquité un de ces enthousiasmes qui vivent si candides et si jeunes dans des têtes chenues. Il appartenait à cette heureuse race de savants râpés qui, pour transformer en séjour enchanté les plus fétides galetas, n'ont besoin que d'un bouquin

sur la planche où sont leur morceau de pain et leur cruche d'eau. Je vous ai dit qu'il avait particulièrement apprécié la manière dont je prononçais le latin. Par suite de cette complaisance obligée que tout amant a pour un père ou un mari, j'allais lui lire assez souvent quelques passages des poètes romains. Un jour, j'imaginai de lui porter Lucrèce, et, après lui avoir déclamé cette magnifique invocation du premier livre, où le sentiment d'un sensualisme impie éclate avec tant de puissance, j'ajoutai à cette poésie un commentaire qui la surpassait encore en audace.

Le pasteur Brendt était un de ces hommes qui liraient cinquante ans Homère et la Bible sans songer à heurter les unes contre les autres les idées que ces œuvres renferment.

Après avoir assisté à la toilette de Vénus, conduit Junon à la couche de Jupiter, suivi

Mercure dans ses plus scabreuses missions, il ouvrait simplement l'Évangile arrangé par Luther, et ne se doutait pas une seule minute que tous ces personnages dont la société l'avait tant charmé fussent autant de protestations vivantes contre les principes qu'il professait. Ce fut avec un étonnement profond qu'il découvrit le nouveau monde d'idées que je fis surgir devant lui.

Mais certains esprits, pour être incapables de toute initiative, n'en sont pas moins ardents quand l'impulsion leur est donnée. En quelques instants la tête du vieux docteur fut tout embrasée. Le chef déjà branlant, où plus de soixante années avaient marqué leurs traces, renfermait un esprit qui, sous la triple garde de l'austérité, du travail et de la prière, était resté inflammable comme un esprit de vingt ans. C'est sous la robe gros-

sière du moine ou sous le pourpoint râpé du savant que la pensée impie trouve le cœur qui saigne avec le plus d'abondance et se débat avec le moins d'espoir dans ses serres.

Je laissai Brendt en proie aux angoisses des doutes qu'il sentait venir, après notre entretien. Un coupd'œil avait suffi pour me faire pressentir la lutte qui pouvait se passer, si je le voulais, dans cet esprit de vieillard, et je résolus de me donner le spectacle de cette lutte. Attiré par une force mystérieuse que j'ai regardée depuis comme une loi de ma nature, chaque fois j'allais trouver Brendt, non plus pour sa fille, mais pour lui seul. Cet athéisme de Lucrèce, profond, complet, écrasant, superbe, où l'on trouve une réponse si victorieuse aux gens qui nient la bonne foi de l'athée, ce dogme de négation, enthousiaste et véhément comme un dogme reli-

gieux, j'en remplissais peu à peu l'âme du pasteur, dont chaque jour une croyance nouvelle se retirait mortellement frappée. J'ai vu mourir de la blessure que mon épée avait faite dans leurs poitrines des hommes de vingt ans; j'ai vu, chez des femmes qui m'aimaient, des souffrances plus cruelles encore que des blessures, et dont j'étais la cause. Sous toutes les formes qu'elle puisse prendre, la douleur s'est présentée à moi; eh! bien, madame, peu de choses m'ont paru plus terribles que l'agonie de la foi chez le vieux Brendt.

Par instants, quand il s'échappait de son sein certains élans désespérés, il me semblait que de ses entrailles du sang était venu jaillir sur mes mains. Vous représentez-vous ce vieillard qui se tordait dans d'affreux tourments devant un enfant de dix-huit ans, fa-

rouche, sans pitié, remplaçant, sur ses traits, par une expression impénétrable, le morceau de carton et d'étoffe dont le bourreau cache son visage ? Quand ma pensée se porte sur ce tableau, je me dis : Est-il une existence humaine où pareille scène se soit produite ? une âme humaine est-elle organisée pour sentir l'incroyable mélange d'horreur et de joie que j'éprouvais ?

X

Varville ne m'avait pas oublié. Il m'écrivait quelquefois, et, sûr d'être compris, il se livrait dans ses lettres aux inspirations les plus extravagantes de son esprit. Cette liberté lui avait rendu précieux notre commerce épistolaire. Le vicomte n'aurait jamais voulu consentir à prendre le rôle de ces hôtes dangereux et habituellement subal-

ternes du monde, qui livrent les secrets des ruelles à un imprimeur ; mais d'une humeur médisante, et d'une gaîté qui recherchait l'expansion dans ses malices, il s'amusait parfois, autant qu'il pouvait s'amuser, à lâcher toutes les bordées de sa moquerie dans quelque bruyante épître pleine de récits scandaleux. Voici la lettre qu'un jour je reçus de lui :

« Aujourd'hui samedi gras, mon cher chevalier, les Navarrois sont réunis chez moi, proscrits, persécutés, enfin au moment d'une fuite : juge de l'évènement qui a dû se passer. Cet évènement est bien sur ma parole un des plus bouffons que j'aie vus, et combien j'ai vu de choses bouffonnes, depuis ce fameux accouchement où nous nous sommes partagé les fonctions de sage-femme, jusqu'à ce souper dont je te parlais il y a quelque mois, où Tessan a fait servir à Julie, dans une

soupe à la tortue, la perruque de son amant!

» Il est de par le monde, ou du moins il était, car en ce moment je ne sais point s'il existe encore, un gentilhomme qu'on appelle Golpier-Baleine, pour le distinguer de son frère Golpier Hareng. Ce Golpier-Baleine est bien le plus ridicule animal qui ait jamais montré son museau à l'œil-de-bœuf. Imagine-toi, sur un gros corps d'où Perveines prétend que l'on pourrait tirer cent tonneaux d'huile, une petite tête prétentieuse, mignarde, vilainement féminine, où nagent, sous une perruque à mille boucles, dans une chaire grasseyette toute barbouillée de carmin et de céruse, d'affreux petits traits sans cesse en contorsion. Le comte de Golpier dépasse en minauderies les plus insupportables douairières. Il dit récemment dans un souper à M. le comte d'Artois :

» — Oui, monseigneur, j'en conviens, j'étais fait pour être femme ; ma mère disait que quelque fée avait changé mon sexe à ma naissance ; j'ai un je ne sais quoi dans les mouvements que bien des coquettes sont au désespoir de ne pouvoir attraper, et puis vous ne sauriez vous imaginer quel goût j'ai pour les petits artifices de la toilette ; croiriez-vous que tout à l'heure je brûlais du désir de mettre des mouches.

» — Et vous avez eu bien tort, M. de Golpier, de résister à ce désir, repartit gravement le prince.

» Le comte de Golpier était destiné à se passer bientôt ce caprice.

» Jeudi dernier, Perveines se rendit chez Houdéisse dans la matinée, et lui dit :

» — Tu sais que la comtesse de Golpier m'a

toujours plu infiniment? Eh! bien, il paraît que depuis hier je lui plais assez pour qu'elle veuille bien me recevoir cette nuit sans témoins; mais son mari compte parmi tous ses ridicules celui d'être exécrablement jaloux, et, à toute force, il faut que je m'en débarrasse.

» — Voilà, répartit Houdéisse, une des expositions les moins neuves qu'on puisse imaginer, et je n'ai guère envie de travailler à une comédie qui commence de la sorte. Eh! que diable, mon cher, tu aurais dû t'arranger pour donner à ton aventure un tour un peu plus piquant. Tu viens me faire là l'éternelle confidence de Léandre à Scapin. Eh! morbleu, il ne reste plus rien dans le vieux sac où l'on puise des tours depuis qu'il existe des galants soumis à ton genre d'embarras. Mon cher Perveines, je te suis tout dévoué.

Veux-tu donner une serénade dans la lune? Je te trouve des musiciens, et m'embarque avec eux. Veux-tu aller coupe les oreilles du Grand-Turc? Je suis ton homme, dispose de mon épée ; mais n'exige point que je m'enfonce avec toi dans une situation d'où rien d'imprévu ne peut jaillir.

» — Houdéisse, l'imprévu jaillit de toutes les situations, tu le sais bien, tu l'as dit toi-même: souviens-toi de ce jour où, les yeux ardents, monté sur une table, entre des verres brisés et des bouteilles vides, tu t'écriais : « Oui, le
» nouveau existera toujours pour les esprits
» hardis. Avec une duègne, un barbon, trois
» musiciens et une Andalouse, je parie de for-
» mer une intrigue qui différera de toutes
» celles qu'on a jusqu'à présent inventées.
» Le sang des veines et le vin des flacons ne
» changent point, mais du vin et du sang s'é-

» chappent chaque jour des inspirations nou-
» velles. L'ivresse de Joyeuse, d'Entragues et
» d'Épernon ne ressemblait pas à la mienne.
» Le jus des grappes qui mûrissent aujour-
» d'hui sur les coteaux de Bourgogne fera
» venir sur les lèvres de nos fils d'autres paro-
» les que les nôtres. Je bois à l'éternelle nou-
» veauté du monde, messieurs, à la nouveauté,
» mère du plaisir ! »

» Les souvenirs que rappelait Perveines remuèrent l'esprit d'Houdéisse :

» — Eh ! bien, fit-il, en lançant en l'air ses pantoufles et en se laissant glisser sur la peau de tigre qui était aux pieds de son sofa, je me charge de ton jaloux. Voyons, qu'allons-nous décider? Lui jetterons-nous un pot de grès sur la tête, lui chercherons-nous querelle, l'entraînerons-nous dans un tripot, l'enlèverons-nous; eh, mordieu! il y aurait à

faire une chose plaisante. Oui, nous l'enlèverons, et nous l'enlèverons en feignant de le prendre pour une beauté plus accomplie que Cléopâtre. Il a la prétention d'avoir un visage de femme; eh! bien, sa prétention va triompher. Sois tranquille, Perveines, assure à la comtesse qu'elle peut te donner sans crainte un rendez-vous, et passe chez tous les Navarrois pour leur dire qu'il y a réunion chez moi dans l'après-dînée.

» Le soir du jour où cet entretien se passait, il devait y avoir un bal masqué à l'Opéra, et on prétendait qu'à ce bal irait un personnage dont il est à propos que je te parle. Il y a quelques années, il ne fut question à Paris et à Versailles que d'un gentilhomme provençal, appelé Ruffé, qui venait de se conduire comme le comte de Bonneval, c'est-à-dire de quitter l'armée française, où il avait

un régiment, pour passer en Autriche et de là en Turquie. Le marquis de Ruffé avait toujours eu du goût pour la pluralité des femmes, car on disait tout bas depuis fort longtemps qu'il était bigame; il avait des dettes partout, même des dettes de jeu; il n'y avait point une seule capitale de l'Europe où il ne fût exposé à faire les plus fâcheuses rencontres. Les hommes ne changent point de peau comme les serpents, ainsi que le répète souvent Houdéisse avec un grand soupir de regret: Ruffé sentait cependant le besoin impérieux de faire peau neuve. Il abandonna son pays, sa famille, ses amis, sa religion, tout ce qu'on peut abandonner, et devint le calife Ben-Ruffé, un des mamamouchis les plus considérables de l'empire turc.

» Dans les premiers jours où l'on connut sa destinée, il fut le sujet de toutes les con-

versations. Les douairières se signaient en parlant de lui, les jeunes femmes en riaient, et les hommes se racontaient des détails fort drôles sur la cérémonie de sa circoncision; puis au bout de quelque temps, comme bien tu penses, il fut complètement oublié.

» Mais voici qu'au commencement de ce carnaval on s'aborde partout en se disant:

» — Vous souvenez-vous de Ruffé?

» — Eh! pardieu, Ruffé le mamamouchi, Ben-Ruffé, quelle vieille histoire me rappelez-vous là, qu'est-il devenu? Est-il mort? son maître le Grand-Turc l'a-t-il fait empaler? ou bien l'a-t-on enterré avec honneur dans la mosquée de Sainte-Sophie?

» — Ruffé n'est point mort, il est ici, et on le prétend chargé de la mission la plus incroyable: il vient recruter le harem dans les sa-

lons, il cherche à embaucher des présidentes et des marquises. On prétend que de gré ou de force, par la persuasion ou par la ruse et la violence, nombre de femmes ont été enlevées déjà; il va partout.

» — Mais on ne le voit nulle part.

» — Si, vous dis-je, il va partout, et ce soir même vous le rencontrerez au bal de l'Opéra.

» Depuis que les bals de l'Opéra ont commencé, il n'en est pas un seul où l'on n'ait prétendu que Ruffé dût aller, et pas un seul où on l'ait aperçu. Je ne sais quelle est la source de ce bruit, mais jamais plaisanterie, si c'en est une, ne fut poursuivie avec plus d'obstination.

» Houdéisse résolut de faire servir à mes desseins cette bizarre rumeur, et jeudi soir, après sa conférence avec les Navarrois que

Perveines avait tous convoqués, il se rendit chez Golpier-Baleine.

» —Mon cher comte, lui dit-il, je viens vous proposer un divertissement délicieux et qui fera parler de vous dans tout Paris. Ruffé, vous savez bien ce fameux Ruffé qu'on nous promet toujours et qu'on ne nous montre jamais, Ruffé sera cette nuit enfin au bal de l'Opéra, je vous en réponds, car nous avons fait partie d'y aller ensemble. Eh! bien, devinez ce qui m'a passé par l'esprit; j'ai pensé qu'il dépendait de vous de jouer à ce ministre immoral du Grand-Seigneur le plus charmant des tours. Avec votre physionomie et vos allures, s'il vous plaît de vous travestir en femme, je défie le diable lui-même de deviner le déguisement. A plus forte raison Ruffé, qui n'est pas le diable, quoique la malice ne lui manque pas, sera-t-il complètement trom-

pé. Il jurera par Mahomet et par le Coran qu'il a sous les yeux la plus belle femme de la chrétienté; et, après avoir rôdé quelques instants autour de vos jupes, il essaiera d'entamer avec vous les scandaleuses négociations pour lesquelles il est ici. Dites-moi, comte, ne sera-ce point une plaisanterie adorable? promettez-moi que vous vous y prêterez.

» La réponse de Golpier-Baleine combla les vœux d'Houdéisse: le comte trouvait la mystification des mieux conçues, il brûlait de l'exécuter. On convint qu'entre onze heures et minuit, il se rendrait en femme sous l'horloge, au foyer de l'Opéra; Houdéisse y serait déjà avec le pourvoyeur du Grand-Turc, et la comédie commencerait.

» Houdéisse fut le premier au rendez-vous; à l'heure dite, on le voyait devant le cadran,

dans la galerie encore presque déserte, avec un homme au teint basané et à la longue moustache, vêtu d'un costume turc qui, par sa simplicité et son exactitude, ne semblait pas un costume de bal masqué. Golpier ne se fit pas longtemps attendre : une couronne de roses printanières posées sur l'échafaudage d'une gigantesque coiffure, des paniers qui remplissaient les plus larges portes, un éventail à la main, un pied de fard sur le visage, des mouches jusque sur le nez, il entra en minaudant, poursuivi par les huées de tous les masques qui arrivaient en même temps que lui. Houdéisse, dès qu'il l'aperçoit, se précipite à sa rencontre.

» Voici, dit-il à son compagnon, la femme adorable dont je vous ai parlé; vous qui estimez l'embonpoint, regardez ces bras, cette taille, ces épaules; puis savourez l'ex-

pression de ces traits ; peut-on allier à prestance plus royale charmes plus agaçants ? c'est la grâce française réunie à la beauté orientale.

» — L'envoyé du sultan s'approche et admire. Il engage un entretien dans les termes de la galanterie avec la belle qu'évidemment il veut conquérir à son maître. On l'accueille d'une façon qui l'encourage. Houdéisse se retire avec un air de discrétion affecté, en faisant au comte un signe d'intelligence. Il va se promener dans le bal, et de tout côté on l'aborde pour lui dire :

» — Avez-vous vu ce vieux fou de Golpier déguisé en femme. Avec qui diable est-il ?

» — Mais avec Ruffé, qui prétend en faire l'ornement du sérail.

» — Bah ! comte, vous raillez, on dit que le Turc avec lequel il cause est tout simple-

ment le baron de Ferguse admirablement grimé, et vous devez le savoir mieux qu'un autre, puisque le baron est de vos amis.

» Houdéisse entendait ce discours pour la centième fois, quand Golpier arrivant à lui :

» —Mon cher, notre mystification réussit au delà de toutes nos espérances ; cet enragé renégat est si passionné dans sa mission, qu'il me propose de me conduire chez lui, à l'heure même, pour signer l'engagement qui me mettra en puissance du Grand-Seigneur. Après ce contrat, il me rendra ma liberté pour trois jours et, ce délai expiré, je serai sommé d'exécuter mon traité. Comprenez-vous quelle chose amusante ce sera pour moi d'avoir à montrer un pacte écrit en langue turque, avec la signature du sultan, où je serai déclaré le futur soleil du sérail. Je voudrais posséder déjà cette précieuse pièce. Ainsi donc, cher

comte, adieu, je quitte le bal avec votre aimable musulman.

» Houdéisse laissa Golpier se retirer au bras du galant mamamouchi; mais il suivit l'étrange couple à distance, et quand il l'eut vu monter dans un carrosse brun sans livrée, il se précipita dans son carrosse à son tour, en disant à son cocher :

» — Suis la voiture qui est devant nous.

» Le carosse brun, escorté par celui d'Houdéisse, parvint à une petite place déserte, plantée de grands arbres, qui avoisine une barrière. Là étaient une chaise de poste et huit hommes à cheval enveloppés de manteaux. Houdéisse descendit de sa voiture avec un changement complet de toilette : à la place de son épée de bal, il avait une solide épée d'embuscade, et ses bas de soie étaient

ensevelis dans de grandes bottes aux talons éperonnés, un vrai manteau d'aventure était jeté sur ses épaules; enfin il était semblable en tout aux cavaliers qui l'attendaient.

» Il congédia ses gens, puis attacha un masque sur son visage, et fit signe à quatre hommes qui descendirent de cheval d'en faire autant. Ces mesures prises, il se précipita avec sa troupe à la portière du carrosse où était Golpier. Le malheureux comte fut saisi par huit robustes bras et, malgré ses cris qu'on étouffait, déposé dans la chaise de poste où son ravisseur le musulman monta auprès de lui. Alors Houdéisse s'élança sur un étalon qu'on lui avait amené, et criant au postillon: « Maintenant il faut brûler le pavé, » il sortit de Paris avec ses huit compagnons, galopant autour de la chaise qu'entraînaient huit chevaux lancés ventre à terre. Les gens du roi

qui étaient aux barrières pensèrent qu'on conduisait un grand seigneur dans une prison d'État.

» Comme tu l'as déjà deviné, les cavaliers en manteau n'étaient autres que les Navarrois. La société tout entière était montée à cheval, et courait en ce moment les grands chemins. Nous fîmes près de dix lieues à toute bride sans murmurer, la main sur les fontes de nos pistolets, l'esprit au mouvement de la route et à l'entraînement de l'aventure, enfin uniquement occupés de nos rôles de brigands; mais nous avons tous un peu de l'humeur changeante d'Houdéisse. Un passetemps nous lasse vite. A peu près à la dixième lieue, à un relai, Tessan s'écria:

» — Ma foi, messieurs, nous devrions maintenant bâillonner Golpier-Baleine, et le laisser au pied d'un arbre. Avant qu'il soit de retour

dans la maison conjugale, Perveines aura eu bien le temps, morbleu, de mettre à fin son entreprise. Quant à moi, je le déclare, pour mon plaisir et pour ma conscience, j'ai assez galopé.

» — Tessan parle on ne peut mieux, s'écria-t-on de toute part.

» — Il y a, dis-je, une forêt à une demi-lieue tout au plus du village où nous sommes ; c'est là, si vous le voulez, que nous conduirons notre prisonnier.

» — Oui, repartit Houdéisse, la forêt était indispensable, je serai enchanté de voir une scène de forêt.

» — A la forêt, répétèrent tous les Navarrois.

» Et l'on se remit en route.

» Cependant le malheureux Golpier, de-

puis son enlèvement, n'avait cessé de crier que pendant les relais ; parce qu'aux relais on lui mettait un bâillon. Le bâillon détaché, il recommençait ses cris avec de nouveaux transports de rage et, mettant sa tête à la portière, il nous prenait tous à partie:

» — Drôles, misérables, infâmes valets, je ne suis pourtant point une femme, quoique s'obstine à croire l'imbécile qui est à mes côtés ; je suis le comte de Golpier, un gentilhomme français, et le Grand-Turc, au lieu d'être content de m'avoir dans son sérail, me ferait empaler s'il m'y trouvait. De par tous les diables ! gibier de potence, relâchez-moi.

» Il en est plusieurs parmi nous, mais surtout Altimbras et Tyvarlan, qui sont organisés de telle sorte qu'une injure même échappée de la bouche d'un homme ivre, proférée par un mendiant ou un fou, les fait

trembler toujours de courroux depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils pâlissent, leurs yeux s'égarent, et leurs épées sortent de leurs fourreaux.

» Depuis longtemps je m'apercevais que leurs regards brillaient dans l'ombre, et qu'ils se faisaient violence pour ne point répondre aux apostrophes du comte. Tout à coup, un incident vint les faire éclater. Ferguse, qui est une de ces natures, montra brusquement sa tête à côté de celle de Golpier, et criant aux postillons d'arrêter :

» — Par la mordieu, fit-il d'une voix toute tremblante de colère, je suis fatigué de mon rôle. J'avais imaginé, pendant la première partie de mon voyage, de feindre que je m'étais enivré en fumant des cigarettes d'opium, et je ne répondais que par des paroles incohérentes à toutes les paroles de ce fou ; mais

je suis las de m'entendre appeler Turc abruti, musulman de malheur, et je déclare ici à monsieur (il mettait son visage contre celui du comte) que je le reconnais bien pour M. de Golpier, que moi, baron de Ferguse, j'ai voulu me divertir à ses dépens, et suis prêt à lui en rendre raison sur-le-champ, aux armes qu'il choisira.

» En vérité, spectacle plus grotesque ne fut jamais que celui de ces deux têtes, dont l'une était coiffée d'un turban, l'autre chargée de rubans et de fleurs, s'agitant à la même portière dans les emportements d'une fureur convulsive. Une partie des Navarrois fut prise d'un accès de gaîté. Altimbras et Tyvarlan montrèrent leur caractères dans le plus complet et le plus curieux développemeut. Au lieu de railler la colère de Ferguse, ils l'acceptèrent comme la plus légitime, la plus

naturelle du monde, et se mirent à la partager,

» — Oui, crièrent ils à la fois, qu'on dégaîne; les oreilles tintent et les joues brûlent aux injures qu'on entend depuis des heures. Bien dit, Ferguse, descends, et qu'on donne à cet homme une épée.

» Ferguse poussa d'un coup de pied la portière, et peu s'en fallut qu'il ne vînt rouler avec le comte au milieu de nous. Le Turc et la future sultane s'étaient précipités en même temps dehors, se tenant par la gorge, et même, je crois, s'allongeant quelques gourmades.

» — Oh! honte pour des gentilshommes, firent en s'élançant sur eux Altimbras et Tyvarlan, un duel à coups de poing va-t-il avoir lieu au milieu de nous? Vite, que l'on se sépare, que l'on s'arme et que l'on s'aligne.

» Houdéisse alors s'avança, et, se plaçant en face de Golpier, les traits découverts, sous une des lanternes de la chaise de poste :

» — Monsieur de Golpier, dit-il, me reconnaissez-vous? je suis le comte d'Houdéisse; c'est moi qui suis l'auteur de la mystification dont vous êtes le jouet; c'est à moi seul qu'il appartient de vous donner satisfaction.

» Malgré les réclamations passionnées de Ferguse, ce fut Houdéisse que M. de Golpier voulut pour adversaire, dès qu'il l'eut reconnu. Auprès de la conduite d'Houdéisse, notre conduite à tous lui paraissait presque innocente. L'auteur et la victime de la plaisanterie furent mis en face l'un de l'autre, armés chacun d'une épée. Altimbras et Tyvarlan détachèrent les lanternes de la chaise, et se placèrent à côté d'eux pour les éclairer.

» J'ai vu rarement scène plus bizarre. Nous

étions à l'entrée de la forêt où devait être le terme de notre course. De grands arbres noirs, laissant voir un espace étroit et obscur de ciel où brillaient quelques rares étoiles, bordaient les deux côtés du chemin. Des cavaliers enveloppés de manteaux, tenant leurs chevaux par la bride, formaient au milieu de la route un cercle autour des deux champions; et figure-toi l'aspect fantasque de ces champions: l'un, avec ses grandes bottes auxquelles sonnaient des éperons et son large feutre, avait l'air tout simplement d'un raffiné du temps de Louis XIII; mais l'autre, avec sa robe dont les paniers froissés et changés de place formaient de bizarres grosseurs, sa coiffure poudrée, ses mouches, tout son ajustement de carnaval, semblait le personnage d'une vision grotesque.

» Après quelques coups vigoureusement

portés et parés de part et d'autre, l'épée d'Houdéisse disparut presque tout entière dans les plis de l'étoffe à ramages qui bouffait autour de Golpier.

» —Bah ! s'écria Puy-Cénis, je suis sûr qu'il n'y a qu'un panier de crevé ; c'est une chose monstrueuse que ce duel. On aurait dû faire déshabiller M. de Golpier ; son costume vaut dix plastrons.

» Puy-Cénis se trompait : Golpier-Baleine chancela dans ses immenses jupes, et nous vîmes du sang briller sur l'épée qu'avait retirée Houdéisse. On déshabilla le pauvre diable de mystifié, et l'on découvrit qu'il avait reçu dans le bas-ventre une blessure assez grave.

» Nous donnâmes l'ordre au postillon de le conduire chez le médecin du village voisin. Nous arrivâmes à une petite maison blanche,

percée d'une porte verte, à côté de laquelle on distinguait une pate de biche et cette inscription écrite en gros caractère : *Sonnette du docteur.* Je tirai la pate de biche de toutes mes forces. Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de nous, et à cette fenêtre parut une tête enveloppée dans une coiffe de nuit ; c'était la tête du médecin.

» —Docteur, docteur, lui dis-je, quittez votre femme si vous êtes marié, mettez vos pantoufles, prenez un bougeoir, et descendez, on a besoin de vos talents ; il s'agit de sauver un personnage de la plus haute distinction qui vient de recevoir un coup d'épée dans une excursion nocturne.

» La fenêtre se referma ; nous vîmes s'allumer une lumière, nous entendîmes un pas précipité, puis la porte de la maison, brusquement poussée, laissa sortir un petit homme

en robe de chambre qui se précipita vers la chaise de poste.

» — Un personnage de distinction qui vient s'adresser à moi! quel honneur! messieurs, montrez-moi votre blessé au plus vite.

» Et l'impatient docteur ébranlait la portière du carrosse.

» Quand il vit l'étrange créature qui était couchée sur les banquettes, il fit une si singulière mine, poussa un tel cri d'étonnement, que nous partîmes tous d'un éclat de rire.

» —Messieurs, dit Houdéisse, nous avons satisfait au devoir de l'humanité, de grâce éloignons-nous sur ce tableau; il serait fâcheux qu'aucun autre le remplaçât dans notre mémoire; je vais seulement, si vous le permettez, pour être à l'abri de tout repro-

che, payer d'avance le docteur, puis nous piquerons des deux.

» En achevant ces mots, il jeta une bourse pleine au visage du médecin. Ferguse s'élança dans son costume de Turc sur le cheval d'un des postillons qu'il fit dételer, et tous les Navarrois, abandonnant leur victime, reprirent au galop la route de Paris.

» Le roi a fort mal pris notre équipée. Dans la soirée d'hier, Houdéisse a été prévenu par le lieutenant de police, avec lequel il est lié, que tous les Navarrois devaient s'éloigner au plus vite, s'ils voulaient éviter la colère de Sa Majesté.

» Nous proscrire de Paris au milieu du carnaval, voilà qui est monstrueux. Il a fallu se résigner pourtant. Golpier-Baleine se donnait des airs de philanthrope ; il distribuait

tous les vendredis à des malheureux, qui risquaient ensuite de mourir dans les coliques, une horrible soupe de sa façon, faite avec toutes sortes d'herbes de pharmacien, qu'il appelait sa soupe sanitaire. Ce procédé lui avait gagné le cœur du roi, qui, pour ses manies de charités, lui pardonnait des opinions d'abbé philosophe.

» Si le comte de Golpier meurt, plus d'un d'entre nous ira peut-être à la Bastille, et, même s'il se rétablit, il sera très imprudent aux Navarrois de battre d'ici à quinze jours le pavé de Versailles. Donc, ce matin, toute la société s'est rassemblée chez moi, et, après mille délibérations, voici la résolution inattendue que j'ai fait tout à coup adopter. Nous sommes convenus, mon cher Valpéri, d'aller, cherche à deviner où? je te le donne en cent mille! d'aller chez toi. Quoi! vas-tu

t'écrier, chez moi, à Valpéri, dans ce vieux château qui ressemble à un nid de revenants? Voilà un plaisant gîte pour des gens qui cherchent un lieu où puissent tinter tous les grelots du carnaval.

» C'est justement ce qu'il y a d'absurde dans ce parti qui nous a séduits tous. A l'instant où Paris s'embrase au souffle des plus ardentes joies, nous, les rois de la folie et de la jeunesse, aller établir notre cour dans un mélancolique manoir de la Champagne, perdu entre un grand bois sans feuilles et une plaine glacée, voilà qui est piquant, nouveau, qui doit réjouir un cœur de Navarrois.

» Je sais quelle autorité tu exerces à Valpéri; pourvu que le baron ait une chambre où il puisse noircir du papier le jour, et la nuit, causer de sa fenêtre avec les étoiles, sans

qu'on vienne le troubler, il demeure dans un calme absolu, ne prend part à rien de ce qui se passe autour de lui. Ainsi, nous pouvons disposer sans crainte de ta maison.

» Mon très cher, demain soir tu verras arriver dix fourgons, puis six chaises de poste : dans les fourgons, il y aura des volailles truffées, des homards, des faisans, du vin de Champagne ; et, dans les chaises de poste, dix Navarrois, accompagnés des plus jolies danseuses de l'Opéra. Puisqu'on ne nous permet pas de rester au foyer du plaisir, nous emmenons le plaisir avec nous.

» Dans quelques jours il ne restera plus à Valpéri une chauve-souris, un fantôme, un loup-garou ; ton château entendra des bruits inconnus aux échos de ses voûtes ; la gaîté y remplacera la terreur ; les vivants en chasseront les morts.

» Adieu, cher Valpéri, je t'embrasse. Dis donc, chevalier, demain soir nous souperons face à face. »

XI

Dans la lettre que je viens de vous transcrire, il est sans cesse question des Navarrois. Il me semble difficile, madame, que vous ignoriez quelle réunion d'hommes ce nom-là désignait. Cependant, comme on a bien oublié Tyr, Babylone et Carthage, qui sait si par hasard l'on n'aurait pas oublié aussi les splendeurs de l'auguste société des Navar-

rois ? J'avoue que j'en ai grand'peur, quand je pense qu'il y a déjà près de trois mois que cette illustrissime société est dissoute.

Les Navarrois étaient, en comptant, madame, celui qui a l'honneur de vous écrire, onze jeunes gens, que réunissait une même aversion pour les côtés vulgaires de l'existence et un même amour pour ses côtés fantasques. C'étaient onze jeunes gens qui, poussés par le désir inquiet d'un bien qu'ils étaient convenus de nommer le plaisir, couraient à travers la vie, comme des écoliers à travers un jardin, se riant de toutes les barrières, se moquant de toutes les précautions et de toutes les défenses, brisant les cloches qui couvrent des fruits encore verts, cassant les plus belles branches des espaliers, grimpant aux cimes de tous les arbres, et, si par hasard quelque nid de ramier ou de rossignol se trouve dans

les feuilles, jetant sans pitié au vent les plumes de l'oiseau avec le duvet de sa couvée.

Plus d'un Navarrois avait dans le caractère de la sensibilité, de la tendresse, même ce qu'on nomme de la bonté; mais les Navarrois rassemblés formaient un être formidable, plein d'appétits furieux, comme un chef sauvage, et de caprices désordonnés, comme une reine d'Orient. On pouvait caractériser la société tout entière par les mots dont se sert Saint-Simon pour peindre Lauzun : « Le duc de Lauzun, dit cet éloquent gentilhomme, était ennemi même des indifférents, extrêmement brave et dangereusement hardi. » Les Navarrois poursuivaient d'une continuelle haine ce qu'ils appelaient le monde extérieur; le Cid se fût incliné devant leur bravoure, et, si le soleil leur eût confié son char, ils eussent mis exprès le feu au ciel.

Ils s'étaient appelés Navarrois parce qu'Altimbras, un des fondateurs de la société, était d'une famille de la Navarre, et que ce nom, d'ailleurs, avait paru beau. Le fait est qu'il est noble, retentissant, rappelle un des vers les plus héroïques de Corneille, et fait rêver de grands coups d'épée. A ces titres, il excita l'enthousiasme de Tyvarlan, de Ferguse, et personne n'eut d'objection à leur opposer.

A l'époque où Varville m'annonça son singulier projet, je ne faisais point partie des Navarrois, puisque je n'avais pas encore quitté Valpéri, mais nombre de lettres, pleines de leurs exploits, m'avaient appris depuis longtemps à les connaître.

J'allai trouver le baron aussitôt que j'eus reçu la nouvelle de la soudaine invasion qui menaçait le château. Je lui montrai la nécessité dans laquelle je me trouvais d'exercer

une hospitalité réclamée par un ami. M. de Valpéri, dont l'humeur sauvage s'effrayait à l'idée de toute visite, ressentit une contrariété réelle, mais qu'il parvint cependant à maîtriser. De ce ton étrangement soumis qu'il prenait sans cesse avec moi, il me dit que je pouvais disposer à mon gré de sa maison, que seulement il demandait à se confiner dans ses appartements tout le temps que durerait la visite dont je le prévenais.

Le dimanche gras, dans la soirée, vers dix heures, cette bizarre visite s'annonça. Des fourgons entrèrent dans la cour, puis ces fourgons furent suivis par des chaises de poste, et des chaises s'élancèrent, en costumes de voyage, les persécuteurs de Golpier, les exilés de Versailles, en un mot, les Navarrois. Varville, dès qu'il m'aperçut, courut se jeter dans mes bras et m'accabla d'embrassades.

Il faisait un froid des plus âpres. Le ciel était couvert de nuages d'un gris pâle qui portaient la neige dans leurs flancs; des bises glaciales traversaient l'air; enfin l'hiver exerçait son pouvoir dans toute sa rigueur. J'avais ordonné qu'on dressât une table et qu'on allumât un grand feu dans une des salles du château, de sorte que mes hôtes furent saisis par ce contraste, dont l'effet réjouissant est immanquable, du bien-être et de la gaîté du toit avec le malaise et la désolation du dehors.

Quand le vin eut coulé dans les verres, et que les couteaux se furent enfoncés dans les entrailles parfumées des lièvres aux sauces piquantes, des volailles aux truffes, enfin de tous les animaux de basse-cour ou de garenne qui couvraient la table, les fronts s'éclaircirent, les yeux brillèrent, l'atmosphère de la

salle se remplit des esprits joyeux qu'attirent le bruit des bouteilles, les lumières et les voix jaseuses. J'étais à côté de Varville.

— Tu vois, mon cher, me dit le vicomte, que notre repas n'est point languissant quoique nous manquions de femmes ; et, à propos, comment ne m'as-tu point demandé pourquoi les nymphes dont je t'ai parlé ne nous accompagnaient pas ? C'est, mon aimable chevalier, parce que le marquis de Puy-Cénis, un de nos frères, n'a jamais voulu y consentir. Ce beau marquis, dont la politesse est célèbre à la cour, qui est plus expert en matière de convenances qu'un grand d'Espagne du temps de la princesse des Ursins, a prétendu que le baron de Valpéri étant un gentilhomme, et des meilleurs, on ne pouvait point le traiter comme un cabaretier, en arrivant chez lui avec des filles. Altimbras, Tyvarlan et Fer-

guse ont soutenu Puy-Cénis, et voilà ce qui a été réglé : le scandale d'une bruyante entrée de danseuses sera évité au château de Valpéri ; mais le plaisir n'y perdra rien. Demain, on introduira en secret, par une porte du parc, celles qui devaient aujourd'hui faire irruption avec nous dans la grande cour. De cette sorte tout s'accorde, nos scrupules d'hommes de qualité et notre besoin de divertissement.

Tandis que Varville me parlait, le repas s'animait de plus en plus. Quand je vis, grâce aux causeries où s'engageait autour de nous chaque convive, naître pour mon voisin et moi la liberté, même l'isolement :

— Cher vicomte, fis-je à voix basse, nomme-moi, je t'en prie, pendant que nul ne songe à nous regarder, tous les Navarrois qui m'entourent. Je veux faire une intime con-

naissance avec chacun d'eux, et quoique tes lettres m'aient déjà beaucoup appris de leur caractère et de leur existence, en me montrant leurs figures, tu peux m'en apprendre bien davantage encore.

— Eh bien ! chevalier, répondit Varville, commençons par celui qui est en face de toi, cet homme aux larges épaules et aux yeux noirs, qui montre, entre deux lèvres d'un vif incarnat, des dents d'une blancheur étincelante : c'est le baron de Ferguse, une lame dangereuse. En dépit des lois, Ferguse a tué déjà deux mousquetaires, un officier de dragons et trois chevau-légers. Il est venu à Versailles d'un vieux château situé aux flancs des Pyrénées, à quelque distance de celui d'Altimbras. Il a la force et la ruse d'un chasseur d'ours. Je crois qu'il pourrait être féroce. On dit qu'un jour il s'est amusé à

noyer une de ses maîtresses dans un bain. Le fait n'a pas été prouvé, mais je ne soutiendrais point qu'il est faux. Ce qui est certain, c'est que, les yeux ardents et le front sombre, il assiste à une orgie comme à un combat, inébranlable au milieu de tous ses compagnons qui chancellent. Je te raconterai de lui une histoire avec Formidosa, une courtisane de Rome, qui est un fragment de poème épique. Mais passons au jeune homme mince et fluet qui est à côté de lui : c'est le chevalier d'Elfe ; auprès de la débauche homérique tu vois le libertinage des temps modernes, le séducteur de Cécile de Volanges à côté du ravisseur de Léda. Contemple ces paupières rougies, ces narines affaissées, ces lèvres pâles qui s'allongent, au risque de former une grimace et de produire un bégaiement quand elles sont forcées de s'ouvrir, pour cacher des gencives dégarnies

avant le temps. Tu as sous les yeux un libertin gourmet. La petite maison d'Elfe est renommée entre toutes les petites maisons : on y trouve des sophas et des baignoires qu'il prétend avoir achetés à Cythère ; le fait est qu'on ignore où il se procure toutes les recherches voluptueuses dont il s'entoure. Toutefois son goût pour les femmes, quoiqu'en détruisant sa santé, n'a pas trop amolli son âme. Il sait au besoin pousser gaillardement une affaire ; il est susceptible d'inspirer et de ressentir de l'entrain ; enfin on l'a jugé digne d'être Navarrois : c'est assez te faire son éloge. Ce gentilhomme au sourire mélancolique avec lequel il parle, c'est le comte de Perveines, celui qui a été la cause première des mésaventures de Golpier-Baleine. Perveines est aussi rêveur qu'un Navarrois puisse l'être. Il séduit les femmes par un air de tendresse pensive qui est d'un nouvel et mer-

veilleux effet. Le regard de ses grands yeux bleu sombre semble toujours baigné de larmes amoureuses; et cependant mettez-lui à la main un verre ou une épée, et vous n'aurez pas affaire à un homme qui ne sait que pousser des soupirs. Demande à Tyvarlan comment il pourfendit un major allemand, et à Besons comment il jeta sous la table un colonel suisse. Perveines est un des membres les plus illustres de notre société. A côté de lui, ce visage brun, que décore une paire de longues moustaches, c'est le visage d'Altimbras. Le marquis d'Altimbras est major dans les housards de Ramstad, le régiment favori de la reine. Mettez ensemble Ajax, Rodomont, tous les fanfarons valeureux qui existent et ont existé depuis que les hommes se servent des armes, ils seront tous dépassés par Altimbras. Le ciel aurait dû le faire naître au temps de Brantôme, quand les ardeurs cas-

tillannes étaient à la mode chez les Français, quand les longues rapières et les dagues effilées charmaient le regard des belles; il eût séduit toutes les femmes à la cour de Charles IX. Aujourd'hui que les maris n'assassinent plus, il dédaigne les bonnes fortunes et ne sait où jeter ce qu'il y a de passion emportée en lui. Il y a quelques années, voyageant en Bohême avec quelques gentilshommes de son caractère, il lui vint dans l'humeur de se faire brigand ; ses compagnons partagèrent sa fantaisie, et voilà toute une troupe de bandits qui s'installe dans la Forêt-Noire. Malheureusement, il existe en Allemagne, dans les universités, une jeunesse roturière qui s'avise de se livrer à ses caprices comme nous autres Navarrois : des étudiants imaginèrent aussi de parcourir les bois en brigands. On ne pouvait risquer d'être confondu avec une semblable canaille ; Altimbras leur céda

la place et revint à Versailles. Il aime notre société avec passion parce qu'elle peut répondre seule, quoique d'une façon bien incomplète encore, au besoin de mouvement et d'entreprise dont il est sans cesse tourmenté. Regarde maintenant, à la gauche de Ferguse, ce seigneur vêtu avec tant d'élégance, quoiqu'en costume de voyage comme nous tous ; c'est le marquis de Puy-Cénis, un favori du comte d'Artois, le type le plus accompli du courtisan qui ait jamais existé en France, au siècle même de Louis XIV. Il réunit en lui seul d'Antin et La Feuillade. C'est un homme à rajuster ses manchettes en tournant un compliment au roi sous le feu d'une tranchée. Il se pendrait pour avoir manqué une révérence, et cependant sa politesse n'a point de pédanterie. C'est la grâce en personne ; j'entends la grâce toutefois telle qu'on la comprend à Versailles, marchant sur des

tapis de brocard avec des talons rouges; non point telle que l'eût vue Phidias, posant ses pieds nus sur le sable d'un cirque : de sa taille longue et trop fine, de son cou mince, de ses membres un peu grêles, un sculpteur antique n'eût su rien faire, et un artiste moderne, au contraire, peut tirer un parti merveilleux. Il existe de lui un portrait qui est un des chefs-d'œuvre de Rodrigue de Hurza. C'est le prince de Besons qui rit en ce moment avec complaisance, montrant ses dents, qu'il a fort petites et très blanches. Le teint de Besons indique qu'il se nourrit d'ailes de perdreaux et de faisans. Je ne te donne point ce personnage, si gras et si frais, comme le plus accompli des Navarrois; Besons a de grands défauts. Il avait autant de prétentions au violon que le roi Frédéric et un de nos ambassadeurs, le comte de Guines, purent jamais en avoir à la flûte. Je ne saurais te dire com-

bien d'efforts nous avons dépensés pour lui faire comprendre ce qu'une pareille vanité avait de misérable chez un homme de sa sorte. Un jour Houdéisse découvrit chez lui bien autre chose : il dansait et se piquait de bien danser ! Peu s'en est fallu qu'il n'ait figuré dans un ballet sur le théâtre du Petit-Trianon. Notre société partage tout entière les opinions de Tyvarlan sur les gens de qualité qui chantent et dansent en public ; elle trouve qu'on ne saurait assez les conspuer pour ce goût honteux de vouloir servir à l'amusement d'autrui. Si Besons depuis longtemps n'a pas cessé de faire partie des Navarrois, c'est qu'il doit à sa naissance et à une magnificence sans bornes des titres qu'on ne saurait oublier. Le duc de Tessan, celui qui, en ce moment, tend son verre, est un grand seigneur dans toute la force du terme. Il n'a point l'esprit très étendu, ni surtout très cultivé ; mais il est

gai, hardi, et tient pour les meilleurs principes. Il nous est fort utile pour diriger Besons, dont il a le violon en horreur. C'est lui qui fit enfermer un jour dans son clavecin, pendant toute une soirée, un musicien qui lui avait manqué de respect; c'est lui aussi qui, l'an dernier, culbuta dans la boue, à Longchamp, le carosse du chanteur Mabile. C'est un des meilleurs écuyers de France et le plus intrépide des chasseurs. Ses prétentions ne blessent aucun de nous, son courage nous sert, et l'exagération de ses idées nous amuse. Ce grand homme bien découplé, qui a une balafre sur la joue, c'est le marquis de Tyvarlan; te le nommer, c'est tout dire, tu sais le dicton des armoriaux sur sa famille. Il a le caractère qu'ont eu jusqu'à ce jour tous les siens. C'est le neveu de ce commandeur qui fut témoin des prétendus miracles de Staccio, et il m'a affirmé, soit dit entre parenthèses,

que son oncle regardait ce Staccio comme un charlatan. Le marquis de Tyvarlan ne saurait être comparé qu'aux chevaliers du temps de Charlemagne. Il s'est signalé par les duels les plus bizarres. Je ne sais point ce qu'il ne tenterait pas : un jour, sur les bords de la Méditerranée , il paria de livrer à un requin un combat à la mode des nègres. Il avait entendu dire que les habitants de la Guinée descendent nus dans la mer avec un sabre, pour lutter contre ces terribles bêtes ; il voulut faire comme eux. A une heure dite, il vint avec des gentilshommes et des officiers de marine sur le rivage, se dépouilla de tous ses vêtements, prit une longue dague, qui avait appartenu à je ne sais quel Tyvarlan , et, se précipitant dans les flots , se mit à nager vers un endroit où l'on avait signalé un de ces monstres. Il y eut un instant d'angoisse parmi les spectateurs; puis , on le vît reparaître victorieux ,

sa dague sanglante entre les dents, fendant les ondes d'un bras et soutenant de l'autre le corps éventré du requin. Voilà, n'est-ce-pas, un digne Navarrois; eh! bien, maintenant, mon cher chevalier, jette un coup d'œil à la dérobée sur ton plus proche voisin, et tu verras l'honneur de la société, le comte d'Houdéisse. Un esprit toujours en frais et jamais dans l'indigence, la plus divertissante mobilité dans l'humeur, voilà ce qui recommande Houdéisse à l'admiration de tous. Houdéisse n'a lassé encore ni un ami, ni une maîtresse. Et comment se lasserait-on de lui? Pour ceux qui le pratiquent avec le plus d'assiduité, c'est à chaque instant un homme nouveau. Vous l'avez quitté tout à l'heure dans une attrayante rêverie, parlant d'une femme qu'il a aimée ou d'un compagnon qu'il a perdu avec un charme de mélancolique éloquence qui remuait le cœur, et vous le re-

trouvez bruyant, joyeux, songeant au souper du soir. Il n'y a qu'un moment, couché sur son sofa, il laissait tomber une larme sur le portrait de cette pauvre présidente, et maintenant le pied leste, l'œil brillant, il court à sa fenêtre faire des agaceries à sa voisine.

XII

Encore mieux que les portraits de Varville, les actions et les discours des Navarrois achevèrent de m'initier à leur esprit. Douze danseuses, les plus célèbres du jour, celles qui mettaient à vide le plus de bourses et ruinaient le plus de santés, arrivèrent dans le château, comme il avait été dit, de nuit et par une porte du parc.

Le mardi gras, à onze heures du soir, nous étions tous réunis dans un grand salon décoré au goût du règne de Louis XIII. Un immense lustre, dont les branches étaient formées par des feuilles d'acanthe, mêlées de figures de raffinés et de syrènes, éclairait une longue table autour de laquelle venaient de s'asseoir les Navarrois et leurs compagnes. Les visages des femmes, pour la plupart jeunes et charmantes, étalaient l'insouciante misère nécessaire à ces créatures, dont la misère a remué les langes et coudra un jour le linceul, à ces créatures qui, au sein de la lumière du luxe, tiennent toutes par des liens que l'on sent dans l'ombre à quelque hideuse infortune, à une sœur qui se prostitue au coin d'une borne, à un père qui se couche ivre au bord du ruisseau, à une mère qui grelotte sur un grabat. Les visages des hommes étaient animés d'une pétulante inquiétude ; ce souffle invisible et

divin qu'on poursuit avec tant d'ardeur impatiente et quelquefois même farouche, le plaisir, consentirait-il à s'abattre au milieu de ces flacons près d'être vidés ?

Houdéisse remplit le premier son verre et dit :

— Messieurs, à la sérénissime société des Navarrois, aux véritables rois de ce monde, à ceux qui comprennent les choses ! Point d'excuse pour qui ne sera point heureux cette nuit : il y a ici des femmes et du vin, les deux sources de la joie humaine.

Alors le festin commença. Sous la céruse et le rouge qui couvraient les joues de nos magiciennes, l'ivresse étendit à son tour ses brûlantes couleurs : propos hardis, choc des verres, bruyants baisers, chansons folles, toutes les cloches de l'orgie se mirent en branle une à

une, et finirent par tinter ensemble dans un orageux carillon. A un instant où le tumulte était à son comble, où les corps se démenaient sans règle ni mesure, tandis que les esprits se laissaient rouler au hasard au sein des vapeurs enflammées du vin, Houdéisse se leva, et, montant sur la table, s'écria d'une voix qui dominait tous les bruits:

— Je demande le silence pour proposer un divertissement inattendu, et qui surpassera, je l'espère, tous les divertissements connus jusqu'à ce jour. Il ne fallait point que nous eussions à nous reprocher de ne pas avoir su égayer ce vieux château par quelque mascarade plus belle, plus étincelante, que toutes celles qui, maintenant, réjouissent Paris; Varville et moi nous avons pourvu à ce qui était pour la société un besoin d'honneur. Nous allons organiser un ballet comme

Louis XIV n'en a pas vu, alors que Molière écrivait pour lui *les Plaisirs de l'île enchantée*; un passe-temps d'Héliogabale, tel sera le sujet de ce ballet. Il y a ici douze femmes et onze hommes: un de nous, celui que le sort désignera pour jouer le rôle d'empereur, se placera sur une estrade, vêtu de pourpre, entre deux femmes habillées, l'une en courtisane d'Orient, l'autre en courtisane romaine; puis, les dix nymphes et les dix gentilshommes qui resteront se transformant, celles-ci en vestales, ceux-là en bêtes féroces, figureront une scène du cirque. Un de nos fourgons était rempli de costumes; nous allons faire paraître les voiles blancs les plus candides et les crinières de lions les plus formidables qui se soient mêlés jamais dans une arène de l'ancienne Rome.

Des acclamations de joie et de surprise

accueillirent les paroles d'Houdéisse, et l'on s'occupa sur-le-champ des préparatifs de la fête annoncée; des laquais apportèrent de grandes caisses remplies de costumes. Avant de se travestir , on tira au sort le nom de celui qui serait salué César ; ce fut mon nom que le sort amena.

L'habit que m'ajusta Varville était magnifique : le bandeau rouge dont il ceignit ma tête étincelait de pierreries, et le manteau d'un pourpre sombre qu'il jeta sur mes épaules rayonnait d'un royal éclat. Je montai sur une sorte de trône construit à la hâte avec des tables et de riches tapis à larges rosaces d'or. A côté de moi vinrent s'asseoir deux femmes. L'une, à la taille puissante, aux cheveux d'un blond fauve, aux yeux d'un bleu ardent et obscur, à la physionomie à la fois orgueilleuse et lascive, présentait, vêtue com-

me elle l'était d'une robe antique semée d'étoiles d'argent sur un fond d'azur foncé, le type de la courtisane romaine, de la louve, pour conserver une des formidables expressions de la langue de Juvénal; l'autre, aux membres grêles et souples, roulée comme une vipère dans ses écharpes de gaze, laissant deviner plutôt que montrant, sous son voile brodé d'or: un visage brun encadré dans des cheveux noirs, sous sa tunique d'un rose transparent: un petit pied chaussé dans des babouches garnies de perles; l'autre faisait songer de Cléopâtre. Elle avait du serpent et de la Péri, de la bête dangereuse et de la divinité enchanteresse; c'était bien la courtisane telle que la durent voir les palais de Tyr et d'Alexandrie.

Sur mon trône, entre ces deux beautés assises toutes deux à mes genoux, l'attente me

sembla courte. Les Navarrois s'étaient retirés avec les filles d'opéra dans une pièce voisine du salon où l'on avait soupé et où devait se passer le ballet. Soudain j'entends un grand bruit, les portes s'ouvrent avec fracas, et je vois entrer une cohue d'ours, de lions, de tigres, enfin des plus redoutables animaux que recèlent les montagnes de l'Atlas et les déserts de la Lybie. Un instant après paraissent, vêtues de longues robes blanches à la forme séraphique, le front couvert d'un voile qui descend jusqu'à leurs pieds, dix vierges semblables à celles dont le sang était bu par le sable du cirque. Un spectacle inouï, une scène de rêve, se passa alors sous mes yeux.

A un signal donné, les vierges et les bêtes se confondent, et engagent une danse comme en ont vu peut-être, dans des nuits infernales, les cours des vieilles abbayes, mais non point

certainement les jardins de carton de l'Opéra. La bizarrerie de la mascarade, la nouveauté de ses circonstances, l'ardente et forte extravagance des Navarrois, avaient fait passer dans les vulgaires créatures associées à nos plaisirs une fougue à la hauteur de la fête qui se donnait. Échevelée, la tête jetée en arrière, les yeux levés au ciel, une fille de la Rome chrétienne se balance entre un tigre et un léopard; une figure svelte et pure qu'on prendrait pour une vision, une vierge sortie tout à l'heure de l'ombre sacrée des catacombes, s'élève entre les bras monstrueux d'un ours colossal. Puis, bêtes féroces et martyres, futures habitantes des cieux et hôtes des cavernes terrestres, s'entrelacent dans une ronde qui tournoie autour de mon trône.

L'atmosphère où cette saturnale avait lieu, chargée des vapeurs d'un festin, baignée de

la chaude lumière des bougies, traversée par les nuages de poussière diamantée que les pieds des danseuses faisaient jaillir du parquet, était devenue intolérable. Houdéisse, que je crois voir encore avec l'élégante robe de panthère qui dessinait sa taille mince et hardie, ouvrit une fenêtre qui donnait sur le parc. Il avait neigé depuis vingt-quatre heures, et, ainsi qu'il arrive souvent quand le ciel a secoué les frimas qui cachaient l'azur de son manteau, le temps était moins dur ; les vents nocturnes qui couraient dans l'air semblaient presque des vents printaniers. Il faisait une nuit d'argent. Suspendue dans des cieux transparents et sereins comme les ondes d'un lac, la lune jetait sur les cimes blanches des arbres les faisceaux de sa lumière magique. Le parc offrait d'éblouissants et mystérieux lointains où l'imagination se sentait ravie.

— Parbleu, s'écria Houdéisse après avoir contemplé un instant cet aspect, ce grand parc avec sa clarté de lune et ses solitaires allées a je ne sais quel orgueilleux mystère qui m'irrite ; je voudrais faire pénétrer dans ses retraites la pompe bruyante de notre mascarade ; je voudrais obliger ses dryades, s'il se cache des dryades dans le tronc glacé de ses arbres, à s'arracher de leur repos pour venir sur le seuil de leur demeure nous regarder passer. Je suis d'avis que nous placions sur un palanquin Héliogabale avec ses deux favorites, puis que nous allumions des torches, et que nous lancions ainsi dans ce jardin un cortége semblable à ceux qui foulaient les dalles de l'ancienne Rome autour de la litière des Césars.

Tous les Navarrois s'éprirent de la fantaisie d'Houdéisse. En quelques instants, avec des

brancards et un tapis, on forma une manière de palanquin où je pris place entre la louve de Rome et l'aspic d'Alexandrie. Les vierges et les animaux s'armèrent de torches de résine qui jetaient des lueurs farouches, et la plus étrange des processions s'engagea dans les blanches allées du parc endormi.

Entraîné par cette troupe d'êtres chimériques à travers cette nuit lumineuse, sous ce vaste ciel où s'égaraient mes yeux, il me semblait être emporté dans un rêve. Un caprice singulier s'éleva soudain dans mon esprit. En passant devant la cabane de Zareb, la pensée me vint de le tirer de sa retraite et de l'associer à notre saturnale. Malgré les cris de terreur que se mirent à pousser nos femmes, je le sortis de son trou, et j'enroulai autour de mon corps son long corps souple et éclatant. Ce fut vraiment alors que rien ne manqua

plus à la fantasque nouveauté de la scène. Cet empereur lui-même dont on m'avait donné le nom, cette monstrueuse créature, née sous le même ciel que Bacchus, et mêlant comme lui la nature du tigre à celle du dieu, Héliogabale, dans ces pompes qui étonnaient des regards accoutumés aux inhumaines magnificences du cirque, n'avait jamais pu étaler plus bizarre et plus redoutable spectacle que celui de ce serpent enlaçant mon corps dans ses étincelants anneaux, et dressant auprès de ma tête une tête altière, formidable, où se montrait, rendue plus redoutable encore par l'expression d'un orgueil diabolique, cette silencieuse intelligence de la bête qui précipite l'âme humaine dans des abîmes d'effroi.

En apprenant que les Navarrois allaient venir séjourner à Valpéri, j'avais relégué le

pasteur Brendt et sa famille dans un petit pavillon situé à l'extrémité du parc, pour dérober ma maîtresse aux entreprises des dix plus audacieux gentilshommes de la France. Notre excursion nocturne nous conduisit jusque sous les fenêtres de ce pavillon. En passant devant la demeure de Louise, je songeai à elle, et je regardai la croisée de la chambre qu'elle habitait. Alors, à la lueur des torches, il me sembla, derrière les vitres, apercevoir une forme de femme; puis cette forme me parut s'affaisser, et je ne distinguai plus rien. Ah! c'est Louise, pensai-je, qui, tirée de son sommeil par un bruit insolite, est venue voir passer ce cortége; de quel songe infernal elle a dû se croire le jouet!

Et telle est, madame, ma nature, qu'au lieu de serrer douloureusement mon âme,

cette pensée y causait une sorte d'épanouissement. Comme l'esprit des tempêtes peut se plaire au choc des vagues, moi je me plais au choc des sentiments dans les cœurs.

XIII

Il faisait grand jour depuis plusieurs heures, et, comme passent les orages, l'orgie aussi avait passé ; mais toutes ses traces n'étaient pas effacées encore. Le salon où nous avions soupé présentait un étrange aspect. La table du festin était reléguée dans un coin obscur, toute chargée d'assiettes renversées, de verres brisés et de flacons vides; entre deux fenê-

tres s'élevait le trône solitaire d'Héliogabale. Sur les couleurs pâlies de ces tentures si riches aux clartés des lustres se jouaient les rayons d'un soleil d'hiver.

Quelques convives, au nombre desquels je figurais, étaient restés sur ce théâtre de désordre. Des couches faites à la hâte avec des coussins, des costumes, des manteaux, avaient reçu des couples fatigués. Entre des étoffes de brocard, jetées sur des amas de chaises gisantes à terre, passaient des jambes de Navarrois encore revêtues de peaux d'ours ou de tigres, et des pieds de courtisanes encore chaussés de la sandale romaine.

Le valet de chambre du baron, Pierre Fletmann, parut sur ce champ de bataille, et, le traversant du pas lourd d'un vieux soldat, il vint à moi en enjambant les meubles et les corps étendus sur le parquet. J'étais couché

sur des piles de carreaux adossés à mon trône, ayant à mes côtés les deux compagnes de mon triomphe nocturne. Pierre Fletmann, se baissant vers moi, me dit :

— Monsieur le chevalier, M. le baron a reçu ce matin un message; contre son habitude, il est déjà levé, habillé, et vous attend.

Rien ne pouvait exciter plus vivement ma curiosité qu'une semblable nouvelle. C'était chose inouïe que le baron demandant à me parler, lui dont le soin continuel était de diminuer les occasions de me voir, d'éviter par tous les moyens possibles de me mêler à sa vie. Je me levai donc à la hâte, et, me débarrassant de mon costume, je revêtis des habits ordinaires, puis, sur les pas de Fletmann, je me rendis dans l'appartement qu'occupait M. de Valpéri.

Le baron, en effet, était habillé, et même soigneusement habillé; rien qu'à l'accord de son costume, dont il n'avait négligé nul détail, avec sa physionomie composée, sa pose étudiée d'avance, je reconnus qu'il était dans un de ces instants critiques de son existence paternelle où d'impérieuses nécessités l'obligeaient à jouer vis-à-vis de moi un rôle qui semblait lui peser de plus en plus.

— Mon fils, me dit-il, en prononçant ce mot avec un visible effort, le moment est venu pour vous de connaître la vie des hommes. Je n'entends point que votre jeunesse soit ensevelie à côté de mes vieux jours au fond de ce château. Vous avez une destinée à remplir... je le sais (ici les paroles de baron devinrent entrecoupées, et une de ces expressions d'effroi qui lui étaient si habituelles en ma présence se peignit sur ses traits), une destinée

dont je ne veux pas et dont je ne puis pas arrêter le cours. J'ai sollicité pour vous un brevet, et un message, qui vient d'arriver à l'instant, m'annonce que le roi vous a nommé capitaine dans les houzards de Ramstadt, un des régiments étrangers que la reine aime le mieux, et qu'on n'envoie jamais plus loin que Versailles ou Fontainebleau. Dans huit jours vos équipages seront prêts et vous partirez. Je ne vous donnerai point de conseils pour la vie nouvelle que vous allez mener ; j'ai remarqué depuis longtemps en vous une sagacité merveilleuse jointe à une excessive hardiesse ; ce sont là des armes naturelles préférables à toutes celles dont je pourrais vous munir. Vous n'êtes point un ramier timide, mais un aiglon. Dans les routes où vous passerez le péril ne sera point pour vous.

Je m'inclinai devant le baron, et je lui répondis :

— J'espère, en effet, monsieur, que je marcherai dans le monde libre et respecté. Je tâcherai de justifier la confiance que vous avez en moi. Je ne sais point si je suis un aiglon, mais je suis certain que j'ai des serres, et je les ferai sentir à qui ne voudrait point les voir.

Puis, à ces mots je joignis quelques phrases de remercîments, et je quittai le baron l'âme toute remplie d'une orgueilleuse allégresse.

Au moment où je franchissais d'un bond les dernières marches de l'escalier qui conduisait chez M. de Valpéri, j'aperçus une femme enveloppée dans une mante et grelottant à l'air du matin auprès d'une porte vitrée. Cette femme était Louise, qui, depuis quelques instants, guettait mon passage.

— Tristan, me dit-elle tout bas (je n'ose

pas avancer, madame, que ce soit mon nom de baptême, car je ne suis point sûr d'avoir été baptisé; mais c'est un nom qui figure sur mes lettres d'amour , sur mes brevets et sur le testament du baron de Valpéri), Tristan, je veux vous parler.

Puis elle me fit signe de la suivre , et je m'avançai avec elle jusqu'au détour d'une allée où on perdait de vue le château. Quand elle fut en cet endroit écarté , elle rejeta son capuchon en arrière et me découvrit un visage pâli , où brillaient d'un humide éclat deux yeux remplis de grosses larmes.

— O Tristan ! s'écria-t-elle en joignant les mains. Quelle vie menez-vous ? qu'avez-vous fait cette nuit? ai-je eu une vision affreuse, ou bien est-ce vous vraiment que j'ai aperçu au milieu de ces effrayants fantômes, entre ces deux femmes que vos bras enlaçaient, à côté

de ce serpent qui dressait sa tête près de la vôtre? Dites-moi que c'est un terrible songe, par pitié, et assurez-moi que ce songe n'annonce point d'évènement funeste. Depuis deux jours je ne vous vois point, et l'on dit que le château est rempli de visages inconnus. Tristan, est-ce que je dois souffrir de ce qui se passe maintenant ici ? Oh ! répondez-moi, quel mystère vous entoure ? Les gens qui sont au château seraient-ils venus pour vous emmener ? J'ai eu cette nuit un effroi comme jamais je n'en avais ressenti, et après cet effroi une tristesse telle, que je croyais être à l'heure de ma mort.

Du lieu où nous étions, Louise et moi, on voyait le toit de Zareb. Après avoir remis le serpent sur sa couche, j'avais oublié de fermer la porte de sa hutte. Attiré par un rayon de soleil qui jouait au seuil de sa demeure, Zareb

élargit, en s'y glissant, la fente que formait l'huis entr'ouvert, et bientôt il fut tout entier dans le jardin. Dès qu'il m'eut aperçu, il se dirigea vers moi et vint offrir sa tête rampante à mes caresses. Ce fut en passant la main sur sa peau brillante, et en contemplant son regard mystérieusement perfide que je dis à Louise :

— Ma belle, vous avez vu cette nuit, non pas des spectres, mais une mascarade, dont j'ai voulu me donner le plaisir. Je suis maintenant capitaine de houzards, et dans quelques jours je quitterai ce château. Que voulez-vous, il faut bien que mon sort s'accomplisse. Vos yeux, chère Louise, me plaisent beaucoup, et je ne me souviendrai jamais de votre bouche qu'avec un frisson de volupté; mais toute la vie ne peut pas être pour moi dans votre regard et sur vos lèvres. Je ne suis pas

un poète pour me contenter de la verdure, d'un grand ciel et d'un sourire aimé; je suis un gentilhomme: il me faut les bruits du monde, le choc des verres et celui des épées. Ma très chère enfant, calmez-vous et acceptez une nécessité que vous auriez dû prévoir. Adieu, je ne suis point parti encore, je vous reverrai et tâcherai d'essuyer ces jolies larmes. A présent, laissez-moi retourner auprès de mes hôtes.

Louise, à ces mots, fondit en pleurs, et j'eus grand'peine à m'en débarrasser. Dans les paroles interrompues par des sanglots qui s'échappaient de ses lèvres, elle m'apprit que son père était malade, et qu'il se montrait dans sa maladie tout différent de ce qu'il avait jusqu'alors été. Ce pauvre vieillard qui, chaque soir, lisait tête nue la Bible, s'était changé en un vieillard impie, repoussant toute consola-

tion offerte au nom de la foi. Geneviève n'osait point s'approcher de son lit, où elle prétendait que le malin esprit était venu se cacher. Quand j'eus réussi à me séparer de Louise, je songeai à toutes ces douleurs dont j'étais la cause, et, en faisant craquer sous mes pas les branches noires qui jonchaient la neige des allées, je me disais : Oui, le baron a raison, je suis un oiseau de proie, et le danger dans les chemins où je m'élance est pour ceux qui se rencontrent sur mon passage. J'ai besoin d'avoir les serres rougies, soit d'un sang chaud et généreux, soit même d'un sang glacé. Ma destinée est bien celle de ces tyrans solitaires des campagnes du ciel : il faut que je plane et que je tue.

C'est l'âme livrée à ces pensées que je rentrai dans le château. La première personne que je rencontrai fut Varville.

— Chevalier, dit-il, je viens d'apprendre aux Navarrois une nouvelle inespérée : l'ordre de notre exil est révoqué. Il paraît que la blessure de Golpier-Baleine était beaucoup moins sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord. La philanthropie recouvrera un de ses suppôts. Le roi s'est laissé désarmer, et dans deux jours nous aurons tous repris notre vie habituelle ; nous n'emporterons qu'un regret, chevalier, celui de te quitter. Pourquoi, morbleu, ne viens-tu pas avec nous ? Si je croyais que, le nid au vent, l'oiseau dût prendre sa volée, je mettrais volontiers le feu à ton château ; Versailles et Paris te réclament. Mon cher Héliogabale, tu règnerais sur ce monde où nous retournons sans toi. Houdéisse seul peut te le disputer en caprice. En magnificence, en hardiesse, en superbe, tu ne trouverais pas de rivaux. Ah ! quel diamant rapporterait le trésor des Navar-

rois s'il nous était permis de t'emmener!

— Eh! bien, vicomte, m'écriai-je, puisque tu m'aimes et me juges de la sorte, réjouis-toi. Je suis capitaine dans le régiment où sert le marquis d'Altimbras; depuis une heure, je suis en possession de mon brevet. Si le baron, ainsi que j'ai tout lieu de le croire, me fait une pension digne d'un gentilhomme de bonne race, où je passerai l'or tombera. Ma cervelle et ma bourse seront à ta disposition et à celle de tes dignes amis; vous y puiserez tant qu'il vous fera plaisir. Palsambleu, mon cher Varville, vous y trouverez, je l'espère, de quoi aider un peu à cette prodigieuse dépense que vous faites pour dorer et redorer toujours chaque instant de cette vie.

XIV

Mes hôtes m'avaient en vain pressé de partir en même temps qu'eux. Retenu au château par des préparatifs indispensables, ce fut huit jours seulement après m'être séparé des Navarrois que je me mis en route pour Paris, où étaient alors les houzards de Ramstadt. Le matin de mon départ, j'eus le spectacle d'une douleur désespérée.

Au moment où je quittais ma chambre en costume de voyage, prêt à monter dans la chaise qui m'attendait au bas du perron, Louise, à qui j'avais fait mes adieux la veille, se présenta encore une fois devant moi. Elle avait passé la nuit auprès de son père, et ses joues, auxquelles les teintes roses allaient si bien, étaient, je crois, d'une pâleur encore plus maladive que celles de sa cousine Geneviève. Toutefois, il n'y avait pas de reproche dans son regard. La pauvre fille n'était pas disposée à jouer vis-à-vis de moi le rôle de Didon; ses yeux ne témoignaient que de la tristesse.

Elle saisit ma main à mon passage et la porta par un geste rapide à ses lèvres. Je sentis en même temps une larme brûlante et la pression d'une bouche humide. Puis, à l'instant où j'allais la prendre entre mes bras et

l'appuyer sur mon sein, elle fit un pas en arrière et s'évanouit. Je me mis à genoux auprès d'elle; son pouls battait à peine et ses doigts étaient glacés. Au bout de quelques secondes, elle rouvrit les yeux; alors j'appelai du secours, je la confiai avec un geste de discrétion à Pierre Fletmann, qui depuis longtemps connaissait mon commerce avec sa parente et n'était pas homme à s'en offenser; puis je descendis l'escalier en courant, je me précipitai dans la cour et m'élançai d'un bond au fond de ma chaise de poste, qu'un attelage rapide et vigoureux eut bientôt entraînée loin de Valpéri.

La matinée était froide et la route sèche. Établi commodément dans une bonne voiture, les yeux fixés sur deux chevaux aux croupes luisantes dont je voyais les pieds bondir sur le sol, je me mis à repasser en

mon esprit, avec cette intensité et cette chaleur de pensée que donne le mouvement d'un voyage, les évènements de la matinée. Il me semblait toujours sentir à ma main le baiser de Louise. Je ne saurais rendre le tressaillement de volupté, d'orgueil et de délectable tristesse que me faisait éprouver le souvenir de cette caresse si humble et si passionnée.

Ma journée s'écoula bien vite en vivantes songeries. Sur le soir, un incident survint qui me força d'interrompre mes rêves. Devant une hôtellerie où je devais relayer et où ma chaise s'était arrêtée déjà, j'entendis un fracas de voix grondeuses.

— De par tous les diables, criait quelqu'un, impertinent animal, je te dis que ces chevaux seront pour moi. Attèle-toi, si tu le veux, à la voiture de ton maître; je suis ar-

rivé ici le premier, le temps me presse, et quand, au lieu d'être le laquais d'un officier, tu serais celui d'une princesse, je ne renoncerais pas à mon droit.

— M. le chevalier vous forcera bien à céder, répondait une voix à la fois insolente et peureuse, que je reconnus pour celle de mon valet de chambre; vos grands gestes, vos roulements d'yeux et votre perruque d'arracheur de dents ne l'effraieront pas.

Et, en achevant ces paroles provoquantes, Réséda, c'était le nom de mon drôle, s'enfuyait tout tremblant près de mon carrosse pour chercher ma protection.

Je ne lui fis pas défaut; je me jetai l'épée à la main sur la route; puis, courant alors au personnage avec qui se querellait mon valet, je lui dis qu'il m'échauffait les oreilles, et,

puisqu'il était d'humeur si fanfaronne, qu'il me fît le plaisir de dégaîner.

Cet homme qui tempêtait avec tant de violence n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur moi, qu'il ôta un grand chapeau tout garni de plumes, et m'en salua si bas qu'il balaya le chemin. Après ce singulier début, il me dit d'une voix plus soumise que celle d'un courtisan qui veut apaiser le courroux d'un roi dont un caprice peut le ruiner :

— Pardon, monsieur le chevalier, pardon si j'ai traité un de vos gens avec une fâcheuse brusquerie, mais j'ignorais que ce valet eût l'honneur de vous appartenir. Les chevaux que je réclamais, M. le chevalier, peuvent être employés sur-le-champ pour votre service. Certes, ce n'est point moi qui voudrais braver votre colère, et d'ailleurs, puisque

j'ai le bonheur de vous voir, la course que je faisais n'a plus de but.

Je regardais mon interlocuteur pendant qu'il me débitait ce discours inattendu, et je comprenais pourquoi le mot d'arracheur de dents était venu à la bouche de Réséda. C'était un homme d'une taille assez élevée, mais qu'une affectation continuelle de poses et un manque complet de proportions privait dans son maintien de toute grâce comme de toute dignité. Il avait un visage olivâtre éclairé par deux yeux dont l'expression faussement bienveillante formait un odieux contraste avec l'aspect franchement farouche de deux énormes sourcils hérissés et unis entre eux. Une volumineuse perruque poudrée à frimas, et houleuse, menaçante comme la mer au mois de janvier, encadrait sa brune figure. Son costume, composé d'un surtout

écarlate garni de fourrures, ouvert sur une veste d'azur brodé d'or, était d'une magnificence de charlatan. Son accent bizarre, tantôt italien, tantôt allemand, n'était point de nature à dissiper les soupçons que son extérieur faisait naître. Ce fut donc avec beaucoup de hauteur que je lui répondis :

— Je prends, monsieur, les chevaux que vous me cédez, parce que j'avais la ferme intention de les prendre. Quant aux civilités dont vous m'accablez, il faudrait, pour vous les rendre, que j'eusse l'honneur de vous connaître, et je ne comprends même pas comment je suis connu de vous. Je ne m'explique point du tout ce que vous voulez dire en prétendant que votre voyage est fini parce que vous m'avez rencontré. Heureusement je me soucie assez peu de me l'expliquer. Adieu, monsieur, vous m'avez fait mettre l'é-

pée au vent sans nécessité, ce qui m'a toujours été désagréable; maintenant je rentre dans ma voiture, car je n'ai pas envie de faire plus longtemps la conversation en plein air; allons, postillon, attèle; encore une fois, monsieur, je suis votre serviteur.

— O cruel! cruel! cria l'homme à la perruque avec l'accent italien le plus prononcé, m'abandonnerez-vous ainsi? Quand je touche au terme de tant d'excursions, au but souhaité avec tant d'ardeur, verrai-je s'évanouir toutes mes espérances? O vous devant qui j'étais impatient de m'incliner comme devant un roi, vous pour qui j'ai tant de fois interrogé les livres et fait brûler la lampe jusqu'au chant du coq, me repousserez-vous? Me condamnerez-vous à n'avoir fait qu'entrevoir ce lumineux visage, et ce front altier, et ce regard impérieux que j'ai demandé tant de

fois aux miroirs magiques. O rejeton d'une race immortelle, ô mon souverain, permets.....

Ici je l'interrompis avec violence :

— En vérité, monsieur, vous êtes fou ; si vous continuez sur ce ton, je vais vous faire jeter à la tête le seau que l'on vient d'apporter pour désaltérer les chevaux. Je n'ai et ne veux rien avoir de commun avec vous. Si j'étais votre souverain, j'ordonnerais qu'on vous enfermât à Bicêtre. Allons, postillon, auras-tu bientôt fini d'atteler ? La peste soit de ma rencontre avec cet extravagant !

En ce moment, tout semblait concourir à me jeter dans des transports de colère. De cet accent traînant et pleureur des paysans qui fait trembler dans les mains cannes et cravaches, le postillon me dit :

— Hélas, monsieur, je viens de voir que

cette pauvre grise (il désignait un de ses chevaux) s'est fourbue. Il est heureux que vous ne vous soyez pas coupé la gorge tout à l'heure avec ce grand homme habillé de rouge. Quand celui de vous deux qui aurait été vainqueur aurait voulu me percer de son épée, il ne serait point parvenu à me faire marcher, puisque voilà une de mes bêtes qui me manque. Allons, mon gentilhomme, croyez-moi, entrez dans l'hôtellerie qui est là en face de vous ; lorsque vous auriez été coucher deux lieues plus loin, la route que vous auriez eue le lendemain matin devant les yeux ne vous aurait point paru beaucoup moins longue. Prenez votre parti, vous trouverez bonne table, bon lit, bon feu chez maître Pierre, et demain l'on vous donnera pour vous emmener des chevaux frais.

Je fus obligé de suivre le conseil du ma-

raud, et, tout en maugréant, j'entrai dans l'auberge. L'étranger que j'avais si durement traité m'y suivit. Le contre-temps survenu dans mon voyage n'était point de nature à me rendre l'humeur plus sociable. J'allai m'établir en face d'une table dans un coin de la salle où les voyageurs prenaient leur repas, et quand je vis l'homme en surtout rouge ordonner qu'on mît son couvert près du mien, un accès de fureur me saisit :

— Voilà, monsieur, m'écriai-je, qui passe les bornes ! Si vous continuez à m'obséder de votre présence, je me sers de mon épée comme d'une cravache pour vous couper la figure.

Avec un air de tristesse, mais non de courroux, ce mystérieux personnage se retourna vers un grand jeune homme mal bâti, à la tournure et à la physionomie germaniques, dont il était escorté.

— Mon cher Murtius, dit-il, j'aurai été distrait hier soir en faisant bouillir les entrailles du bélier. Décidément Iscariel ne sent rien en ma présence. Mais, d'après quelques paroles qui lui sont échappées tout à l'heure, j'ai su qu'il se rendait à Paris. Là, je le retrouverai dans des circonstances plus favorables. Ce soir, retirons-nous pour ne point l'irriter davantage. Demain nous partirons immédiatement après lui.

En achevant ces mots, l'étranger s'éloigna respectueusement de moi avec son compagnon. Quand j'eus mangé solitairement une tête de porc mal apprêtée et d'une digestion formidable, on me conduisit dans une mauvaise chambre étroite et sale, ayant, à la place de murailles, de minces cloisons qui forçaient vos oreilles à recueillir les moindres bruits qu'on faisait dans les pièces voisines.

J'étais couché depuis une heure entre des draps rudes et froids, lorsque j'entendis près de moi, dans la chambre qui longeait la mienne, une voix que je reconnus pour celle de l'homme à la perruque extravagante, au surtout écarlate, enfin de mon interlocuteur de la soirée.

— Oui, disait-il, mon cher Murtius, je suis certain que c'est lui ; mes yeux se sont fixés sur bien des yeux depuis que je parcours les régions de ce monde, et jamais je n'ai rencontré de regard pareil au sien.

— Mais, répondait dans une sorte de patois allemand une voix pesante qui était indubitablement celle de Murtius, le valet que vous avez interrogé tout à l'heure vous a dit que cet étranger était bien et dûment reconnu pour le fils du baron de Valpéri.

Je l'avouerai, ici la curiosité s'empara de

mon esprit avec violence, et, n'ayant plus sous les yeux ce costume de charlatan qui m'empêchait de prendre au sérieux les paroles de celui qui le portait, je me mis à écouter avec intérêt, avec anxiété, toute mon âme dans mes oreilles. Combien mon attente fut déçue !

— O Murtius, intelligence grossière ! reprit la voix qui était évidemment celle du maître, homme éternellement assiégé par le doute, faut-il que je recommence à t'expliquer ce soir ce que je t'explique depuis tant de jours? Eh bien! non, buveur de bière, épais amant de la choucroûte, aujourd'hui je ne prendrai pas cette peine ! Dors, ce n'est point la pensée qui chassera le sommeil de tes yeux. Dors, les gonds de la porte de corne s'ébranlent déjà pour laisser passer tes songes. Moi, je vais me retirer en moi-même,

je vais jusqu'au chant du coq errer dans les solitudes de mon âme. Puis, aux premières lueurs de l'aube, je ferai cette grande conjuration qui ne réussit qu'au matin, quand la lune pâlit et s'efface comme un fantôme sur le ciel que le soleil échauffe. Ma conjuration finie, je te réveillerai, et nous partirons. Tu verras combien sera changé l'accueil d'Iscariel quand je le retrouverai à Paris. Allons, Murtius, adieu ! Mais le lourdaud est déjà endormi. Jamais si grand maître n'a eu si pauvre élève.

Les dernières paroles furent couvertes par un ronflement bestial. Malgré le dépit où me jetait ma curiosité déçue, je m'endormis à mon tour.

Le lendemain, la servante qui vint me prévenir que mes chevaux étaient prêts m'apprit que l'étranger à l'habit écarlate était déjà

parti. Cette nouvelle me contraria, car je comptais l'interroger. Je demandai si l'on n'avait point su son nom par ses domestiques. La servante me dit :

— Il n'avait avec lui qu'un valet de chambre qui ne savait pas un mot de français ; mais, dans la pièce où il a couché, j'ai trouvé la crête, les pates d'un coq et ce petit morceau de carton.

Je pris entre mes mains une carte sur laquelle étaient écrits en lettres d'or, dans un encadrement de fruits et d'Amours, ces mots : « Le comte de Malipoli. »

FIN DU PREMIER VOLUME.